LiRE magazine

ENTRETIEN

NATHACHA APPANAH
« C'est un récit sur ce qui reste quand on a été effacée »

NUMÉRO SPÉCIAL

Rentrée littéraire

NOS LIVRES PRÉFÉRÉS

Michel Bussi, William Boyd, Fatima Daas, Cédric Sapin-Defour, Manu Larcenet, Jesmyn Ward, Javier Cercas, Céline Minard, Adélaïde de Clermont-Tonnerre…

N° 544/SEPTEMBRE 2025/WWW.LIRE.FR
L 19817 - 544 S - F: 8,90 € - RD

DOSSIER

LA FAMILLE, SOURCE D'INSPIRATION
Amélie Nothomb, Emmanuel Carrère, Anne Berest, Laurent Mauvignier…

ENQUÊTE

DAN BROWN
Les coulisses de son retour

besançon
booster de
bonheur

LIVRES DANS LA BOUCLE

19·20·21 SEPT.2025

livresdanslaboucle.fr GRAND BESANÇON - CHAMARS

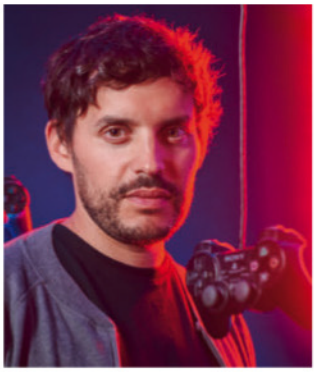
N° 544 - SEPTEMBRE 2025
LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
NATHACHA APPANAH

42
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
CÉDRIC SAPIN-DEFOUR

46
LE DOSSIER
LA SAGA FAMILIALE



62
LE PORTRAIT
ANTHONY PASSERON

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Nathacha Appanah

13 **L'ACTUALITÉ**

42 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Cédric Sapin-Defour

46 **LE DOSSIER**
La saga familiale

62 **LE PORTRAIT**
Anthony Passeron

66 **L'ENQUÊTE**
Dans les coulisses d'une sortie mondiale

71 **LE CAHIER CRITIQUE**
Spécial rentrée littéraire
72 • L'événement : Percival Everett
78 • Littérature française
90 • Littérature étrangère
95 • Polars/Science-fiction/Romance
97 • Jeunesse
98 • Classiques/Études littéraires/Poésie
100 • Manga/Bande dessinée
106 • Essais/Documents

112 **LA LANGUE FRANÇAISE**

126 **LES LIVRES DE MA VIE**
Lucas Belvaux

LES EXTRAITS
74 *Gabriel's Moon* de William Boyd
102 *Palmer dans le rouge* de René Pétillon et Manu Larcenet

LA CHRONIQUE DE
45 **Gérard Oberlé** Livres oubliés ou méconnus
70 **Bernard Lehut** Le livre à lire
77 **Patricia Reznikov** Dans les piles
89 **Daniel Picouly** Droit au but
105 **Mazarine M. Pingeot** Entre les lignes
111 **Pascal Ory** Mot de tête
117 **Philippe Delerm** Le sens de la formule
121 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : TOM HAUGOMAT
Ce numéro comporte un encart *Lire Magazine* diffusé sur l'ensemble des abonnés France.

STÉPHANIE LACOMBE POUR *LIRE MAGAZINE* - BRUNO AMSELLEM POUR *LIRE MAGAZINE* - NETFLIX - MANUEL LAGOS CID POUR *LIRE MAGAZINE*

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur
Stéphane Chabenat pour Berrynvest S.A.S
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Sébastien Cordin
Iconographie
Janick Blanchard
Chroniqueurs
Philippe Delerm, Bernard Lehut, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Daniel Picouly, Mazarine M. Pingeot, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt.
Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Frédéric Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Solange Bied-Charreton, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Ambre Gantner, Hélène Gestern, Emmanuel Hecht, Gabrielle James, Marie Jouvin, Étienne Kern, Antoine Leiris, Éric Libiot, Marylin Maeso, Gladys Marivat, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Marianne Payot, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Marie-Paule Rouge-Pullon, Juliette Savard, Serge Sanchez.
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre, 94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 3038-3900.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Voilà une rentrée littéraire qui ne va pas forcément dans le sens du fameux « *Famille, je vous hais !* » d'André Gide. En effet, si l'on juge par ce cru 2025, la famille – dans tous ses états et ses configurations – s'impose comme le thème privilégié des auteurs de langue française. Envie de plonger dans sa généalogie ? Désir de crever certains abcès personnels ? Sujet commercialement porteur selon les éditeurs ? Fruit du hasard ? Mais comment réussir à atteindre l'universel en évoquant les siens ? Il y a bien sûr toutes ces histoires qui reposent sur une seule figure singulière, mais quelques-uns des ouvrages les plus ambitieux et stimulants de cette cuvée jouent la carte de la grande saga, sur plusieurs générations – à l'image de *La Maison vide* de Laurent Mauvignier et du très attendu *Kolkhoze* d'Emmanuel Carrère. On profitera donc de ce numéro pour explorer cette tendance plus ou moins fictionnelle selon les titres mais très française (la production étrangère semble, dans l'ensemble, plutôt éloignée de ce schéma). Certains écrivains n'hésitent d'ailleurs pas à combiner histoire personnelle et destins extérieurs. C'est le cas de Nathacha Appanah qui, pour évoquer la violence conjugale, mélange dans le magistral *La Nuit au cœur,* un fait divers retentissant (la mort de Chahinez Daoud, brûlée vive par son mari), le décès de sa cousine et son propre passé intime. Un livre qui fera très largement parler, bien au-delà des librairies et bibliothèques, et dont nous avons longuement discuté avec elle dans notre grand entretien.
Enfin, on n'oubliera pas, dans cette édition rituelle de rentrée, de saluer des œuvres portant – à l'opposé ! – haut et fort la fiction en étendard comme *Je voulais vivre* d'Adélaïde de Clermont-Tonnerre, qui s'approprie avec brio du destin de la Milady de Dumas, le très inventif *Tovaangar* de Céline Minard ou l'énorme *La Marchande d'oublies* de Pierre Jourde (on y reviendra le mois prochain). À vous, maintenant, de piocher dans la première salve de nos choix ! ■

Prix des Deux Magots 2025 : c'est lancé !

➔ Qui succédera à Jean-Pierre Montal et sa *Face nord* au palmarès du prix des Deux Magots ? En attendant de connaître le lauréat 2025, on découvrira, le 1er septembre, la première sélection déterminée par le jury (présidé par Étienne de Montety et qui compte, parmi ses membres, notre collaboratrice Marianne Payot). Sous l'égide du célèbre établissement de Saint-Germain-des-Prés, cette distinction – crée en 1933 et dotée de 7 700 euros – met en avant, selon ses statuts, *« un talent littéraire »* qui *« ne bénéficie pas encore de la reconnaissance qu'il mérite ».* Verdict le 6 octobre. **B.L.**
lesdeuxmagots.fr

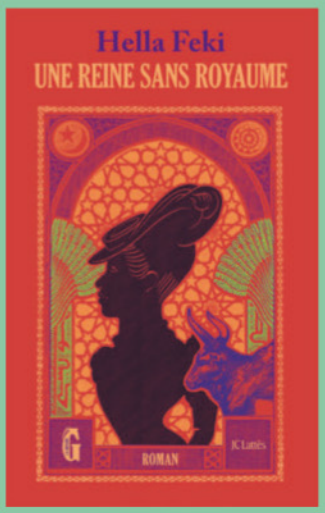
***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram**
www.instagram.com/lire.magazine/
- **X :** https://x.com/magazinelire

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - ROBOPPY/WIKIPEDIA

RENTRÉE LITTÉRAIRE 2025



Des romans qui traversent les océans et les éléments,
pour sonder l'Histoire, ses pages oubliées, ses disparus, ses exilés.

Éditions
JC Lattès

STÉPHANIE LACOMBE POUR *LIRE MAGAZINE*

« *À partir de quel moment la mort prend la place de l'amour ?* »

NATHACHA APPANAH

LA NUIT AU CŒUR RÉUNIT TROIS PARCOURS MARQUÉS PAR UNE VIOLENCE POUVANT ABOUTIR AU FÉMINICIDE

C'est sans nul doute l'un des livres dont on parlera le plus en cette rentrée. Et pour de bonnes raisons. Difficile d'oublier cette histoire qui a dépassé la rubrique des faits divers. C'était le 24 mai 2021, à Mérignac, en Gironde. *« Une femme s'enfuyait, elle courait, c'était dans sa rue, elle sortait de chez elle, elle l'a vu, cet homme, son mari dont elle était séparée* [qui venait de sortir de prison et qui n'avait pas le droit de l'approcher], *et elle a commencé à fuir. Elle courait. Il lui a tiré dans les jambes, elle est tombée, il l'a aspergée d'essence et l'a immolée. »* Elle n'a pas survécu. Elle avait 31 ans et, bien vite, les médias ont révélé son prénom : Chahinez. Son nom de famille ? Daoud – un patronyme qui, cruelle ironie du hasard, résonne avec celui de l'écrivain algérien salué l'an passé par le Goncourt. Ce drame va réveiller un souvenir douloureux chez Nathacha Appanah, à savoir la mort, en 2000, de sa cousine Emma, assassinée par son époux. Et elle songera également à son histoire conjugale personnelle, tumultueuse – même si, elle, s'en est sortie. C'est un peu le récit d'une survivante qui est proposé avec *La Nuit au cœur*, réunissant, entre autres, ces trois parcours marqués par une violence pouvant aboutir au féminicide. Un mot qui pose des questions juridiques, et sur lequel la femme de lettres s'interroge avec une grande intelligence. Au-delà de la force du sujet et de son acuité sociétale, ce texte inclassable (aucun genre littéraire n'est d'ailleurs précisé – récit ? enquête ?) impressionne par son traitement narratif (faire des ponts entre ces destins n'était pas chose aisée), ses partis pris formels (par exemple, résumer les bourreaux à leurs initiales), sa fluidité stylistique et sa capacité à proposer une réflexion complexe sans nier la part émotionnelle. *« De ces nuits et de ces vies,* écrit Nathacha Appanah, *de ces femmes qui courent, de ces cœurs qui luttent, de ces instants qui sont si accablants qu'ils ne rentrent pas dans la mesure du temps, il a fallu faire quelque chose. Les écrire, les regarder en face, les peser chacun leur tour et aussi ensemble, les comparer, les mettre côte à côte, bien au chaud, à l'abri dans ce livre. »* Celui-ci fera sans doute découvrir la romancière de *Tropique de la violence* et du *Ciel par-dessus le toit* à un très large public. Et il offrira une voix à tant de personnes qui n'ont pas pu parler, ou qui n'ont pas été entendues. Voilà pourquoi nous avons choisi de nous entretenir avec l'écrivaine mauricienne. ■ •••

★★★★★
LA NUIT AU CŒUR
NATHACHA APPANAH
288 P., GALLIMARD, 21 €

BIO-*bibliographie*

1973

Née à Mahébourg, issue d'une famille d'origine indienne, Nathacha Appanah grandit à l'île Maurice. Elle choisit la voie du journalisme et, après avoir travaillé sur l'île, rejoint en 1998 la France métropolitaine, où elle œuvre aussi bien en presse écrite qu'à la radio. C'est en 2003 qu'elle publie son premier roman, *Les Rochers de la Poudre d'Or,* chez Gallimard.

2007

Le grand public découvre vraiment Nathacha Appanah avec la parution très remarquée de son troisième roman, *Le Dernier Frère*, qui reçoit de nombreuses distinctions, parmi lesquelles le prix du roman Fnac et le prix des lecteurs de *L'Express*. Cette histoire d'amitié entre un jeune Mauricien et un garçon juif en pleine Seconde Guerre mondiale connaîtra une quinzaine de traductions.

2016

L'œuvre littéraire de Nathacha Appanah s'étoffe avec des ouvrages très variés, parmi lesquels le magnifique *Tropique de la violence,* qui récolte notamment le prix Femina des lycéens et le prix France Télévisions. Citons également *Le Ciel par-dessus le toit* ou *Rien ne t'appartient.* Par ailleurs, elle a rejoint le prestigieux comité de lecture des éditions Gallimard.

Quelle est la signification du titre de votre nouvel ouvrage, *La Nuit au cœur* ?

Nathacha Appanah. Pendant tout le temps de l'écriture, je n'ai pas pensé au titre que ce livre pourrait porter. Quand je l'ai terminé, je savais ce dont je n'avais pas envie : quelque chose de trop éthéré, qui dirait une impression ; et j'avais l'obsession du mot « cœur ». L'écriture de ce livre m'a souvent semblé être une traversée de la nuit – j'écrivais dans le noir, depuis le noir – et, dans cette traversée, il y avait les cœurs tremblants d'Emma et de Chahinez à côté du mien. J'ai pensé à l'expression « la peur au ventre », et c'est comme ça que j'ai trouvé *La Nuit au cœur.* Je me suis rendu compte que tant de choses, dans ces histoires-là, se déroulent et se dénouent la nuit, quand il n'y a pas de lumière, quand il y a une intimité à laquelle il faut se confronter.

D'où vous est venue l'envie, le besoin, d'écrire ce livre ?

N.A. C'est une question importante parce que, au moins pour la partie qui me concerne, ce n'est pas du tout quelque chose que je souhaitais écrire. À partir du moment où cette chose est devenue un angle mort de ma vie, je n'y pensais pas. Et quand on ne pense pas à quelque chose, elle se solidifie un petit peu, elle ne devient pas matière. Puis, quand j'ai appris la mort de cette femme, Chahinez Daoud, dont je n'avais pas encore le nom et le prénom, le 5 mai 2021, je me suis sentie… ça semble un peu emphatique de dire ça, mais je me suis sentie littéralement convoquée. Évidemment, il y avait la barbarie, ce crime en pleine rue, mais ce qui m'a convoquée, c'est la course. C'est savoir qu'elle avait commencé à courir. Et j'ai pensé à Emma, ma cousine, qui avait couru, et j'ai pensé à la jeune fille que j'avais été et qui courait, pour son plaisir souvent dans son adolescence, mais également pour s'enfuir. Et je me souviens de cette journée où je tentais d'en savoir plus sur ce fait divers, et que le temps se contractait entre 1998, 2000 et mon présent. Je me suis dit : « Il est temps. » J'ai été aussi un peu convoquée par mon travail : cela fait vingt ans que j'écris, que je travaille sur la violence, l'emprise, les rapports de force… Mes premiers livres sont plus en biais sur le sujet, mais, à partir de *Tropique de la violence*, ça s'est affûté. Ce 5 mai 2021 est le premier jour où j'ai pu envisager ce travail dans le calme, en me disant que j'allais suivre l'affaire de Chahinez, essayer de comprendre ce qu'il s'est passé, retourner vers Emma et retourner vers moi-même. De manière inconsciente, j'ai d'abord écrit un livre sur le temps – sans le verbaliser alors, mais aujourd'hui je le vois. C'est un livre sur le moyen de rattraper le temps, de le retenir, de le retravailler avec des mots, une langue… Je crois que ce jour-là les choses se sont éclaircies pour moi, et d'une certaine manière je me suis regardée en face.

Vous dites que vous travaillez sur la violence depuis vingt ans : comment ce travail a-t-il évolué ?

N.A. Je suis quasiment persuadée que la violence de mon histoire, la violence que j'ai vécue pendant sept ou huit ans, me portait à m'intéresser à ce tropisme-là chez les autres mais n'était pas un truchement pour parler de moi-même. Elle n'était pas un déguisement, un faux-semblant pour dire des choses que je n'avais pas envie de dire. Et, à partir du moment où j'ai décidé que je travaillerais l'histoire de Chahinez et l'histoire d'Emma avec la mienne, ça a été franc. J'aime beaucoup ce mot, « franchise ». La franchise des mots, la franchise de regarder une chose avec ce qu'elle a de terrifiant. Je pensais souvent au mot « exactitude », au mot « sincérité » et au mot « vérité ».

Vous vous interrogez d'ailleurs sur le sens des mots, et en cela *La Nuit au cœur* est plus théorique qu'il n'y paraît. Ce projet dépasse ces trois histoires individuelles, il les met en perspective par le travail du langage, du récit, de la structure…

N.A. Pour moi, l'espace du livre n'est pas un espace de réparation, mais celui de l'observation, de l'exploration, du retour en arrière, de l'interrogation. Et je me rendais bien compte qu'à chaque fois que je trouvais un parallèle entre Chahinez, Emma et ce que j'avais vécu, le lendemain je tournais en rond, je revenais à la case départ. Et dans un motif littéraire, c'est formidable, d'écrire en cercle, de se dire qu'en réalité le centre, le noyau, nous échappe toujours ! Et ce qui nous échappe toujours et qui n'est pas le lieu de la littérature, c'est la vérité. Un écrivain, je crois, peut contrôler sa sincérité au moment où il ou elle écrit, l'exactitude des faits relatés. Et encore, dans mon livre, l'exactitude, qu'est-ce que c'est ? Tant d'années se sont écoulées, et parfois j'ai eu l'impression de creuser systématiquement là où il ne fallait pas creuser. Et que le féminicide conjugal dont Emma a été la victime est un féminicide entier, dans le sens où elle a été non seulement oubliée, mais effacée. Et je trouvais que pour elle, surtout, l'exactitude n'a pas été atteinte, et qu'elle est morte avec cette exactitude-là.

> « Quand j'ai appris la mort de cette femme, Chahinez Daoud, le 5 mai 2021, je me suis sentie littéralement convoquée »

Comment définiriez-vous le « féminicide » ? Ce terme pose des difficultés d'application dans le droit français…

N.A. Les deux premières années où j'ai commencé à travailler sur ce livre, j'étais un peu réticente à l'idée d'utiliser « féminicide », parce que je me demandais si c'était assez précis. Et quand j'ai assisté au procès de l'ex-mari de Chahinez Daoud, l'avocat général m'a donné un exemple marquant. Il m'a dit : « *Quand une femme veut tuer son mari, elle le fait de manière rapide. Elle veut en finir, un jour elle en a marre et elle le fait. Quand un homme veut tuer sa femme, il le fait de manière lente, il le fait en tournant autour en cercles concentriques, il le fait avec toute sa capacité de contrôle coercitif.* » Ça peut être de manière très basique – le téléphone, l'ordinateur… –, mais également morale – le fait de vouloir entrer dans sa tête. Et dans ce livre je précise toujours « féminicide conjugal » parce que, pour Emma, pour Chahinez, avant ça, il y a cette chose que nous avons toutes appelée « amour », « envie », « désir ». Et ce qui m'intéressait, c'est ça : à partir de quel moment la mort prend la place de l'amour. Et quand il y a un féminicide conjugal, le pouvoir de l'homme sur la femme est décuplé. Le corps est un territoire qu'il a colonisé et qu'il ne veut pas lâcher.

CHRISTOPHE ARCHAMBAULT/AFP

Lors d'une manifestation organisée en marge du procès du mari de Chahinez Daoud, devant le tribunal de Bordeaux, le 24 mars 2025.

À l'image de la maison que l'on va brûler…

N.A. Ces hommes ont le point commun stupéfiant d'utiliser le feu. Il y a quelque chose de l'annihilation, de l'effacement. Je me suis toujours demandé pourquoi ces hommes brûlaient, et j'aime à penser qu'ils étaient eux-mêmes hantés par leur propre geste, que le fait de brûler, c'est s'assurer qu'il n'y ait pas de traces, et qu'on ne soit plus hanté par les choses. Je tiens beaucoup à ce terme-là. Avant, ça s'appelait « conjugicide ». Et la loi a modifié ce terme, parce qu'il empêchait d'autres crimes de se classer dessus. Pour le procès de Chahinez Daoud, le mot « féminicide » a été posé. On se demande toujours si ce mot signifie qu'elle a été tuée parce qu'elle était une femme : mais être une femme, c'est aussi être dans une position sociale inférieure, c'est aussi le rapport de force. Il y a aussi les termes « féminicide de masse », « féminicide génocidaire »… C'est tellement vaste. Il existe un site – feminicides.fr – qui répertorie les féminicides par compagnon ou par ex, et, à l'heure où nous parlons, il y a eu en France quarante-deux féminicides conjugaux depuis le début de l'année.

Pourquoi avoir choisi de ne pas nommer ces trois hommes, d'utiliser seulement leurs initiales ? Le mari de Chahinez Daoud, par exemple, tout le monde connaît son nom…

N.A. Oui, absolument, tout le monde connaît son nom. Et je suppose qu'à Maurice, si on fait une petite recherche sur Emma, tout le monde peut connaître le nom de son compagnon. Et tous ceux qui me connaissent savent de qui je parle. Serait-ce prétentieux de dire que c'est un geste littéraire ? Pour moi, c'était important que ces hommes-là n'apparaissent que par des initiales. Je me disais qu'ils avaient trop parlé, puisqu'ils étaient vivants, eux, et qu'ils avaient eu un espace pour raconter. Et quand je dis « raconter », ça veut dire « ajouter », « se victimiser », ça veut dire la psychologisation à outrance, ça veut dire cette terrible chose qui est l'inversion de la culpabilité : voir l'homme tellement malheureux d'avoir tué sa femme qu'on finit par le plaindre, qu'on finit par se dire qu'il a été poussé à cela, que c'est un peu la faute de la femme… Pour moi, c'est vraiment important qu'ils n'apparaissent que par leurs initiales, mais je voulais tout de même montrer, dans ce premier chapitre, qu'ils avaient eu le choix de ne pas tuer.

Vous conservez malgré tout une certaine distance avec ces hommes, en décrivant simplement leurs actes…

N.A. Oui, je voulais garder une distance avec les hommes. Ce n'est pas un livre sur eux, bon sang de bonsoir ! C'est un livre sur les femmes, sur leur manière d'exister dans une •••

relation horrible, où elles perdent tout, où elles sont battues, mais aussi contrôlées, isolées, violées pour certaines… Le premier jour du procès, il y a l'attente de voir l'accusé. Là, la salle était pleine et, quand le meurtrier de Chahinez Daoud est arrivé, j'ai pensé aux requins. Vous savez, quand on est enfant et qu'on va dans les aquariums, on veut tous voir le squale. Les petits poissons ne nous intéressent pas, on veut voir le grand requin blanc. Quand il est arrivé, on s'est tous tournés vers lui dans ce box en verre, et je me suis dit : « Voilà, c'est le requin, c'est le prédateur qu'on veut voir. » Et pourtant, au fil du procès, il était tellement dans une sorte de logorrhée surréaliste sur ses actes, ses intentions, le complot… Il s'est rapetissé. Le squale est devenu ridicule ; c'était le même homme, et pourtant, par ses paroles, par sa lâcheté, il devenait petit, il ne faisait plus peur. J'ai trouvé ça très intéressant, qu'il se dégonfle au fur et à mesure.

« C'est un récit sur la mémoire de ces femmes-là, sur ce qui reste quand on a été effacée »

En découvrant *La Nuit au cœur*, on s'aperçoit de trois espaces différents : le souvenir personnel, l'histoire d'Emma, et un troisième degré avec un fait divers édifiant. Comment avez-vous travaillé ces trois fils narratifs, avec lesquels vous avez une proximité différente ?

N.A. J'ai compris que je devais travailler le temps, que je devais accepter de ne pas trouver les choses, que le temps travestirait des choses, et que je devais l'accepter. Ce récit n'était pas l'exactitude, n'était pas trois histoires tressées ensemble de manière artificielle, mais un récit sur le temps des femmes, sur la mémoire de ces femmes-là, sur ce qui reste quand on a été effacée. À partir du moment où j'ai compris cela, ça a été assez fluide pour moi. Plus je travaillais sur Emma et sur Chahinez, plus le temps s'abolissait pour moi. Elles n'étaient plus figures du passé, elles n'étaient plus fantômes. Pour Emma, je me souviens du jour où j'essayais de savoir sa date de naissance, et que personne ne s'en souvenait. Ça m'a rendue très triste, parce que c'est ça, l'effacement. Et pourtant, plus je travaillais sur elle, plus je me souvenais de mes propres moments avec elle… La matière littéraire est comme un muscle : plus je creusais, plus les choses devenaient réelles pour moi.

C'est-à-dire ?

N.A. Ça n'est pas un témoignage, ni un récit ou un documentaire. Dans l'objet littéraire, quand on est devant sa table, tout est possible. J'ai imaginé les dialogues, comment ces deux-là pouvaient être avec moi, comment elles pouvaient discuter, être amies… Je sais que ça semble un peu étrange, mais pouvoir se reposer là-dessus, ça a été d'une grande aide. Je crois aussi que ce qui fait que ces récits s'entrelacent, ce sont les similitudes entre les trois. Même si ce n'est pas un livre sur moi, à l'âge que j'ai, avec le travail que j'ai fait, les livres que j'ai écrits, pouvoir regarder aujourd'hui ce qui m'est arrivé, ça m'a aidée aussi, pour comprendre leur histoire, pour comprendre la vulnérabilité. Il y a cette grande phrase quand on apprend que quelqu'un est battu par son mari : « Pourquoi reste-t-elle ? » Moi, j'ai connu ça, je suis restée. Je comprenais cet élan formidable à vouloir partir, et l'emprise de l'autre, qui nous retient à notre place dans une sorte de chaîne.

Il n'y a pas d'indication, « essai », « roman » ou autre, sur la couverture. Si vous deviez mettre un genre sur ce texte, que choisiriez-vous ? Pourquoi pas « récit de fantômes » ?

N.A. Ç'aurait pu ! J'ai fait exprès de ne rien mettre. Je n'ai pas trouvé le mot juste pour décrire ce livre. Il y a des éléments de roman, puisque j'ai dû inventer plein de choses, retravailler, recréer les souvenirs. Parfois j'avais l'impression d'être une glaneuse, de ramasser des bouts ici, des bouts là… Tant de choses dans ce livre sont plus immenses que moi… Je sentais ma responsabilité de devoir raconter cela avec sincérité, avec ce que j'avais, mais avec précaution, délicatesse, pour la vie qu'elles avaient eue, et en même temps ne pas me voiler les yeux devant leur mort.

Votre rencontre avec l'avocat – un élément important dans votre livre et sa genèse – est due au hasard. À quel point cette rencontre a-t-elle eu un impact sur le livre ?

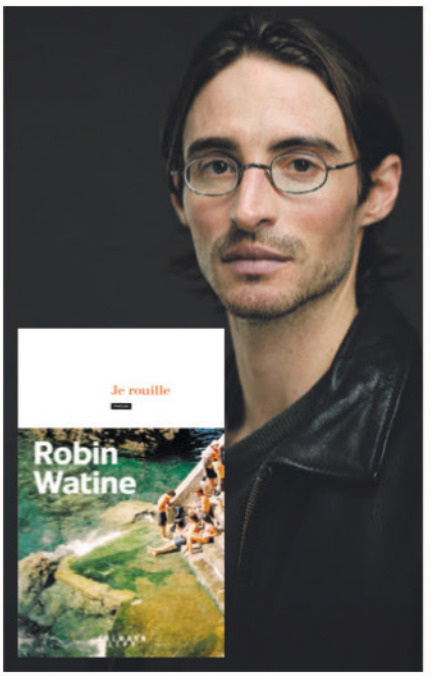
N.A. Ce n'est pas ce qu'il a fait ni ce qu'il a dit, mais c'est la confiance qu'il a eue en moi. Quand je lui ai parlé la première fois, je ne savais pas moi-même où j'allais, et pourtant il a cru en moi. Il m'a parlé d'autres cas de féminicide, m'a avertie pour la reconstitution, m'a fait rencontrer les parents de Chahinez Daoud, la traductrice, les sœurs, les amis… S'il n'avait pas été là, je n'aurais pas pu les rencontrer.

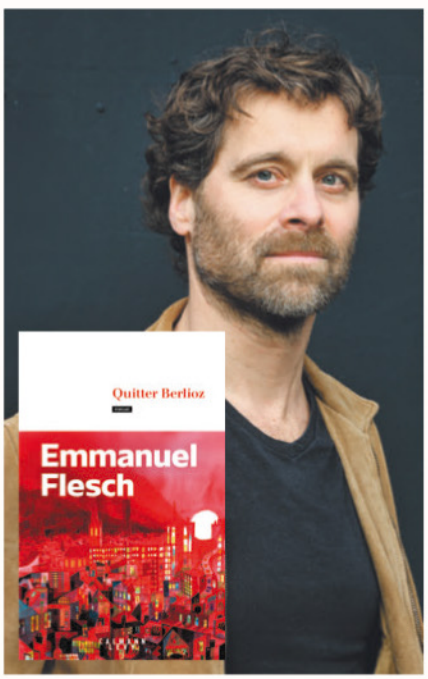
De la complexité de ce livre peuvent naître des malentendus. On pourrait craindre notamment que certains vous lisent en refusant tout principe de nuance : d'un côté, un féminisme radical qui pourrait y voir un manifeste de misandrie ; de l'autre, une lecture d'extrême droite qui s'intéresserait uniquement au cas Chahinez Daoud. Redoutez-vous ce risque ?

N.A. Ce livre commence avec un chapitre qui s'appelle « La pièce imaginaire », qui est une pièce de fiction. J'y enferme trois personnages, qui sont des gens réels mais qui pour moi deviennent des personnages. J'espère que tous les attributs formels de ce livre, sa complexité, sa non-linéarité, la manière dont il est agencé, empêchent ces deux lectures extrêmes. Concernant la misandrie, je ne sais pas quoi vous répondre. Concernant le côté identitaire, ça a déjà été beaucoup fait, c'était quelque chose qui affleurait dans les premiers articles concernant l'affaire Chahinez Daoud. Mais la manière dont les parents de Chahinez Daoud ont parlé à la presse a désamorcé tout ce relent identitaire. Quand on pense à plusieurs autres livres, par exemple *Le Consentement* ou *Triste tigre*, il y a toujours des glissements, ou des pentes, mais je suis tellement heureuse que ce ne soit pas mon premier livre, de savoir à peu près les mécanismes de la chose, d'avoir tant lu aussi. J'espère que la littérature, la forme, l'engrenage, la manière dont ces femmes-là ont vécu forment une sorte de rempart à ces interprétations. J'espère que ce livre sera lu comme un livre de littérature, dans ce que la littérature a de plus nuancé, de plus complexe, de plus indicible aussi. Un livre où l'on voit que ces femmes-là ont vécu pleinement, entièrement, qu'elles ont eu des enfants, qu'elles ont aimé, qu'elles ont désiré. Je crois que jamais autant je ne me suis rendu compte du pouvoir de la littérature. ■

Propos recueillis par Margaux Morasso et Baptiste Liger
Photos : Stéphanie Lacombe pour *Lire Magazine*

Calmann-Lévy





© Emil Cohen | © Bruno Levy

rentrée littéraire 2025

CALMANN LÉVY
ÉDITEUR DEPUIS 1836

Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
LA NUIT AU CŒUR
Le nouveau livre de
NATHACHA APPANAH

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ *LA NUIT AU CŒUR* pour 49 €
seulement au lieu de ~~103 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/25 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20, rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLM544

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

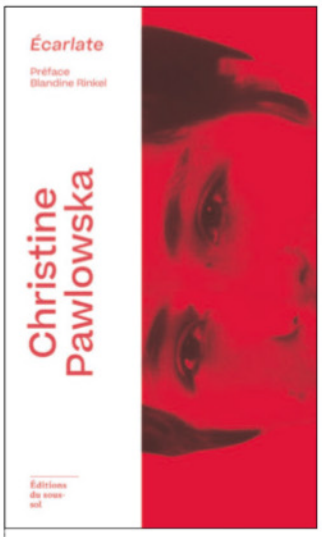
14

FRESQUE RWANDAISE POUR **MICHEL BUSSI**

18

PAUL GASNIER, UN « SIMPLE » ACCIDENT

La Petite Dernière, d'Hafsia Herzi, d'après le livre de Fatima Daas.



26

FATIMA DAAS : « ÉCRIRE, C'EST MA MANIÈRE DE SURVIVRE À LA VIOLENCE DU MONDE »

34

MAIS QUI ÉTAIT **CHRISTINE PAWLOWSKA** ?

CÉLINE NIESZAWER/PRESSES DE LA CITÉ - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - JUNE FILMS KATUH STUDIO ARTE FRANCE MK2 FILMS

Les PROMESSES *de l'ombre*

Avec son formidable *Les Ombres du monde*, qui explore le chaos rwandais de 1994, Michel Bussi affirme son ambition romanesque. Et fait un pas en avant en brisant les clichés liés à son image d'auteur de thrillers populaires.

« *Il est faux de croire que la réalité puisse dépasser la fiction. L'imagination humaine, contrairement au monde connu, est sans limite.* » C'est par cette déclaration d'amour au romanesque que débute la postface du dernier roman de Michel Bussi, *Les Ombres du monde*. Une forme de pacte que l'auteur passe avec nous : choisir toujours la fiction, l'intrigue, le suspense, même quand « *la réalité s'approche parfois des lisières de ce que l'esprit humain peut concevoir* ».

Le 6 avril 1994, dans le ciel au-dessus de Kigali, l'avion du président rwandais Juvénal Habyarimana est abattu par un tir de missile. Dans les heures qui suivent cet attentat, le pays tout entier bascule dans le chaos. Le génocide des Tutsis au Rwanda débute ce jour-là. Au milieu de ce bain de sang se tient Espérance, le personnage qu'a imaginé Michel Bussi pour nous faire découvrir cette histoire dans un livre de plus de 500 pages aussi passionnant qu'inattendu. Car, pour la première fois depuis longtemps, l'un des auteurs les plus populaires de France, celui à qui l'on doit *Un avion sans elle,* sort de sa zone de confort pour changer la géographie de son œuvre. Ce n'est pas un nouveau Michel Bussi, c'est un Michel Bussi nouveau.

Un roman, non comme un pas de côté, mais comme un pas en avant. « *L'impression que j'ai eue en l'écrivant, c'est que ce roman avait tous les ingrédients des romans précédents, avec quelque chose de beaucoup plus fort. Je poussais le curseur plus loin.* » Jusqu'où ?

PHILIPPE MATSAS/PRESSES DE LA CITÉ

Jusqu'à cet endroit où les histoires mettent en lumière l'Histoire. Celle du Rwanda, ce pays d'Afrique grand comme un département français, dans la région des Grands Lacs, qui sera le théâtre de l'inhumanité et de l'humanité retrouvée, du génocide et du pardon, des rivières de sang et des mille collines. « *On a du mal à imaginer qu'un si petit pays, au climat très doux, aux paysages idylliques, dont on tombe immédiatement amoureux, ait été le lieu d'un des plus grands génocides de l'histoire.* » On le comprend un peu mieux grâce au travail des historiens et du Tribunal pénal international pour le Rwanda, aux récits des témoins, à la tenue des *gacaca*, ces tribunaux communautaires qui ont permis de construire la mémoire de ces quelques mois, entre avril et juillet 1994, durant lesquels 800 000 personnes furent tuées pour une ligne sur une carte d'identité. Gaël Faye en a tiré le très sensible *Jacaranda*, entre récit et fiction, en 2024.

« UNE PART DE NOTRE HISTOIRE »

Mais à partir de quand la fiction pouvait-elle s'emparer de ces événements ? « *J'ai longtemps hésité. À l'époque du génocide, je suis jeune maître de conférences en géographie politique, et je m'y intéresse pour mes cours. L'envie d'écrire, je l'ai eue presque immédiatement, mais il fallait laisser passer un laps de temps. Trente ans après, je crois que c'est le temps de la fiction.* » Sans jamais s'éloigner de la vérité historique. C'est un des objets de ce livre. Analyser, documenter, dire ce qui s'est passé, et le rôle central joué par la France. La réalité est complexe, et Michel Bussi ne prétend à aucune révélation majeure, simplement un rappel des faits, documenté, vérifié par des spécialistes du sujet, qui raconte une responsabilité que les autorités françaises ne veulent toujours pas assumer. « *Un jour, la France devra s'expliquer !* » Peut-être ce livre y aidera-t-il ?

Au cœur de cette fresque, il y a trois femmes, trois générations, trois blessures. Espérance, la grand-mère disparue, qui a laissé ses carnets à sa fille comme seule trace des événements. Aline, la mère, qui a grandi en France sans rien savoir de son histoire. Maé, la petite-fille, qui ressent l'appel de cette terre qu'elle ne connaît pas. Ensemble, elles vont tenter de comprendre l'incompréhensible. Ce lien, cette filiation, cette mémoire partagée est au cœur de l'intrigue. « *Quand j'ai commencé ce roman, j'avais deux choix. Soit je faisais une fresque historique en négligeant le suspense, soit je le jouais à fond.* » Michel Bussi a retenu la deuxième option parce qu'il croit que la fiction permet d'éveiller les consciences. « *Le génocide des Tutsis au Rwanda, c'est une part de notre histoire.* »

Comme ses personnages, Michel Bussi est rarement celui qu'on croit. C'est un auteur de polars qui n'a pas de fascination pour les criminels, un homme qui a toujours réservé les meilleurs rôles à des femmes, une personnalité grand public qui revendique une exigence liée à sa formation universitaire. Tout cela se retrouve dans *Les Ombres du monde*. Tout cela, et le twist. Car c'est bien le roi du twist, ce retournement de situation qui fait envisager l'ensemble de l'histoire sous un autre angle. Il y aura d'ailleurs un effet twist pour tous les esprits réfractaires ne voyant en lui, avec un peu de mépris, qu'un auteur de thrillers populaires : oui, Michel Bussi est bel et bien un (bon) écrivain… tout court ! ■

Antoine Leiris

LES OMBRES DU MONDE
MICHEL BUSSI
576 P., PRESSES DE LA CITÉ, 23,90 €

LIR LAC
FESTIVAL DU LIVRE DE TALLOIRES-MONTMIN
27 & 28 SEPTEMBRE 2025
BAIE DE TALLOIRES

TALLOIRES-MONTMIN
Rencontres
Dédicaces • Lectures
Ateliers jeunesse
VALÉRIE PERRIN · ALAIN MABANCKOU · CAMILLE LAURENS · SORJ CHALANDON · ANNE BEREST · MATHIAS MALZIEU · CÉLINE MINARD · CÉDRIC SAPIN-DEFOUR · EMILY BLAINE · JONATHAN COE · PAUL GASNIER · ADÉLAÏDE DE CLERMONT-TONNERRE · CÉDRIC SIRE · SARAH TUROCHE-DROMERY · JEAN-ALPHONSE RICHARD · JUSTINE VIGNAUX · JEAN-MARC ROCHETTE · LAURENT NUNEZ · LIONEL DUROY · MATTHIEU NIANGO · SYLVIE LE BIHAN · ABNOUSSE SHALMANI · RAPHAËL ENTHOVEN · THOMAS CHENEAU · YANN QUEFFÉLEC
www.lirolac.fr

« La culture du féminicide est stable depuis la Bible »

Prolongement de son enquête saluée par le Médicis *Laëtitia ou la Fin des hommes*, *La Culture du féminicide* d'Ivan Jablonka passe du fait social à sa représentation et montre la *« centralité culturelle »* du phénomène. Explications de l'historien.

Vous écrivez dans *La Culture du féminicide* que celui-ci *« inspire de l'horreur, mais sous sa forme symbolique il est partout, présent et actif dans la quasi-totalité des domaines de création »*. Quelles sont ces formes, éloignées du crime en tant que tel, qui nous entourent sans que nous en ayons conscience ?

Ivan Jablonka. À propos des représentations du féminicide, il est crucial de distinguer celles qui sont réalistes et celles qui sont symboliques. Les premières, on les connaît : le fait divers depuis le XIXe siècle, la scène de la douche dans *Psychose*. Le sang jaillit, la victime s'écroule au milieu de la scène de crime. Les féminicides symboliques, eux, sont des métaphores signifiant la destruction sexualisée d'une femme : végétalisation ou animalisation des nymphes sur le point d'être violées chez Ovide, éviscération anatomique pour exposer l'utérus à la Renaissance, tours de magie consistant à escamoter ou à torturer une femme autour de 1900, découpage en morceaux érotisés dans l'art surréaliste, pornographie gonzo aujourd'hui. Ces féminicides symboliques sont à la fois omniprésents et invisibles, à force d'être vus partout. Ils sont au cœur de la culture du féminicide : la nôtre.

En quoi l'« androcide », soit le meurtre des hommes, est-il valorisé par d'autres critères ?

I.J. Un féminicide est le meurtre d'une femme en tant que femme, et il comporte souvent des violences sexuelles. Je me suis demandé si l'on pouvait définir un crime symétrique : le meurtre d'un homme en tant qu'homme. Il suffit de visiter un cimetière militaire pour répondre par l'affirmative. Cependant, on s'aperçoit vite que les différences sont nombreuses. D'abord, dans un androcide, ce n'est pas une femme qui assassine un homme, mais des hommes qui s'entretuent. Ensuite, les représentations tendent à euphémiser, voire masquer, les souffrances subies par les hommes, afin que ceux-ci ne « déchoient » pas, comme les femmes après leur « viol-meurtre ». Enfin, la mise à mort glorifie la victime masculine, à l'instar d'Hector, Actéon ou Jésus. Si la culture de l'androcide existe bel et bien, elle n'est pas pour autant l'antonyme de la culture du féminicide.

En période de crise comme d'évolution de la société, le féminicide est resté un élément clé de notre culture, *« comme si chaque progrès devait s'accompagner d'une élimination de femmes »*. Comment l'expliquez-vous ?

I.J. Il est frappant de constater à quel point la culture du féminicide est stable depuis la Bible et la mythologie. J'ai proposé le terme de « structure de pensée » pour la caractériser. D'ailleurs, on peut dire la même chose de la culture du viol, même si les deux ne se superposent pas. En revanche, chaque époque adapte les représentations et les préjugés associés aux féminicides, en fonction du climat politique, des pratiques légales et sociales, de la misogynie ambiante, des formes littéraires, de l'iconographie, etc. Les femmes sont d'autant plus « massacrables » – au moins sur un plan symbolique – qu'elles ont acquis une parcelle de pouvoir, comme les béguines, les sorcières, les ouvrières, les suffragettes ou les féministes. Le féminicide est ce crime monstrueux qui vient enrayer un « dérèglement » jugé tout aussi monstrueux : l'émancipation des femmes. ■ **Propos recueillis par Eugénie Bourlet**

EXTRAIT

LA CULTURE DU FÉMINICIDE
IVAN JABLONKA
256 P., SEUIL, 22 €

RITA SCAGLIA/SEUIL

DR/ACTES SUD

Feu sur le siècle

En un essai et un recueil, Nancy Huston, armée de toute sa lucidité, affronte ce monde à vif qu'elle interroge depuis vingt-cinq ans.

Nancy Huston est à l'honneur à la rentrée avec, chez Actes Sud, la parution simultanée de deux ouvrages, *Les Indicibles*, un essai, ainsi qu'*Enragée, engagée*, recueil de textes choisis sur la période 2000-2024. Riche mois de septembre pour l'autrice d'*Instruments des ténèbres* (1996) ou de *Lignes de faille* (2006), qui aura traversé les dernières décennies du XX^e^ siècle tout en posant sur le XXI^e^ un regard parfois abrupt, sans compromission. « *Je frémis d'imaginer le monde que connaîtront mes petits-enfants à la fin de ce siècle* », écrit-elle au début des *Indicibles*, amorçant un œuvre d'une grande lucidité sur la permanence des rapports de domination, la violence et le sexe. Se considérant « *en porte-à-faux avec le néoféminisme* », elle tient à écouter les hommes et à les comprendre, explorant le dualisme entre Éros et Thanatos, et notamment le rapport entre la guerre et la pornographie sous le prisme des stratégies de survie de l'espèce.

Enragée, engagée se situe dans l'exacte continuité. Ces textes « *occasionnels* », parus ici et là ces vingt-cinq dernières années, reprennent des thèmes familiers. Ils interrogent le monde tel qu'il ne va pas, celui qui affronte scandales sexuels de l'Église catholique et révélations post-MeToo. « *Cinéma, publicité, jeux vidéo, armes à feu, produits de beauté, mode, accessoires de luxe, pornographie, produits de régime, chirurgie esthétique : toutes ces industries jouent sur notre extrême vulnérabilité à l'endroit du sexe* », rappelle-t-elle avec sagesse. La dernière partie, intitulée « Changer le monde », est peut-être plus directement politique. Nancy Huston porte alors son regard sur quelques enfers modernes, les prisons, les énergies fossiles et le mépris pour l'écologie, l'industrie des armements ou encore le sort des immigrés. D'une brûlante actualité. ■

Solange Bied-Charreton

LES INDICIBLES
NANCY HUSTON
224 P., ACTES SUD, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 SEPTEMBRE.

ENRAGÉE, ENGAGÉE
NANCY HUSTON
304 P., ACTES SUD, 23,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 SEPTEMBRE.

Après
La Société très secrète des sorcières extraordinaires,
découvrez le nouveau roman de Sangu Mandanna !

TENIR UNE AUBERGE MAGIQUE
GUIDE DE SURVIE POUR SORCIÈRES

Disponible en librairie

RÉSERVEZ UNE CHAMBRE DANS CE COTTAGE PAS COMME LES AUTRES ET LAISSEZ LA MAGIE OPÉRER…

Sera, jeune et puissante sorcière britannique, brise un jour toutes les règles élémentaires de magie en ressuscitant sa grand-tante. Résultat : elle perd ses pouvoirs et se fait bannir de sa guilde. La voilà désormais condamnée à s'occuper d'une auberge magique capricieuse et de ses hôtes loufoques. Des années plus tard, elle trouve un sortilège capable de lui rendre ses pouvoirs. À moins que Luke, son ancien crush, n'ait son mot à dire…

Copyright © 2022-2025 by Sangu Mandanna

ISBN 978-2-37102-460-1
9 782371 024601

18 €
ROMAN ADULTE

LUMEN

Trajets divergents

Dans *La Collision*, Paul Gasnier raconte le drame qui a coûté la vie à sa mère, percutée par un jeune à moto. Le récit, sobre et distancié, en saisit admirablement la portée tant sur le plan intime que sociologique.

Son visage, cathodique, ne nous est pas étranger. Reporter, il oscille entre les faits de société et la couverture de l'actualité politique pour *Quotidien*, la célèbre émission de Yann Barthès, pour laquelle il travaille depuis 2020. Ce que l'on sait de Paul Gasnier, c'est ce qu'il nous apprend du monde. Avec rigueur et engagement, il porte son attention et la nôtre sur la campagne présidentielle américaine, sur la France confinée, sur les « homos en banlieue » (nom de son reportage pour *Envoyé spécial* sur France 2 en 2019). En cette rentrée littéraire, on en apprendra davantage sur sa vie personnelle. Elle a violemment basculé quand il avait 21 ans. Nous sommes en juin 2012 et sa mère, ancienne architecte qui vient de fonder un centre de yoga, trouve la mort à vélo. Un motocross conduit sans permis par un petit caïd sous cannabis à peine moins âgé que Paul la percute en plein centre de Lyon. Fait divers malheureux pour la masse, fin de l'innocence et perte incommensurable pour toute une famille. Aujourd'hui âgé de 34 ans, le journaliste qu'il est devenu nous livre le récit de ce drame dans *La Collision*, titre double puisqu'il nous renvoie surtout à la manière dont se percutent deux France qui ne se parlent pas, *« un pays éclaté et malade »*, résume l'auteur dès les premières pages.

« LE REFUS DE VOIR QUE CET ACCIDENT POUVAIT ÊTRE INSTRUMENTALISÉ »

« Au départ, j'étais vraiment habité par la colère, nous confie-t-il. *Le côté invraisemblable de cet événement ne me quittait pas. Mais ce qui a déclenché l'acte d'écriture, c'est la manière dont notre pays s'est peu à peu polarisé. »* Dans son livre, Paul Gasnier raconte qu'il avait le profil parfait pour adhérer aux thèses xénophobes défendues par la droite de la droite. N'est-ce pas à cause d'un fils d'immigré qu'il a perdu sa mère, lui le Français de souche ? L'extrême droite, Paul Gasnier la suit de près. À *Quotidien*, il a débuté ses chroniques en plateau avec les polémiques créés par les affiches d'Alliance Vita (ex-Manif pour tous, anti-IVG) placardées dans les espaces SNCF et RATP. En 2022, il suit la campagne du candidat Zemmour. C'est d'ailleurs avec le souvenir d'un des meetings de campagne de l'ancien polémiste qu'il ouvre son récit. Choses vues, pour mieux les mettre à distance : *« Il y a eu de ma part un refus d'être dépossédé de ce qui m'était arrivé et un refus de voir que cet accident pouvait être instrumentalisé. J'ai voulu explorer cet accident, à première vue très manichéen, pour en déceler tous les ressorts, me tenir au plus proche du réel sans le travestir. »*

Résultat ? *La Collision* est une plongée sociologique dans la France d'aujourd'hui et dans son passé récent, un focus sur des trajectoires qui ne pouvaient qu'entrer en collision, tant une alliance fondée sur le vivre-ensemble ressemble de plus en plus à un vœu pieux. Au-delà de la rigueur journalistique, il y a du Bourdieu dans la démarche de Paul Gasnier, bien sûr, mais peut-être aussi du Perec. Derrière la citation de Paul Valéry placé au début du livre (*« Les morts n'ont plus que les vivants pour ressource »*), on décèle la peur de l'oubli, prompte à saisir l'auteur de *W ou le souvenir d'enfance*, qui consignait par listes jusqu'à l'obsession *« l'infra-ordinaire »* de sa vie, afin de raviver la mémoire d'une mère qu'on lui avait enlevée, lui, à 5 ans. À travers ce récit sobre et documenté, qui prend soin d'interroger la part du social et de l'historique dans des trajectoires que tout oppose, Paul Gasnier circonscrit le temps et la douleur, tord le cou aux receleurs de haine, et devient écrivain. ■

Solange Bied-Charreton

EXTRAIT

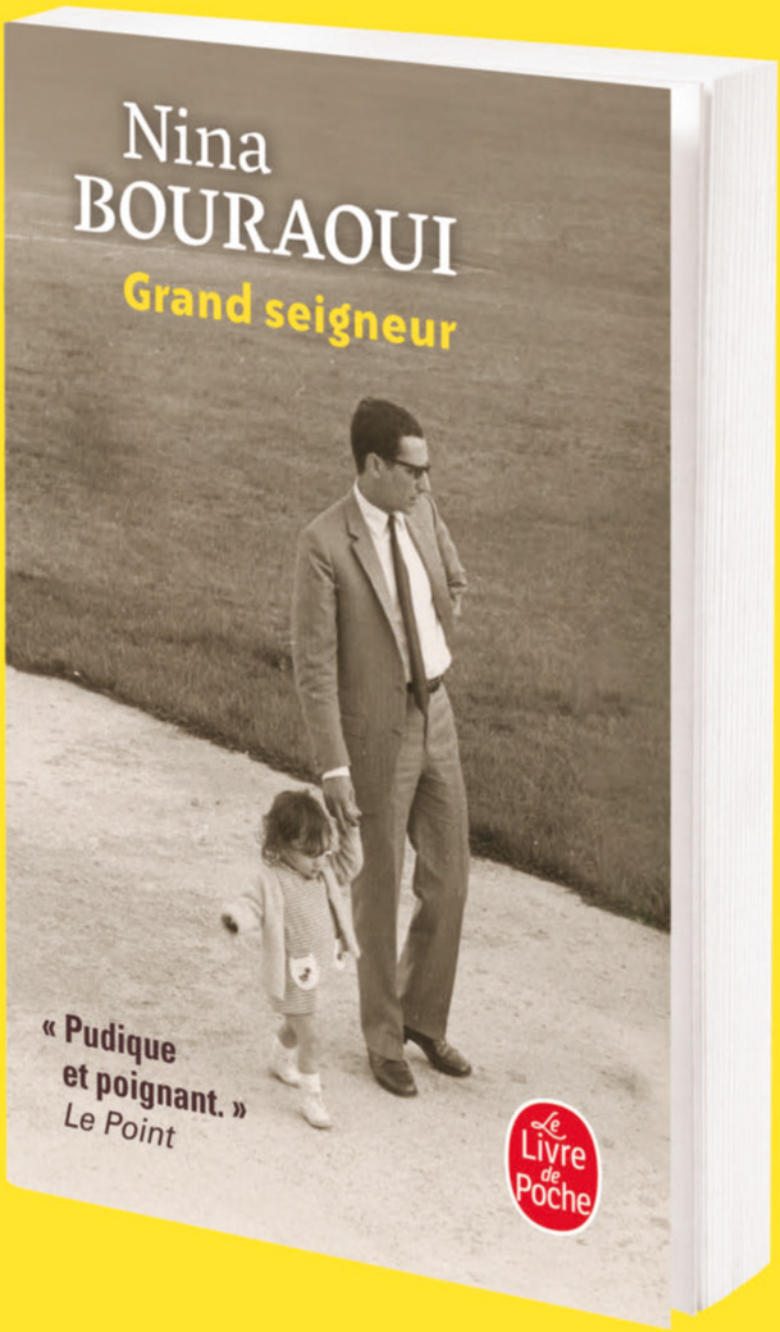
LA COLLISION
PAUL GASNIER
176 P., GALLIMARD, 19 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Nina BOURAOUI

Le Livre de Poche

LES LIVRES QUI NOUS FONT AIMER LA VIE



IL ÉTAIT SON PÈRE, IL DEVIENT SON PERSONNAGE.

Un roman intime
sur la filiation
et la mémoire.

Critique sans filtre

L'Américaine Andrea Long Chu réunit des essais percutants qui prennent position en assumant pleinement l'expérience du « je ».

Alors qu'elle prépare une conférence sur la crise de la critique, l'essayiste Andrea Long Chu voit le milieu artistique et culturel new-yorkais se déchirer sur l'attitude à adopter face aux bombardements de Gaza par Israël. Elle constate: « *Aucun critique n'est capable d'échapper aux écueils de la moralisation, de se limiter à l'œuvre d'art toute pure ou de résister à la tentation de diverses sortes de trafics intellectuels; aucun critique ne peut cacher son cœur à nu sous le parquet sans laisser de traces de sang. Tout ce qui sépare le critique sérieux du chroniqueur ordinaire, c'est une serpillière de bonne qualité.* » Dans ce premier article qui ouvre son recueil d'essais *Autorité*, vainqueur du prix Pulitzer de la critique en 2023, le ton est donné d'emblée pour la suite des textes qui le composent: d'une plume aussi nourrie théoriquement qu'incisive dans sa forme, Andrea Long Chu s'affirme fort en tant que lectrice, spectatrice, femme transgenre américaine, critique pour diverses publications culturelles. Que l'objet commenté soit une série, une comédie musicale de Broadway, un roman, un essai ou une bande dessinée publiée en ligne, l'autrice l'ancre fermement dans des débats de société très actuels, montre ce qu'ils montrent de cette dernière à leur insu. Elle n'hésite pas non plus à révéler les parts d'ombre très concrètes de ses créateurs, leurs modes de vie, leurs manies, leurs contradictions. Et elle ne nie jamais que sa propre expérience traverse son écriture. Publié en 2018, « De l'amour des femmes », qui sonde son rapport à la féminité et son désir de transition, a contribué de manière importante à relancer les débats sur l'expérience de la transidentité. Au fil des essais hétéroclites rassemblés dans *Autorité*, son attitude critique se fonde toujours sur un « je » détonant et assumé, dont la culture et les raisonnements ébranlent « *l'intelligentsia glaciale* ». ■

Eugénie Bourlet

AUTORITÉ. ESSAIS SUR LE FAIT D'AVOIR RAISON (AUTHORITY. ESSAYS)
ANDREA LONG CHU
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LOUISE MULHEIM, 352 P., PAUVERT, 24,90 €

• MAUVAIS GOÛT

Danse avec les morts

Le médecin légiste Philippe Boxho revient avec un nouveau recueil d'histoires. Faut-il se méfier davantage de son stylo ou de son bistouri ?

Certains lecteurs se souviennent de notre visite à l'institut médico-légal de Liège, l'an passé, pour y rencontrer le charismatique Philippe Boxho. « *Le médecin légiste qui fait parler les morts* » a caracolé en tête des meilleures ventes avec ses recueils d'anecdotes « *professionnelles* » – *Les morts ont la parole*, *Entretien avec un cadavre* et *La Mort en face*. Notre ami des cadavres nous adresse aujourd'hui un petit clin d'œil dans l'introduction de *La Mort, c'est ma vie*: « *Je suis un auteur de non-fiction et j'ai été classé dans la catégorie "essai" par les revues littéraires. Les autres auteurs, les vrais écrivains, ceux qui écrivent des romans, des polars, sont dans la catégorie "roman". Je ne suis pas avec eux. Et c'est bien normal, car je ne suis pas un écrivain, je suis un auteur d'essais, un raconteur d'histoires vraies.* » Le diagnostic nous semble contestable, cher docteur Boxho: avec vos ouvrages singuliers, votre approche personnelle et votre ton si particulier, vous avez imposé une forme et un style mêlant macabre et légèreté. À ce titre, ne seriez-vous pas davantage « écrivain » que bien des plumes de cette rentrée littéraire ?

La recette est ici toujours la même: scènes de crime, plaies béantes, prélèvements divers, taches d'hémoglobine, température rectale, recherches ADN et (évidemment) coups de bistouri ou de scie à plâtre (« *la plus pratique* » pour découper la boîte crânienne !). On trouvera ainsi au menu de *La Mort, c'est ma vie* le thorax en bocal d'un tueur de chats, un cocu qui va se venger avec une serpette, des éjaculations de pendus, un cambrioleur qui laisse ses excréments, etc. Outre des évocations de la chapelle Sixtine et du fameux linceul de Turin, on apprendra qu'il faut se méfier des stalactites, des ricochets dus aux armes à feu, et des fous rires (déconseillés aux cardiaques). Ah ! et saviez-vous que, dans le vocabulaire policier, l'acronyme « QIM » signifie « quotient intellectuel d'une moule » ? La littérature réaliste n'est pas forcément celle qu'on imagine… ■

Baptiste Liger

LA MORT, C'EST MA VIE
DR PHILIPPE BOXHO
240 P., KENNES/LES 3 AS, 19,90 €

BEOWULF SHEEHAN/PAUVERT - KENNES/LES 3 AS

“VIBRANT. DEUX ACTEURS ÉBLOUISSANTS.” LE PARISIEN

Clap de rentrée pour Les Nouveaux Éditeurs

Créé en juin 2024, le groupe fondé par Arnaud Nourry, qui compte entre autres Les Léonides et La Tribu, amorce sa première rentrée d'automne. Son organisation originale et la liberté accordée aux responsables des maisons qui le composent le démarquent des pratiques établies.

Arnaud Nourry.

Depuis un an, le retour sur le devant de la scène d'Arnaud Nourry, président-directeur général d'Hachette Livre de 2003 à 2021, attise la curiosité. Fort de son expérience à la tête de ce géant de l'édition qu'il a hissé, selon son classement, « *du 15e au 3e rang mondial* », il construit à l'issue de trois ans de réflexion, brique après brique, le groupe baptisé Les Nouveaux Éditeurs (LNE), un nom des plus sobres trouvé par son fils Ugo, qui travaille à ses côtés. Au nombre des associés, Artémis, la holding de la famille Pinault, vient de conforter la structure. L'émergence *ex nihilo* de LNE bousculera-t-elle le paysage dominé par les mastodontes Hachette et Editis, des groupes familiaux et une kyrielle de maisons indépendantes luttant pour leur survie ? LNE sera présent sur la plupart des segments du livre, sauf l'édu-cation. Pour Arnaud Nourry, « *le centre de gravité de l'édition, c'est la littérature, qui couvre 40 % des parts de marché, un marché étonnamment stable* ». Celles et ceux qui le rejoignent sont des éditeurs de 40-50 ans. Ils ont fini de caresser le rêve de réaliser leur projet personnel. Avoir les mains libres ne serait plus une chimère. Arnaud Nourry leur « *a proposé d'être actionnaires de leur maison dans un collectif, avec un environnement sécurisé et un esprit de famille* ».

« LNE A LIBÉRÉ L'ÉNERGIE QUE JE PORTE EN MOI »

Une clause inédite leur garantit une liberté d'éditer, gravée dans le marbre des statuts. Il s'interdit ainsi d'apporter un ouvrage au catalogue de ces jeunes maisons. La première est La Tribu, fondée il y a un an par Julia Pavlowitch, passée par L'Iconoclaste et Phébus. « *Un éditeur de littérature est un observateur de la société* », nous confie-t-elle, ajoutant : « *LNE a libéré l'énergie que je porte en moi.* » Et déjà un beau succès pour le roman historique de Jérôme Chantreau sur un fait divers du XIXe siècle aux résonances contemporaines (les liens entre un souverain et son peuple, l'ivresse du pouvoir). Couronné par le grand prix des lectrices du journal *Elle*, *L'Affaire de la rue Transnonain* a déjà été réimprimé six fois.

C'est sa première rentrée. LNE arrive sur les tables des libraires en rangs serrés. À La Tribu, au rythme raisonné de parutions, un premier roman de Claudius Pan, *Les Grands Vivants*. Maison Pop, dirigée par Virginie Fuertes et Damien Naddeo, transfuges d'Editis, s'attache à la littérature populaire, y compris la romance. Son septième titre, *Le Cabinet des illusions* de Jean-Luc Bizien, déploie l'enquête d'un magicien chinois sur un meurtre à Vienne en 1902. Baptême du feu pour Les Léonides (un nom flamboyant de météoroïdes) avec, à la barre, Dana Burlac, ancienne interprète polyglotte et globe-trotteuse qui a fait ses gammes chez Flammarion puis L'Observatoire. Ressentant « *un état de sidération quotidienne face au monde tel qu'il va* », elle continuera avec fougue « *de publier de la littérature romanesque, de découverte, et de compréhension du monde* ». Au programme, outre *Parthenia*, deuxième roman de Pauline Gonthier, une fresque sur l'Albanie des années 1970, *Nous sommes faits d'orage* de Marie Charrel *(lire page 59)*, dont *Les Mangeurs de nuit* avait reçu plusieurs distinctions. Dédiées à la jeunesse, les éditions La Doux, animées par Sophie Chanourdie et Karine Leclerc, publient aussi leurs premiers titres. Complétant le tableau, le nom et le programme d'une maison vouée à la BD, sous la houlette de Sullivan Rouaud et Thomas Ragon, seront bientôt dévoilés. Encore un peu de patience pour connaître les prochaines entités du groupe. La constellation des Nouveaux Éditeurs est prête à illuminer le paysage de l'édition, à pas comptés. ■

Olivier Cariguel

OLIVIER ROLLER

Un lieu blindé d'idées

Il y a quatre ans, la Librairie Sciences Po a déménagé dans un espace qui, à deux pas de la grande école, raconte aussi une page de l'histoire politique…

Quand on entre dans ce lieu, on trouve des livres et de la papeterie : c'est banal, à Saint-Germain-des-Prés. Quand on toque à la vitrine, on sent pourtant une différence : cette vitrine est blindée ! Et l'histoire devient moins banale. Ouverte en 1947, la Librairie Sciences Po a longtemps été située face à la célèbre école, rue Saint-Guillaume, dans un antre de seulement 30 mètres carrés. En août 2021, elle a déménagé au coin de cette rue et du boulevard Saint-Germain, au numéro 187. Auparavant, c'était un magasin de costumes coté, dont le patron, algérois installé là depuis 1958, avait essuyé deux plastiquages pour avoir refusé le racket de l'OAS. C'était en 1960. « *Les vitres avaient été blindées, et le magasin est resté en activité jusqu'au covid* », raconte Stéphane Derreumaux, directeur de la librairie, qui avait proposé ce transfert, pour devenir locataire des 70 mètres carrés.

En s'installant sur le boulevard, le magasin a davantage attiré les regards extérieurs. Précisons d'emblée les liens : « *Sciences Po est partenaire de deux SARL : les éditions Presses de Sciences Po et la librairie de Sciences Po.* » Stéphane Derreumaux peut donc présenter le lieu comme « *une librairie spécialisée en sciences humaines et sociales, ouverte au grand public. En complément du droit et de l'économie, on propose une large sélection d'ouvrages sur l'actualité, les transformations sociétales, l'écologie, l'urbanisme, le monde numérique* ». Et ce, pour une clientèle composée à 60 % d'étudiants et enseignants, pour les ouvrages utiles aux grands concours de la fonction publique, du Quai d'Orsay, de la police, de la magistrature. « *Une variété très stimulante pour l'équipe* [trois pleins-temps et une personne trois jours par semaine, pour 8 000 références en tout] », revendique notre homme qui signale 40 % de clients « *passants, fidèles et touristes* ».

HUBERT ARTUS

La visite donne à voir une organisation et une signalétique très étudiées. Exemples : pour les sujets de société, « *nous avons juxtaposé deux mots. L'un plus conservateur, "Frontières", et l'autre plus progressiste, "Migrations"* ». Idem avec « Questions de races » et « Transidentités ». Le coin alloué aux thématiques internationales est organisé continent par continent, avec un ensemble d'essais et de livres historiques, « *mais aussi les romans des plus grands auteurs de chaque région du monde. C'est une autre manière, peut-être plus ludique, d'en apprendre sur le passé et le devenir des peuples* ». Ici, la rentrée sera moins littéraire qu'universitaire, aussi « *l'espace sera dédié à l'actualité et aux nouveaux manuels. Mais les nouveaux romans étrangers seront classés selon les thèmes géopolitiques abordés* ». **Hubert Artus**

→ 187, boulevard Saint-Germain, Paris 7e. Ouverture du lundi au vendredi de 9 h 30 à 19 h 30, le samedi de 11 h à 13 h et de 14 h à 19 h. *librairie-sciencespo.fr*

Besançon déploie ses plumes

Du 19 au 21 septembre, venez célébrer, avec pas moins de 200 auteurs, les 10 ans d'un festival toujours aussi inspirant.

En dix ans, le festival Livres dans la Boucle s'est forgé une solide réputation, au point de devenir l'une des manifestations littéraires les plus importantes de France, réunissant chaque année à Besançon des dizaines de milliers de visiteurs et la crème des écrivains, illustrateurs et romanciers. Pour fêter cette belle longévité et cet anniversaire pas comme les autres, les organisateurs ont mis les petits plats dans les grands. Le 19, 20 et 21 septembre, sous la houlette de David Foenkinos, président d'honneur de cette édition, plus de 200 auteurs se joindront à la fête, parmi lesquels Lydie Salvayre *(photo du haut)*, Nathacha Appanah *(photo du bas)*, Sorj Chalandon ou encore le romancier écossais Irvine Welsh. Désireux d'accueillir toutes les littératures, Livres dans la Boucle fera comme toujours la part belle à la bande dessinée et à la littérature jeunesse, et mettra cette année sur le devant de la scène la nouvelle catégorie reine chez les 15-25 ans, le « young adult », des récits initiatiques stimulant les imaginaires. Une dizaine d'auteurs et d'autrices, dont le nouveau maître du fantastique Victor Dixen, seront réunis le samedi dans la chapelle du Scènacle pour des master class, des rencontres, des dédicaces et des cosplays. Toujours à la recherche de nouvelles manières de parler du livre, le festival poursuivra ses soirées thématiques originales. Vendredi soir, à la Cité des Arts, se tiendra un concert dessiné de l'album BD *De pierre et d'os* de Bérengère Cournut avec le dessinateur Jean-Paul Krassinsky et l'Orchestre Victor-Hugo. Samedi soir, au Megarama Beaux-Arts, une rencontre au long cours retracera les liens tumultueux entre écrivains et journalistes. De quoi lancer la rentrée littéraire en beauté. ■ **Léonard Desbrières**

Livresdanslaboucle.fr

HOMMAGE À JEAN-LUC LAGARCE

Cette année, Livres dans la Boucle rendra hommage à un géant littéraire natif de Franche-Comté : le dramaturge, metteur en scène et comédien Jean-Luc Lagarce. Trente ans après sa mort, le 30 septembre 1995, après un combat perdu d'avance contre le sida, il a laissé une marque indélébile et continue d'infuser nos imaginaires. En collaboration avec François Berreur, fondateur en 1992 des éditions Les Solitaires intempestifs avec Jean-Luc Lagarce, plusieurs temps forts seront organisés tout au long du week-end : conférences avec Charles Salles et des spécialiste de Lagarce, lectures musicale et théâtralisée avec Hervé Pierre, concert électro et projection du film de Xavier Dolan adapté de *Juste la fin du monde*. Jean-Luc Lagarce sera célébré sous toutes les formes artistiques, à l'image du festival qui croise aisément littérature et arts. ■ **L.D.**

3 QUESTIONS À…

DAVID FOENKINOS

PRÉSIDENT DE LIVRES DANS LA BOUCLE 2025

Comment avez-vous réagi à cette nomination ?

C'est pour moi une grande émotion de revenir à Besançon, parce que j'y venais pratiquement tous les ans pour mes premiers livres. C'était presque un rituel. J'y ai d'ailleurs signé mon premier roman et j'avais été frappé par l'intérêt du public pour les jeunes romanciers. Pourtant, il fallait être intrépide pour lire mes premiers romans ! Je vais pouvoir retrouver les gens et leur dire : « Ah ! c'est vous qui me lisiez quand j'avais douze lecteurs ! »

Comment concevez-vous ce titre honorifique ?

J'avais déjà présidé l'ancienne version du salon. Donc, là, pour les 10 ans, je ne pouvais pas refuser. D'autant que Livres dans la Boucle est devenu un grand événement de la rentrée. Je suis toujours touché qu'on puisse penser à moi pour présider une manifestation. En général, cela me permet d'inviter des auteurs que j'aime et de les mettre en lumière au sein d'une programmation qui est toujours d'une grande qualité.

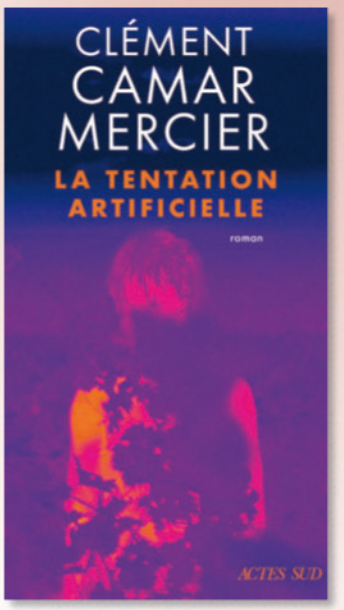
Avez-vous déjà une idée précise de ce que vous allez faire en tant que président d'honneur ?

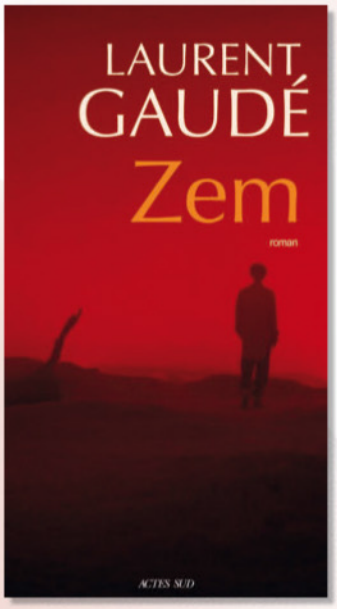
Un beau discours, déjà ! De belles rencontres, et puis peut-être quelques surprises. Je crois que je vais jouer de la guitare, et faire un concert… Il est temps de passer aux choses sérieuses pour moi.

Propos recueillis par L.D.

→ Dernier roman paru : *Tout le monde aime Clara* (Gallimard)

JEAN-PIERRE LOUBAT/SEUIL - BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD





Rentrée littéraire 2025 ...

ACTES SUD

Découvrez toute la rentrée littéraire des éditions Actes Sud

« L'écriture m'a sauvée plusieurs fois »

Actualité chargée pour Fatima Daas. Son second roman, *Jouer le jeu,* paraît en cette rentrée et le précédent, *La Petite Dernière*, a été adapté au cinéma par Hafsia Herzi après un bel accueil cannois (et plusieurs prix). L'occasion de parler avec elle littérature et cinéma.

Après le succès de votre premier livre, dans quel état d'esprit avez-vous écrit *Jouer le jeu*: pression ou excitation ?

Fatima Daas. Quand mon premier roman est sorti, j'en ai beaucoup parlé et j'ai eu du mal à me remettre à écrire ensuite. Mais quand j'ai senti que les personnages étaient là, je n'ai plus lâché le texte. L'excitation est revenue au fur et à mesure. Il ne fallait pas penser à ce que les lecteurs pouvaient attendre, mais rester dans ce que j'avais envie d'écrire. Évidemment, c'est un deuxième livre, donc il y a toujours une appréhension.

Il y a une certaine continuité entre les deux livres. Comment vous est venu le sujet de *Jouer le jeu* ?

F.D. Il y a une continuité, notamment parce que les sujets de l'école et de la violence à laquelle on est confrontés sont présents, même s'ils n'étaient pas aussi développés dans *La Petite Dernière.* Qu'est-ce que le lycée représente pour des adolescents ? De quelle façon l'école agit sur eux ? Ce n'est pas vraiment autobiographique, il y a une rupture. C'est une fiction, d'autant que j'écris à la troisième personne. Évidemment, il y a toujours de soi, mais, puisque j'ai inventé d'autres personnages, c'est difficile de savoir où je me trouve. Ça m'intéressait de jouer avec cette idée-là.

Kayden, votre héroïne, est confrontée aux injonctions extérieures, incarnées par sa prof qui l'incite à passer le concours de Sciences Po, et aux choix personnels et intimes qu'elle pourrait faire…

F.D. Je voulais raconter ces moments où il faut choisir. Kayden est poussée par une enseignante qui voit ses qualités d'écriture et qui la pousse vers Sciences Po. Mais elle ne sait rien de Sciences Po et n'a aucun désir d'y aller. Et pourtant… Comment faire un choix, dans ce cas ? Elle pense à son père qui est parti, elle s'investit dans l'écriture, elle observe ses amis… Que faire quand quelqu'un dessine un avenir auquel on n'a pas pensé ? Comment construire son propre chemin et choisir par soi-même ? Qu'est-ce que ça veut dire, réussir socialement sa vie ? Avec qui ? Pour moi, l'amitié est au cœur de ce roman.

***La Petite Dernière* avait un style très marqué : chapitres courts, phrases**

PATRICE NORMAND/L'OLIVIER

courtes. Celui-ci est plus fluide et verse davantage dans le romanesque. Un style en réaction à l'autre ?

F.D. Je savais que j'avais envie de passer à la troisième personne, et c'est venu naturellement. Mais, comme pour *La Petite Dernière*, j'avais besoin d'entendre les phrases, de les répéter. La différence, c'est que le temps du récit est plus lent, comme le temps de l'école, ce qui me permet d'aller plus en profondeur vers les personnages. Quand j'écris, j'ai besoin de voir la scène et de la poser devant moi telle que je la ressens. Et, au fur et à mesure de l'écriture, il y a des choses qui restent, d'autres non.

Vous « voyez les scènes » parce que le cinéma a été important pour vous ?

F.D. Non, pas vraiment, ou peut-être de manière très inconsciente. Je n'ai jamais fait de lien direct. Ça doit venir aussi de la lecture, qui fait naître des images. C'est difficile de savoir ce qui m'influence quand j'écris.

***La Petite Dernière* a été sélectionné en mai à Cannes et sort le 22 octobre. Quel a été le chemin entre le livre et le film ?**

F.D. J'ai eu des rendez-vous avec plusieurs producteurs. Ça s'est fait avec Julie Billy et Naomi Denamur, de June Films. Elles avaient bien compris le roman et faisaient attention à respecter les personnages sans jouer sur le buzz. J'ai été très heureuse de savoir que cette histoire pouvait exister au cinéma parce que je sais qu'elle va toucher d'autres personnes. J'avais vu les films d'Hafsia Herzi et on est tombées d'accord avec les productrices pour lui proposer le film. On lui a envoyé le livre. Elle l'a lu et l'a adoré. J'ai eu totalement confiance. Hafsia a compris les enjeux du livre, elle a respecté ce que j'y ai mis. Mais elle a fait le film qu'elle voulait.

Vous y avez participé ?

F.D. Non, je n'en ai jamais eu envie. On me l'a proposé, mais ce qui m'intéressait, c'était que quelqu'un d'autre s'en empare. Aussi parce que je voulais me sortir le livre de la tête pour passer au suivant. Je ne dis pas qu'à l'avenir je ne travaillerai pas sur un scénario, mais pas cette fois. Pour l'instant, écrire, c'est ma manière de survivre à la violence du monde d'aujourd'hui. Depuis mes 13 ans – j'en ai 29 –, je ne pensais pas à l'écriture comme un travail, mais je sentais que c'était un truc que personne n'allait m'enlever. Je n'arrivais pas à parler et l'écriture m'a sauvée plusieurs fois. Aujourd'hui, je suis adulte et je gère mieux. Mais l'écriture est toujours là pour éviter que je sois submergée par la rage et la colère. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **La Petite Dernière**
de Hafsia Herzi, avec Nadia Melliti, Ji-Min Park, Louis Memmi… En salles le 22 octobre.

EXTRAIT

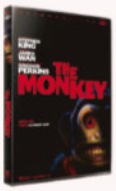
JOUER LE JEU
FATIMA DAAS
192 P., L'OLIVIER, 19 €

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté Égalité Fraternité

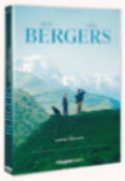
Biblis en folie
3, 4 et 5 octobre 2025

biblisenfolie.fr
#biblisenfolie

DVD



THE MONKEY
OZ PERKINS
(METROPOLITAN)
→ **Voilà une bonne petite série B inspirée par une nouvelle de Stephen King, autour de jumeaux ayant trouvé un jouet maléfique en forme de singe, qui sème la mort autour de lui. Une comédie d'horreur signée du cinéaste (par ailleurs fils d'Anthony Perkins) auquel on doit le terrifiant *Longlegs*.** B.L.



BERGERS
SOPHIE DERASPE
(PYRAMIDE)
→ **C'est un changement de vie radical que celui de ce publicitaire québécois qui, soudain, devient berger dans les hauteurs provençales. Avec un quotidien difficile. Adaptation du livre de Mathyas Lefebure *D'où viens-tu, berger ?*, ce long-métrage – primé à Toronto – rend hommage à la beauté de cette région et à tous ceux qui ont choisi le pastoralisme.** B.L.

LIVRE

APPORTEZ-MOI LA TÊTE DE JOHN HUSTON
JULIUS M. STEIN
(MAREST)
→ **Il fallait sans doute cette forme de récit hybride pour rendre compte de la carrière et de la vie de John Huston, pourfendeur de l'héroïsme américain, amateur de personnages déglingués ou hors-cadre, réalisateur du *Faucon maltais*, d'*African Queen* ou de *L'Homme qui voulait être roi*. Julius M. Stein raconte Hollywood, dialogue avec Huston et s'empresse de finir cette « bio-filmo » avec un sens très hustonien du foutraque ; c'est-à-dire faussement nonchalant et diablement maîtrisé. C'est raconté à vive allure sur un ton érudit et souriant. Huston aurait sans doute aimé cette façon d'écrire à distance où le style importe autant que les coulisses hollywoodiennes, ce lieu où le Malin nourrit les désaxés.** E.L.

S'aimer entre deux mondes

Alex Lutz adapte *Connemara* de Nicolas Mathieu, histoire d'amour sur fond de lutte de classes. Une réussite.

Troisième roman de Nicolas Mathieu et troisième adaptation, après *Aux animaux la guerre* (série télé) et *Leurs enfants après eux* (cinéma), *Connemara* est certainement la meilleure d'entre elles. Alex Lutz, ici réalisateur et coscénariste, a su imprimer un véritable point de vue à cette histoire d'amour entre deux anciennes connaissances. Lui est resté dans le coin, entre Épinal et Nancy, et avance comme il peut, elle revient au pays et assume un bon job et une belle vie de famille. Lutte des classes et lutte des sentiments, *Connemara* raconte aussi les chocs de cultures sociales. Et c'est ici que Lutz réussit son film : en jouant les ruptures de récit, un montage éclaté qui se joue du temps, il imprime un ton impressionniste, sensible, qui dit l'importance des moments volés et la confrontation de deux mondes. Si l'émotion passe ainsi par la forme, elle passe tout autant grâce aux deux comédiens, magnifiques de bout en bout : Bastien Bouillon, nouveau héros du cinéma français depuis *La Nuit du 12*, et Mélanie Thierry, sans conteste la meilleure actrice française qui se place sur le podium sans faire de bruit. Quant à Alex Lutz, il retrouve la singularité de *Guy* ; ou comment adapter sa mise en scène à l'histoire qu'il raconte. Un travail de cinéaste en bonne et due forme. Le film de cette rentrée. ■ **Éric Libiot**

En salles le 10 septembre

Écriture automatique

Gare à la confusion : présenté à Cannes, *Dalloway* n'est en rien une libre transposition du chef-d'œuvre de Virginia Woolf (même si elle a une place symbolique dans l'histoire), mais l'adaptation d'un roman d'anticipation de Tatiana de Rosnay, *Les Fleurs de l'ombre*. Dans un futur proche, une romancière à succès, Clarissa (Cécile de France), rejoint une luxueuse résidence d'artistes. Obsédée par la mort de son fils, elle est en proie à la panne d'inspiration. Pour l'aider, elle peut compter sur une IA – Dalloway, donc. En attendant *Gourou* en janvier prochain, Yann Gozlan joue la carte du thriller futuriste avec un indéniable savoir-faire technique. S'il a le mérite de poser des questions essentielles, le cinéaste s'englue toutefois dans certains clichés et dans ses références – avec une intrigue trop artificielle qui patine sérieusement par moments. Pas déshonorant, mais un peu décevant. ■ **Baptiste Liger**

En salles le 17 septembre

ET AUSSI…

Darren Aronofsky se lance dans la comédie d'action avec *Pris au piège*, tiré d'un roman pulp de Charlie Huston (en salles). Russell Crowe campe un inspecteur atteint d'Alzheimer dans *Sleeping Dogs*, d'après le thriller d'E.O. Chirovici *Jeux de miroirs* (2/9, en VOD). Découvrez Marie-Hélène Lafon à l'œuvre dans le documentaire de Cécile Lateule *Dansons tant qu'on n'est pas mort* (17/9). Enfin, les fans de manga vont se ruer sur *La Forteresse infinie*, le nouveau volet animé de *Demon Slayer* (17/9). B.L.

JEAN-FRANÇOIS HAMARD

Dexter persévère

Le tueur en série le plus charismatique du petit écran fait sa *Resurrection* dans une dixième saison intrigante mais dispensable.

En 2013, après sept ans de (plus ou moins) bons et loyaux sévices, Dexter Morgan, le tueur en série tout droit issu de l'imagination de l'écrivain Jeff Lindsay et interprété par Michael C. Hall, tire sa révérence au terme d'une huitième saison aussi controversée que faiblarde. Un affront largement réparé en 2021 par *Dexter : New Blood*, neuvième saison offrant enfin au personnage de Dexter la fin tragique et shakespearienne qu'il méritait. Et, alors qu'on croyait le personnage définitivement mort et enterré, il revient très rapidement à notre bon souvenir. Tout d'abord sous la forme d'une voix off dans le préquel *Dexter : Original Sin* (2024), racontant les jeunes années du personnage dans le Miami des années 1990, puis en chair et en os dans cette dixième saison sobrement intitulée *Dexter : Resurrection*. Laissé pour mort par son fils Harrison, Dexter quitte les plaines enneigées d'Iron Lake pour le tumulte de New York afin de renouer avec sa progéniture parricide. Plus réussie que *Dexter : Original Sin* mais bien moins crépusculaire que *Dexter : New Blood*, cette nouvelle saison renoue avec ce qui faisait le sel des premières aventures de cet antihéros pas comme les autres, en y transposant les mêmes thématiques, dans la jungle new-yorkaise cette fois. Un changement de décor salutaire pour ces nouveaux épisodes qui prônent le changement dans la continuité, puisqu'il est ici toujours question de confronter le personnage à ses démons au travers de ses multiples rencontres tout en le mettant face à des émotions de plus en plus contradictoires. Avec sa galerie de seconds couteaux savoureux prédominés par le génial Peter Dinklage (Tyrion Lannister dans *Game of Thrones*) à contre-emploi dans la peau d'un milliardaire aussi vicieux qu'ambigu et secondé par la toujours très classe Uma Thurman, *Dexter : Resurrection* marque à la fois les qualités mais aussi les limites d'une série qui, comme son personnage-titre, a une fâcheuse tendance à ne pas vouloir disparaître. ■

Ilan Ferry

Sur Canal+

Planches de rentrée

Franck Desmedt en Saint-Exupéry fascinant, Thierry Frémont et Nicolas Vaude dans un huis clos palpitant. Rendez-vous à Paris !

Une fois n'est pas coutume, en ce début de rentrée théâtrale, ce sont essentiellement des comédiens qui tiennent le haut de l'affiche. Patron du Théâtre de la Huchette, où il va notamment accueillir, à partir du 17 septembre, *Deux et demi*, le nouveau seul-en-scène d'Alex Vizorek, Franck Desmedt s'est ainsi installé au Théâtre du Lucernaire, où, dirigé par Benoît Lavigne, le maître du lieu, il incarne, après un formidable Kessel, Saint-Exupéry. Dans ce monologue brillant, intense et ramassé qui explore tous les recoins de la personnalité si diverse de celui qu'enfant on appelait « Pique-la-lune », le comédien est prodigieux. Il fascine par la maestria avec laquelle il s'empare de tous les « personnages » qui cohabitaient chez l'auteur du *Petit Prince* : le pilote, l'aventurier, le visionnaire, le philosophe humaniste, l'amoureux… Sa performance relève du haut vol. Il est prudent de réserver.

À partir du 4 septembre, Thierry Frémont et Nicolas Vaude vont, eux, s'affronter au Théâtre de l'Œuvre, dans *Une heure à t'attendre*, un huis clos palpitant de Sylvain Meyniac. Au cœur de leur discussion ? Une femme, bien sûr, que les deux hommes se partagent, comme amant et mari, avec des visions très différentes du couple, de l'amour, de la fidélité et de la trahison. Qui manipule qui ? Vif et ciselé, le texte multiplie les fausses pistes et les rebondissements. Au meilleur d'eux-mêmes, les deux comédiens se jaugent. Thierry Frémont est impressionnant d'ambiguïté et de froideur, Nicolas Vaude, confondant d'ironie inquiétante et de rigueur. Haletant et captivant. ■

Dominique Poncet

***Saint-Exupéry, le commandeur des oiseaux*, de Mathieu Rannou.**

→ **Saint-Exupéry, le commandeur des oiseaux** de Mathieu Rannou, mise en scène par Benoît Lavigne. Théâtre du Lucernaire (Paris 6e)., jusqu'au 4 janvier 2026.
→ **Une heure à t'attendre** de Sylvain Meyniac, mise en scène par Delphine de Malherbe. Théâtre de l'Œuvre (Paris 9e), du 4 septembre au 5 octobre.

CANAL+ - FRÉDÉRIQUE TOULET/LUCERNAIRE

Que la paix soit avec lui !

L'un des antihéros les plus violents de l'univers DC Comics, Peacemaker, revient sur le devant de la scène.

Si la vie de superhéros est loin d'être une sinécure, celle d'antihéros relève littéralement du chemin de croix inversé ! C'est notamment le cas pour Peacemaker, sorte de Captain America dopé aux hormones de croissance et affublé d'un casque ridicule. Apparu pour la première fois en novembre 1966 dans le comics *Fightin' Five* n° 40, créé par Joe Gill et Pat Boyette pour l'éditeur indépendant Charlton Comics avant d'être racheté par DC Comics au milieu des années 1980, Peacemaker est l'incarnation même de l'ambivalence. De son vrai nom Christopher Smith, cet ancien député pacifiste mué en mercenaire impitoyable adopte une doctrine quelque peu paradoxale : imposer la paix par tous les moyens possibles… même les plus meurtriers ! Un personnage pour le moins ambigu et clivant que le grand public découvrira sous les traits de John Cena dans le film *The Suicide Squad* réalisé par James Gunn en 2021. Dépeint comme un imbécile arrogant au QI inversement proportionnel à ses muscles, le personnage aura toutefois droit à sa propre série télé, toujours écrite et réalisée par Gunn, dont la seconde saison est en cours de diffusion sur HBO Max. L'occasion, pour celui qui est aussi le patron de la branche cinéma de DC Comics, de creuser davantage la personnalité de Peacemaker et les démons qui le rongent, à commencer par son père, suprémaciste blanc ultra-violent qui l'aura élevé dans la terreur.

Ce chemin rédempteur, on le retrouve aussi dans le comics *Peacemaker Tries Hard !*, où notre mercenaire repenti tente à tout prix de se racheter une conduite mais surtout de sauver son chien, seul être lui ayant donné l'amour inconditionnel dont il a été privé toute sa vie. D'une ironie mordante et dopée d'un humour pince-sans-rire qui n'est pas fait pour plaire à tout le monde, la série *Peacemaker* et le comics *Peacemaker Tries Hard !* parviennent parfaitement à cerner les multiples facettes d'un personnage plus complexe qu'il n'y paraît. ■ **Ilan Ferry**

Peacemaker - saison 2 disponible sur HBO Max.

PEACEMAKER TRIES HARD !
KYLE STARKS, STEVE PUGH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JULIEN DI GIACOMO, 152 P., URBAN COMICS, 18,50 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL Boucle d'or et les trois ours

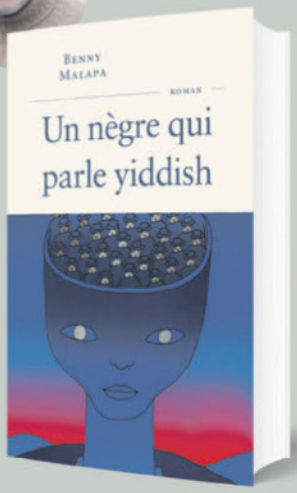
HBO MAX - BOLL

Rentrée Littéraire FAYARD

Antoine Rault

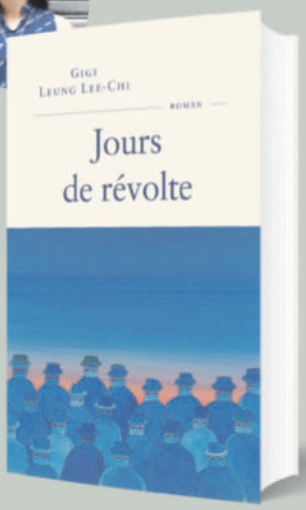
Christian Duverger

Benny Malapa



Thierry Beinstingel

Gigi Leung Lee-Chi



Hommage à Jean-Michel Folon

20ème anniversaire de sa disparition

FONDATION FOLON

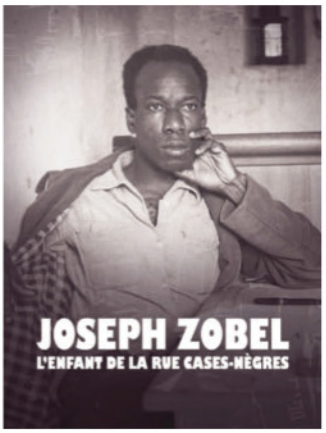
LE COMPTE INSTAGRAM
@les_mots_pansements
→ Sur son compte Instagram, Marie partage à ses près de 100 000 abonnés des conseils de lecture, des citations et des morceaux choisis d'histoire littéraire. Passionnée et passionnante.

L'APPLICATION
Marcel
→ Repéré lors du dernier Festival du livre de Paris, Marcel se présente comme un bookclub virtuel mettant en relation des passionnés de littérature en fonction de leurs goûts et de leurs lectures. Intuitif et agréable, un réseau social pour les amoureux des livres.

LE PODCAST
Petite histoire d'un grand livre
→ Cinq minutes pour découvrir les secrets de fabrication des grands classiques. Si vous avez manqué ce petit précis de littérature concocté tout l'été par Julien Bisson, (ex-rédacteur en chef de *Lire*), séance de rattrapage obligatoire ! **L.D.**

Zoom sur Zobel

Disponible sur la plateforme France.tv, le documentaire passionnant *Joseph Zobel, l'enfant de la rue Cases-Nègres* nous invite à redécouvrir l'écrivain martiniquais.



Et si l'on prenait un peu de recul sur la folle effervescence de la rentrée littéraire ? Avec l'aide d'Inès Blasco et Fabrice Gardel, ses coréalisateurs, Inès Sabatier livre un film documentaire intime et passionnant, sur les traces de son arrière-grand-père Joseph Zobel (1915-2006), figure de la littérature martiniquaise, auteur acclamé du roman autobiographique *La Rue Cases-Nègres* (1950). En piochant dans le chef-d'œuvre de son aïeul ainsi que dans son journal intime, en puisant dans ses propres souvenirs d'enfant et en s'appuyant sur les témoignages des trois petites-filles du romancier, de son fils, de sa belle-fille, d'un ami mais aussi d'Euzhan Palcy, réalisatrice qui remporta, à 25 ans seulement, en 1983, un Lion d'argent à la Mostra de Venise pour son adaptation de *La Rue Cases-Nègres*, la journaliste et réalisatrice retrace une destinée hors du commun, digne d'un personnage de roman. La violence et la misère de son enfance passée dans un quartier d'esclaves, le travail dans les champs de cannes à sucre, sa grand-mère qui le poussa sur le chemin de l'école, la découverte de la littérature avec son professeur, un certain Aimé Césaire, son exil en France dans un Paris en ruines au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la publication de son grand livre et le succès qui lui vaudra un prix remis par l'Académie française, sa rencontre avec les figures de la négritude et l'aventure sénégalaise aux côtés de Léopold Sédar Senghor, ses autres talents pour la poésie, la photo, l'aquarelle… Le film raconte de manière enlevée, avec émotion et sans occulter certaines zones d'ombre, la vie de cet artiste hors norme. ■

Léonard Desbrières

• LIVRES AUDIO

LE JOURNAL INTIME DE RUDOLF NOUREEV
DE MARIANNE VOURCH
LU PAR LAMBERT WILSON
(VILLANELLE)

■ À l'origine de la collection de podcasts « Le Journal intime de… » et productrice des *Histoires de musique* sur France Musique, Marianne Vourch rend hommage à la légende Noureev. Après les séries consacrées notamment à Mozart et à Maria Callas, cet opus dédié au « seigneur de la danse » est éclairé par l'interprétation solaire de Lambert Wilson.

NORFERVILLE
DE FRANCK THILLIEZ
LU PAR LILA TAMAZIT
(LIZZIE)

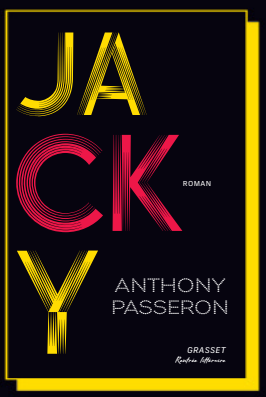
■ Au cœur du Grand Nord québécois, dans la ville minière fictive de Norferville et son ambiance particulièrement glaciale, le criminologue et détective Teddy Schaffran doit enquêter sur le meurtre effroyable de sa propre fille. Le duo de choc qu'il compose avec Léonie Rock, une policière métisse originaire de la région, prend chair par la lecture d'une grande efficacité de Lila Tamazit.

L'INCONNUE DU PORTRAIT
DE CAMILLE DE PERETTI
LU PAR MATHIEU BUSCATTO
(AUDIOLIB)

■ En racontant la destinée d'une inconnue peinte par Gustav Klimt à Vienne en 1910, Camille de Peretti entremêle habilement plusieurs strates chronologiques et parvient à maintenir le mystère d'une toile plusieurs fois volée. Pour servir l'intrigue et dévoiler l'histoire haletante du tableau et de son modèle, la voix du comédien Mathieu Buscatto sonne avec justesse.

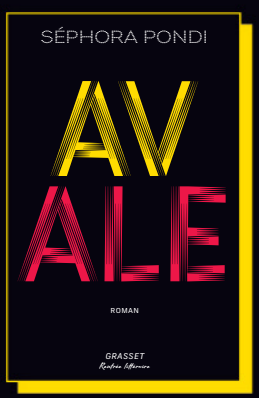
Christophe Rioux

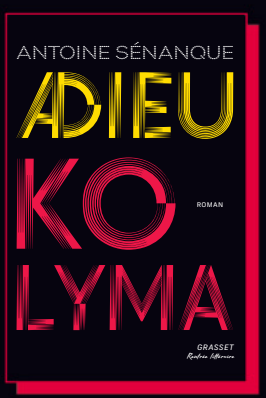
DÉCOUVREZ LES **12 TITRES** QUI VONT VOUS FAIRE AIMER LA RENTRÉE

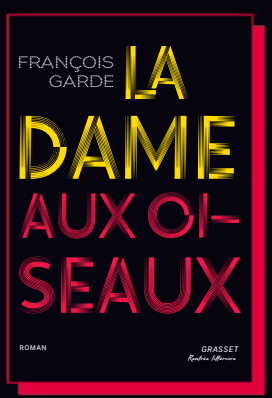


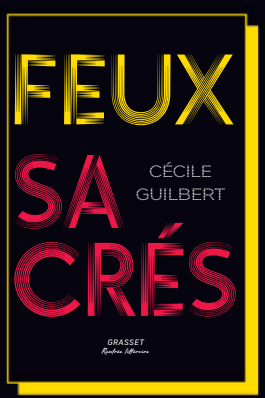
RENTRÉE LITTÉRAIRE 2025

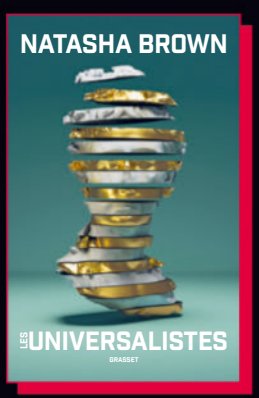
EDITIONS GRASSET





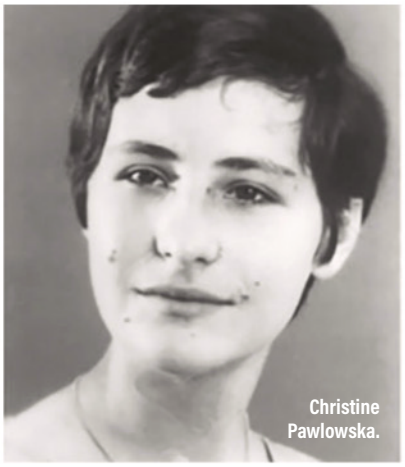






Christine Pawlowska aurait-elle pu avoir le même destin qu'Annie Ernaux?

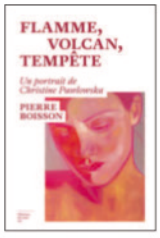
Aujourd'hui oubliée, l'autrice d'*Écarlate* avait fait ses débuts littéraires au même moment que la lauréate du Nobel. Avec son essai, Pierre Boisson lui rend aujourd'hui hommage.


Christine Pawlowska.

En 1974, deux premiers romans d'écrivaines au « je » brut et incandescent suscitent l'intérêt d'une critique et d'un milieu littéraire où ces dernières détonnent autant par leur âge, leur genre, leur classe sociale que leurs écrits. *Les Armoires vides* d'Annie Ernaux pave les débuts d'une carrière qui culmine en 2022 avec l'obtention du prix Nobel. *Écarlate*[1] de Christine Pawlowska, bien qu'il promette que celle-ci « *continue d'écrire* », restera l'unique ouvrage connu d'une jeune femme à vif, et les deux – le livre comme sa créatrice – tomberont dans l'oubli. *Écarlate* frappe toujours par des envolées où à la souffrance existentielle se mêle l'effronterie d'une adolescente qui refuse de grandir. « *C'est un premier degré, qui court tout nu dans la rue* », note Blandine Rinkel dans sa préface, un brûlot jeté à la face du monde gris des adultes, aussi défiant que vulnérable. Qu'il soit visions ou vécu, ce qui s'y ressent aiguille par un sentimentalisme fervent et rageur. Et Christine Pawlowska, de son vrai nom Kujawa, a bien continué à écrire.

Dans *Flamme, volcan, tempête*, le journaliste Pierre Boisson mène l'enquête pour rétablir le nom de cette écrivaine et poète empêchée. Dans *Écarlate*, il n'est pas question « *qu'un inconnu, un passant de l'avenir, me prenne mes nuits et mes songes pour me soumettre à cette pantomime humiliante qui fait que l'on a des enfants. Pas moi, non, pas moi ! Moi, je resterai pour toujours passagère de la nuit, de la pluie et du vent* ». Christine Kujawa vécut d'errances et de fragilités, embrassa des luttes mais fut, surtout, tragiquement victime de la brutalité masculine. Et son livre brasier contraste d'autant plus avec son destin réel : celui d'une femme de milieu précaire qui n'eut jamais plus de répit pour briller en littérature. ■ **Eugénie Bourlet**

1. Réédité aux éditions du Sous-sol.



FLAMME, VOLCAN, TEMPÊTE. UN PORTRAIT DE CHRISTINE PAWLOWSKA
PIERRE BOISSON
224 P., SOUS-SOL, 21 €

Nuremberg a-t-il ouvert la voie à la justice internationale?

Le romancier et journaliste Alfred de Montesquiou livre une reconstitution magistrale du procès des hauts dignitaires nazis, où pour la première fois ont été jugés des crimes contre l'humanité.

Sur la couverture du *Crépuscule des hommes*, des individus en chemise-cravate entament un sprint. Le coureur de tête se nomme Wes Gallagher, il est journaliste à l'agence Associated Press. Ce 1er octobre 1946, il fonce vers une cabine téléphonique communiquer le verdict du procès de Nuremberg, porté sur les fonts baptismaux par les vainqueurs, Washington, Moscou, Londres et Paris. C'est lui qui va « griller » les autres agences de presse grâce à sa femme, qui a maintenu la ligne téléphonique pour New York. C'était une autre époque, qu'Alfred de Montesquiou restitue avec un talent fou et un souci impressionnant du détail. Le lecteur découvre avec les yeux de Ray D'Addario, photographe de l'armée US, le palais de justice que sont en train de ripoliner d'anciens SS en tenue de prisonnier. L'auteur nous conduit du box des accusés à la salle d'audience, en passant au château Faber-Castell, où loge la presse internationale. Dans le vase clos du plus grand procès de l'histoire s'affairent des journalistes prestigieux, de Kessel à Dos Passos ; des magistrats et des témoins obnubilés par leur responsabilité ; le gratin en décomposition du IIIe Reich et les « petites mains » en tout genre sans lesquelles l'Histoire ne s'écrirait pas. Pour la petite histoire, cette fois, Ray épousera à Nuremberg la jeune interprète originaire des Sudètes rencontrée le jour de son arrivée. Et le serveur qui coupera le gâteau de mariage ne sera autre qu'Arthur Kannenberg, l'ex-majordome d'Hitler. ■ **Emmanuel Hecht**

LE CRÉPUSCULE DES HOMMES
ALFRED DE MONTESQUIOU
384 P., ROBERT LAFFONT/ PAVILLONS, 22 €

ÉDITIONS DU SOUS-SOL - LAETITIA D'ABOVILLE/ROBERT LAFFONT

D'UN SEPTEMBRE À L'AUTRE

À l'occasion des 50 ans de *Lire Magazine* (ex-*Lire*), nous vous proposons chaque mois une page « rétrospective ». Alors, que pouvait-on trouver dans nos anciens numéros de rentrée ? Un petit détour par nos archives s'imposait…

LA COUVERTURE

Septembre 1998

Michel Houellebecq, alors méconnu du très grand public, à l'occasion de la parution événement des *Particules élémentaires*, en une du numéro de rentrée de *Lire*. Avec un entretien dans lequel ce grand provocateur déclare : *« Être abject est un bon moyen d'être vrai pour un auteur débutant. »*

L'ENTRETIEN

Septembre 1982

L'avis tranchant d'Eugène Ionesco sur Victor Hugo

« […] Attaquer Victor Hugo, c'est attaquer une certaine politique de gauche ou populaire, on ne peut donc plus le juger. […] À cause de ses opinions que l'on croit progressistes. […] Je déteste presque toute sa poésie et son théâtre. […] Mais il y a des œuvres de Hugo que je lisais avec plaisir, par exemple *Les Misérables*, *Notre-Dame de Paris* ou les *Choses vues*. Dans ses grands romans épiques, il rejoint Balzac, il finit par ne plus parler de lui et, au lieu de vouloir être un homme glorieux, il crée tout un univers avec des personnages. La littérature à ce moment-là, quand elle tend vers l'épique, n'est plus une imposture, elle devient une image du monde. Malheureusement, Hugo était trop vaniteux pour s'en tenir là. Il a toujours voulu devenir Victor Hugo, et une fois qu'il l'est devenu, il ne l'a jamais oublié. […] » ■

Propos recueillis par Pierre Boncenne

L'INFORMATION

Septembre 1990

Quand l'État « zappe » volontairement les libraires…

« Le ministère de l'Éducation nationale fait grogner les libraires. Le plan lecture lancé par Lionel Jospin en février entend, en effet, doter 3000 classes défavorisées de 100 livres chacune. Mais le ministère juge plus économique de commander les ouvrages directement aux éditeurs, court-circuitant ainsi le réseau des libraires spécialisés. Cette décision survient alors que les établissements commandent depuis plusieurs années directement leurs manuels, privant là aussi les libraires de leur fonction de conseil. » ■

Rubrique « Bas de casse »

LA CRITIQUE

Septembre 2006

Enthousiasme général de la rédaction pour *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell

« C'est un choc ! Voici un livre dont on sort hagard et pantelant. Un de ces rares romans appelés à devenir un classique. La quatrième de couverture parle d'ailleurs non pas d'un premier roman mais d'une "première œuvre littéraire", convoquant Eschyle, Vassili Grossman ou *Les Damnés* de Luchino Visconti. Rien que ça ! Jonathan Littell a 38 ans. Il est américain, écrit en français. Son coup d'éclat, un pavé dérangeant et fascinant, interroge le mal historique, le mal idéologique et le mal personnel. Le volume pèse son poids : 900 pages (avec appendices) dotées d'une force incroyable, d'une diabolique dimension épique. Un opéra baroque et décadent mêlant réalisme, violence et onirisme. […] » ■

Alexandre Fillon

LE JEU

Septembre 1987

Rattachez à chaque mot de la colonne de gauche le déterminant qui, dans la colonne de droite, doit lui être logiquement associé.

1. Une silique de…	**A.** … seigle
2. Une cosse de…	**B.** … chou
3. Une gousse de…	**C.** … pomme de terre
4. Une écale de…	**D.** … châtaigne
5. Une glume de…	**E.** … vanille
6. Une bogue de…	**F.** … fève
7. Un tubercule de…	**G.** … noisette
8. Une coquille d'…	**H.** … jacinthe
9. Un bulbe de…	**I.** … huître

Jean-Pierre Colignon

RÉPONSES : 1-B ; 2-F ; 3-E ; 4-G ; 5-A ; 6-D ; 7-C ; 8-I ; 9-H.

GORUPDEBESANEZ/WIKIPÉDIA

INVITATION AU VOYAGE

Le festival Villeneuve se livre annonce sa 5e édition, qui investira la bastide de Villeneuve-sur-Lot les 27 et 28 septembre.

Parrainé cette année par Jean-Paul Delfino et Carole Martinez, le festival Villeneuve se livre est devenu un rendez-vous incontournable pour les amateurs de littérature du Lot-et-Garonne. Le dernier week-end de septembre, Villeneuve-sur-Lot se parera pour la cinquième fois des couleurs de l'événement pour accueillir auteurs et visiteurs sur le site des nouvelles allées Georges-Leygues, au théâtre Georges-Leygues, au jardin de l'hôtel de ville et à l'office de tourisme Villeneuve-Vallée du Lot. Environ 70 auteurs seront présents dont Régis Jauffret, Claude Sérillon, Corinne Royer et Valerio Varesi. Au programme : dictée, rencontres, dédicaces et débats autour du thème « Le voyage immobile ». Un motif qui dépeint autant l'échappée imaginaire qu'est la lecture que celle qu'entreprend l'écrivain lors du processus créatif… Cette édition fera la part belle à la littérature jeunesse, représentée par six auteurs et illustrateurs ainsi qu'une conteuse, qui animeront des ateliers au cours du week-end. Enfin, ces deux journées de réjouissances seront aussi l'occasion de décerner le prix du roman 2025 de Villeneuve-sur-Lot, dont le lauréat succédera à Édouard Jousselin et sa *Géométrie des possibles*. Pourquoi ne pas profiter des quelques semaines qui précèdent le festival pour découvrir les sept titres en lice ?

Margaux Morasso

ville-villeneuve-sur-lot.fr

Requiem pour Léopoldine

Pour célébrer le bicentenaire de la naissance de la fille aînée de Victor Hugo, la Maison Vacquerie propose une exposition immersive mêlant art, poésie et émotion.

« *Hélas ! Laissez les pleurs couler de ma paupière, / Puisque vous avez fait les hommes pour cela !, / Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre, / Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis là ?* » En 1856, Victor Hugo publie l'un de ses plus beaux poèmes, *À Villequier*, dans le recueil *Les Contemplations*. Dans cette autobiographie en vers, il évoque le souvenir de sa fille aînée chérie, Léopoldine, qui s'est noyée dans la Seine le 4 septembre 1843, à l'âge de 19 ans, avec son gendre Charles Vacquerie, après que leur canot a chaviré à la suite d'un coup de vent. Leur mort bouleverse l'écrivain, qui leur rend hommage dans ce chef-d'œuvre, et devient adepte du spiritisme pour tenter d'établir une communication avec l'au-delà. La tragédie a eu lieu à quelques encablures de la Maison Vacquerie, aujourd'hui musée Victor-Hugo. Logique, donc, qu'à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Léopoldine Hugo – en 2024 – l'institution consacre une exposition à celle qui demeurera une source d'inspiration intarissable pour son père. Le parcours propose une véritable immersion dans son histoire intime et littéraire en s'appuyant sur des objets patrimoniaux (comme sa robe de mariée et celle qu'elle portait le jour de l'accident, conservées comme des reliques par sa mère, Adèle), mais aussi des créations contemporaines et des projections vidéo, pour une visite résolument émouvante. ■

Gabrielle James

→ **« Aime celui qui t'aime »**
Musée Victor-Hugo – Maison Vacquerie, à Rives-en-Seine (Seine-Maritime), jusqu'au 3 novembre. *museevictorhugo.fr*

PRIX TALENT CULTURA 2025

À vous de juger !

Comme chaque année, Cultura joue la carte de la rentrée littéraire. Outre une sélection générale de vingt romans (français et étrangers) établie par les libraires de l'enseigne, un prix est organisé pour mettre en avant des plumes moins connues. Ainsi, pour le prix Talent Cultura 2025, huit titres ont été présélectionnés :

- *L'Âme de fond* de Julia Clavel (L'Observatoire)
- *Nourrices* de Séverine Cressan (Dalva)
- *Quitter la vallée* de Renaud de Chaumaray (Gallimard)
- *L'Entroubli* de Thibault Daelman (Le Tripode)
- *Des enfants uniques* de Gabrielle de Tournemire (Flammarion)
- *La Bonne Mère* de Mathilda Di Matteo (L'Iconoclaste)
- *Quatre jours sans ma mère* de Ramsès Kefi (Philippe Rey)
- *La Bouche dans le sable* de Kévin Thiévon (Le Bruit du monde)

Quatre finalistes seront désignés le 28 août ; il vous appartiendra de voter pour votre ouvrage préféré sur cultura.com.

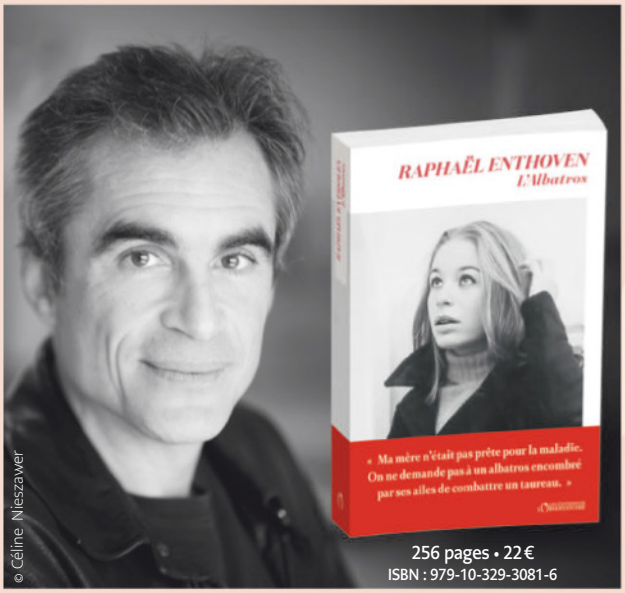
Baptiste Liger

JULIEN PAQUIN - DÉPARTEMENT DE LA SEINE-MARITIME

Rentrée Littéraire

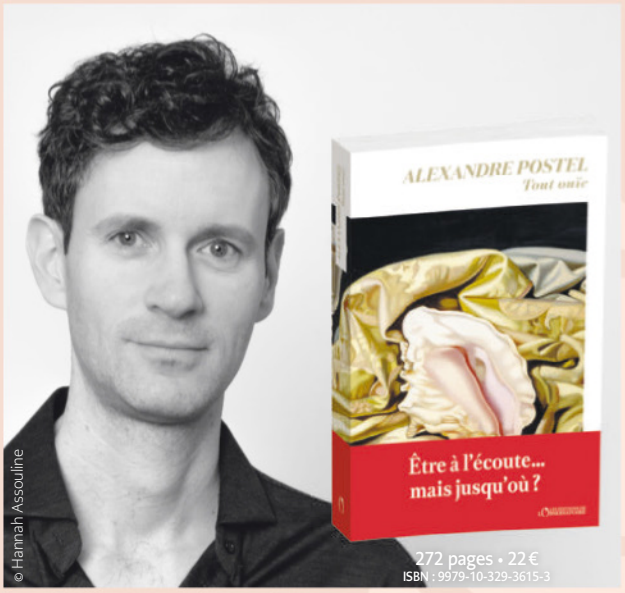
LES ÉDITIONS DE L'OBSERVATOIRE

Le miroir des tourments et des espoirs de notre époque



© Céline Nieszawer

256 pages • 22 €
ISBN : 979-10-329-3081-6

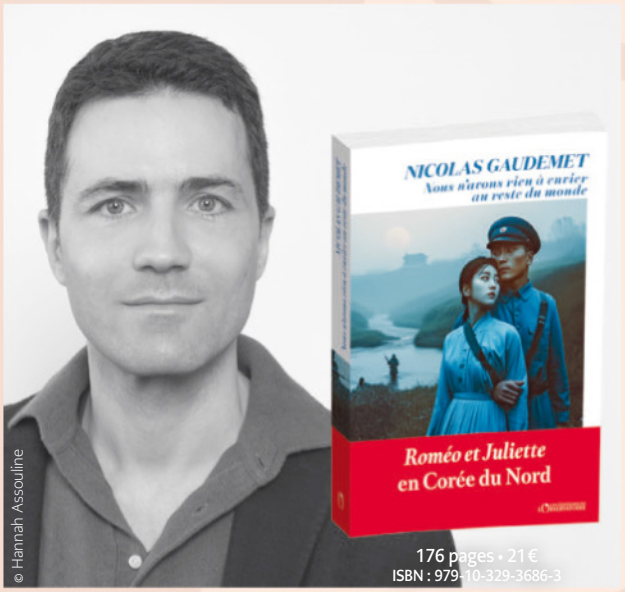


© Hannah Assouline

272 pages • 22 €
ISBN : 979-10-329-3615-3

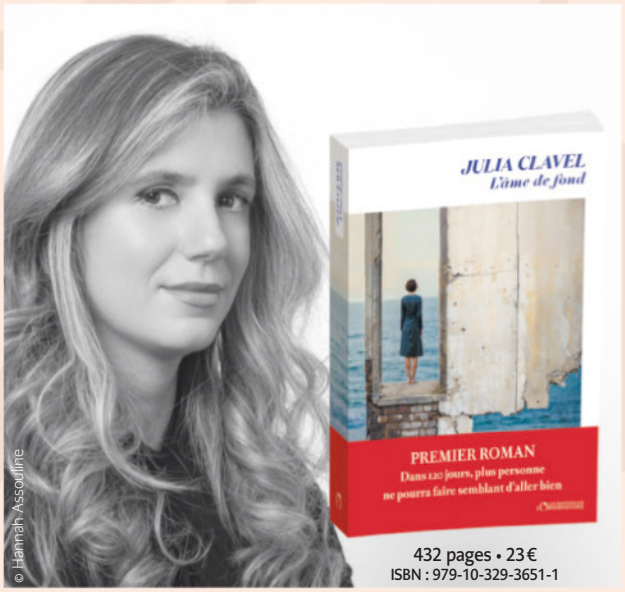
© Vincent Perez

320 pages • 23 €
ISBN : 979-10-329-2036-7



© Hannah Assouline

176 pages • 21 €
ISBN : 979-10-329-3686-3



© Hannah Assouline

432 pages • 23 €
ISBN : 979-10-329-3651-1

En librairie le 20 août 2025

Un festival unique dans un cadre d'exception

Présidée par Valérie Perrin, l'édition 2025 de LirÔlac vous invite, les 27 et 28 septembre, à Talloires pour célébrer la littérature en compagnie de nombreux auteurs. Avec, entre autres, un hommage à Camille Laurens et une discussion avec Jonathan Coe.

Lorsque l'on voit la clarté du lac d'Annecy, on se dit que son contenu serait parfait pour changer l'eau des fleurs. Dès lors, il semblait naturel de proposer à Valérie Perrin de présider la 5e édition de LirÔlac, et celle-ci a immédiatement accepté l'invitation pour ce salon pas comme les autres, qui se déroulera les 27 et 28 septembre à Talloires-Montmin (Haute-Savoie). Vingt-cinq auteurs, œuvrant dans divers registres, seront ainsi présents pour des débats et des dédicaces tout au long du week-end. Un hommage sera ainsi rendu à Camille Laurens, jurée Goncourt et lauréate du grand prix RTL-*Lire Magazine* 2025. Les organisateurs sont par ailleurs honorés d'accueillir le Britannique Jonathan Coe, à l'occasion de la parution de son nouveau roman, *Les Preuves de mon innocence*. La rentrée littéraire sera mise en avant avec, entre autres, Sorj Chalandon, Adélaïde de Clermont-Tonnerre, Raphaël Enthoven, Anne Berest, Lionel Duroy ou Céline Minard. Des « leçons » seront données, dans le domaine de l'écriture, par Alain Mabanckou ou Yann Queffélec et, plus étonnant, dans celui du nettoyage, par Thomas Cheneau, alias « L'Homme de ménage ». On parlera aussi montagne en compagnie de Cédric Sapin-Defour et de Jean-Marc Rochette. Les fans de thrillers seront ravis de croiser Cédric Sire, et Emily Blaine fera battre les cœurs des aficionados de la romance. Les plus jeunes n'ont pas été oubliés, avec différentes animations, notamment un concours de nouvelles *(lire ci-dessous)*. De quoi passer un excellent moment, à la fois littéraire et festif, au bord du lac. ■

Baptiste Liger

lirolac.fr

LA JEUNESSE À L'HONNEUR

On reproche souvent aux jeunes de ne pas s'intéresser à la lecture. Raison de plus pour leur donner envie de se plonger dans les livres. Ainsi, LirÔlac reste fidèle à son objectif de transmission. Bien avant la tenue de l'événement, les organisateurs travaillent avec les scolaires, pour stimuler leur intérêt, tout au long de l'année – entre autres avec des rencontres et des lectures. Parmi les temps forts du week-end, les élèves du lycée Gabriel-Fauré d'Annecy participeront à des lectures à voix haute, et les élèves du conservatoire à rayonnement régional de la ville proposeront des slams et des mises en musique de plusieurs textes. En association avec *Lire Magazine*, le concours d'écriture est l'occasion pour les plus jeunes de tenter leur chance sur le thème « À cor et à cri ». Sous l'égide de l'écrivain et musicien Mathias Malzieu *(photo)*, parrain de cette édition, le jury départagera les concurrents, et l'un des textes primés sera publié dans notre numéro de novembre ! Une première publication qui, sait-on jamais, pourrait lancer une vocation ? ■

Ambre Gantner

LIRÔLAC ET SES HÔTELS PARTENAIRES

Fidèle à la tradition d'accueil du village, le festival est organisé en partenariat avec les hôtels de Talloires-Montmin. Et force est de constater que tous jouent le jeu, contribuant à assurer une hospitalité unique pour ce grand week-end littéraire et gastronomique au bord du lac d'Annecy. Lieu d'expression du chef Jean Sulpice, la célèbre Auberge du Père Bise accueille les voyageurs dans un univers d'exception au bord du lac. L'Abbaye de Talloires, elle, charme d'emblée par son histoire millénaire, alliant art de vivre et cuisine haut de gamme dans la baie. Fidèle à la tradition familiale, le Cottage Bise séduit quant à lui par le confort de ses chambres et la qualité de sa table dans un style chic face au port. Moderne et lumineux, Le Mouton bleu vous promet un séjour cosy dans un décor épuré face au bleu si particulier du lac. Particulièrement convivial, l'Hôtel du Lac est idéal pour passer un moment paisible au cœur du village, en famille ou entre amis. On n'oubliera pas l'hôtel Beau Site, qui allie charme et nouveauté avec ses chambres vue lac ou montagne, cuisine soignée et plage privée. Surplombant la baie, le Chalet Christine bénéficie aussi d'une vue panoramique sans pareille. Enfin, nouvelle venue, la Maison Boho mêle ambiance festive au charme bohème et brunchs généreux. À vous de découvrir tous ces lieux recommandés, qui font partie intégrante de LirÔlac !

Marie-Paule Rouge-Pullon

LIÔRLAC - PASCAL ITO - AXEL PHÉLIPON

Rentrée littéraire 2025

Stock

ÉDITEUR DEPUIS 1708

RÉSERVATIONS ET RENSEIGNEMENTS
www.lire.fr

SENS CRITIQUE

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

2 ✶ Clamser à Tataouine
Raphaël Quenard
(Flammarion)

« Si je ne me rappelle plus exactement dans quel film j'ai vu Raphaël Quenard pour la première fois, je me souviens parfaitement, en revanche, de celui où je fus subjugué par son talent et sa verve goguenarde si délectable. C'était dans *Yannick*, le onzième long-métrage de Quentin Dupieux, un film où l'acteur isérois crève l'écran dans un rôle qui semble avoir été écrit spécialement pour lui permettre de déployer sa gouaille bien à lui. Aussi, lorsque j'appris que celui qui est depuis devenu un de mes acteurs français préférés allait bientôt publier son premier roman, il fut clair que je me jetterais sur ce livre le jour de sa sortie. Et si un voyage au Portugal m'empêcha de mettre mon plan à exécution, je l'achetai néanmoins dès mon retour en France et commençai à le lire aussitôt – dans les rues séparant la librairie de mon domicile –, allant jusqu'à mettre en pause ma lecture du moment, chose rarissime pour moi.

Dans *La Grande Librairie*, Augustin Trapenard a dit de Raphaël Quenard qu'il écrit comme il parle. Je trouve cette assertion un peu réductrice, car *Clamser à Tataouine* est délicieusement bien écrit et comporte bien moins d'envolées gouailleuses que lorsque Raphaël Quenard est interviewé (son intervention dans l'émission a été truculente). Mais on reconnaît indubitablement la singularité de l'acteur/auteur qui gratifie le lecteur de nombreuses phrases saillantes et incisives. Le résultat est vraiment de très bonne facture et ce coup d'essai est transformé haut la main. Le style est là, les dialogues sont savoureux, l'histoire se déploie avec aisance, et la conclusion est rondement menée. Un livre jubilatoire, à l'image de son auteur. Bravo, Raphaël ! » ■ **#Cortex69**

4 ✶ La femme de ménage se marie
Freida McFadden
(City Éditions)

« Un petit tome intermédiaire qui n'apporte rien à l'histoire et semble juste avoir été écrit pour gonfler les ventes. C'est dommage, car on le ressent vraiment. Une intrigue qui n'est pas palpitante, une fin tiédasse pour un thriller, des personnages qui confirment ce que je pensais dans les autres tomes (*spoiler alert* : pas du bien). Les autres tomes avaient au moins l'intrigue qui rendait accro à la lecture pour connaître la suite, ici ce n'est absolument pas le cas. » ■ **#lailachb**

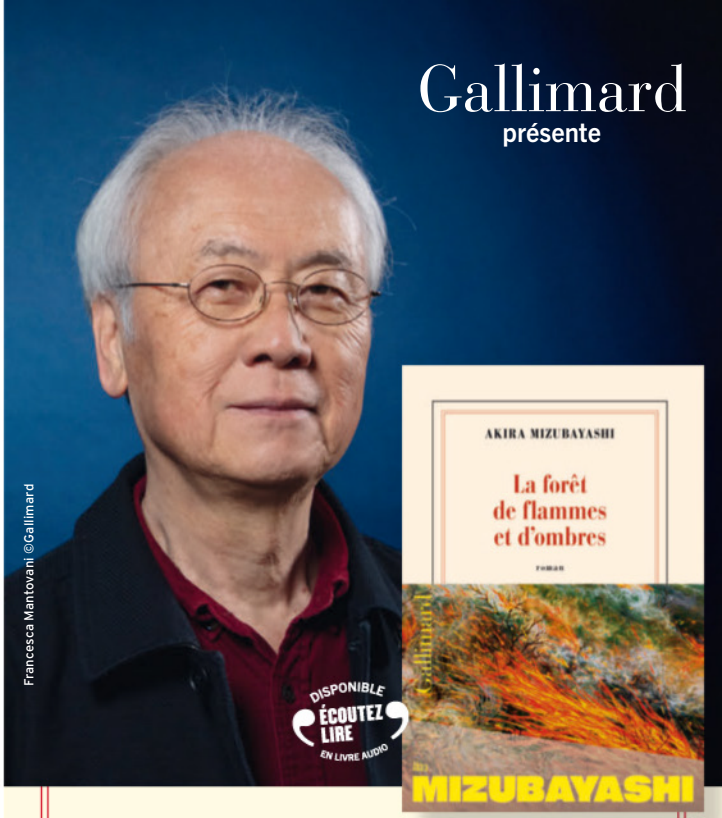
LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 18 août 2025, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	
1	Adèle Yon	Mon vrai nom est Elisabeth	Sous-sol	Littérature
2	Raphaël Quenard	Clamser à Tataouine	Flammarion	Littérature
3	Giuliano da Empoli	L'Heure des prédateurs	Gallimard	Littérature
4	Freida McFadden	La femme de ménage voit tout	City Éditions	Polars
5	Nicolas Demorand	Intérieur nuit	Les Arènes	Essais
6	Freida McFadden	La Prof	City Éditions	Polars
7	Bérénice Pichat	La Petite Bonne	Les Avrils	Littérature
8	Joël Dicker	La Très Catastrophique Visite du zoo	Rosie and Wolfe	Littérature
9	Pauline Pinson, Magali Le Huche	Poisson-fesse	Les Fourmis rouges	Jeunesse
10	Virginie Grimaldi	Les Heures fragiles	Flammarion	Littérature
11	Sorj Chalandon	Le Livre de Kells	Grasset	Littérature
12	Florence Seyvos	Un perdant magnifique	L'Olivier	Littérature
13	Émilie Tronche	Le Journal de Samuel	Casterman	BD
14	Erri De Luca	Récits de saveurs familières	Gallimard	Littérature
15	Letizia Battaglia	Letizia Battaglia	Actes Sud	Beaux-arts
16	Xavier Dorison, Julien Telo	Les Gorilles du général (t. 1)	Casterman	BD
17	Leïla Slimani	J'emporterai le feu	Gallimard	Littérature
18	Rose Lamy	Ascendant beauf	Le Seuil	Essais
19	Stéphane Melchior, Younn Locard, Bernard Moitessier	La Longue Route	Gallimard BD	BD
20	Sophie Bessis	La Civilisation judéo-chrétienne	Les Liens qui libèrent	Essai
21	Ambre Chalumeau	Les Vivants	Stock	Littérature
22	Sylvain Tesson	Les Piliers de la mer	Albin Michel	Littérature
23	Camille Laurens	Ta promesse	Gallimard	Littérature
24	Franck Thilliez	À retardement	Fleuve	Polars
25	Aki Shimazaki	Ajisai	Actes Sud	Littérature
26	Jean-Pierre Filiu	Un historien à Gaza	Les Arènes	Essais
27	Peter May	Loch noir	Rouergue	Polars
28	Jérôme Chantreau	L'Affaire de la rue Transnonain	La Tribu	Littérature
29	Roberto Saviano	Giovanni Falcone	Gallimard	Littérature
30	Inès Léraud, Pierre Van Hove	Champs de bataille	Delcourt	BD
31	Guillaume Gallienne	Le Buveur de brume	Stock	Essais
32	Sandrine Collette	Madelaine avant l'aube	JC Lattès	Littérature
33	Stefan Schafer	Encore 25 étés	Actes Sud	Littérature
34	Collectif	Wolfgang Tillmans	Spector Books	Beaux-arts
35	Pierre Lemaitre	Un avenir radieux	Calmann-Lévy	Littérature
36	Olga Frydryszak-Retat	Wolfgang Tillmans	Centre Pompidou	Beaux-arts
37	Michael Connelly	Sous les eaux d'Avalon	Calmann-Lévy	Polars
38	François Cheng	Une nuit au cap de la Chèvre	Albin Michel	Littérature
39	David Foenkinos	Tout le monde aime Clara	Gallimard	Littérature
40	Philippe Collin	Le Barman du Ritz	Albin Michel	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

1	Freida McFadden	La Femme de ménage	J'ai Lu	Polars
2	Freida McFadden	Les Secrets de la femme de ménage	J'ai Lu	Polars
3	Freida McFadden	La Psy	J'ai Lu	Polars
4	Freida McFadden	La femme de ménage se marie	City Éditions	Polars
5	Jean-Baptiste Andrea	Veiller sur elle	Proche	Littérature
6	David Foenkinos	La Vie heureuse	Folio	Littérature
7	Salomé Saqué	Résister	Payot	Essais
8	Thomas Schlesser	Les Yeux de Mona	Le Livre de Poche	Littérature
9	Éric Chacour	Ce que je sais de toi	Folio	Littérature
10	Laure Murat	Toutes les époques sont dégueulasses	Verdier	Essais



AKIRA

MIZUBAYASHI

La forêt de flammes et d'ombres

Tokyo, 1944. Le jeune Ren Mizuki rencontre deux étudiants qui partagent sa passion pour la culture et l'art européens : Yuki, qui deviendra sa compagne et Bin, un violoniste promis à une carrière internationale, qui restera à jamais son frère d'élection.

En 1945, Ren est appelé en Mandchourie dans l'enfer des combats. Défiguré, mutilé, il en rentre persuadé qu'il ne pourra plus jamais tenir un pinceau.

À travers une histoire particulièrement émouvante, Akira Mizubayashi continue d'explorer ses thèmes familiers : le désastre des nationalismes fauteurs de guerre, l'art, recours essentiel contre la folie des hommes.

Par l'auteur d'*Âme brisée*
PRIX DES LIBRAIRES

nrf

Cédric Sapin-Defour

LÀ-HAUT NAISSENT LES IDÉES

Ce Savoyard d'adoption a fait du corps et de la nature son pain quotidien, et de son histoire amoureuse avec son chien le succès de *Son odeur après la pluie*. Rencontre à Beaufort, alors qu'il publie *Où les étoiles tombent*, vibrant récit sur l'accident de sa femme.

Le premier à vous accueillir au fond du charmant lotissement savoyard est un chien, plutôt du genre frétillant et bienveillant. Non, ce n'est pas Ubac, le bouvier bernois le plus célèbre de l'édition, car, comme 650 000 lecteurs de *Son odeur après la pluie,* on sait bien que celui-ci est mort en 2017. Il s'agit de Lulu, comme vient de le crier son ami et maître, Cédric Sapin-Defour, lui emboîtant le pas. Lulu, « *rencontré* » en Roumanie et officiellement adopté le 12 août 2023. Drôle d'anniversaire que ce 12 août, celui du dramatique accident de Mathilde, la femme de l'auteur, sujet de son impressionnant nouveau livre, *Où les étoiles tombent*. Mais n'allons pas trop vite. Pour l'heure, nous voilà à Beaufort, en Savoie. C'est ici que Cédric et Mathilde ont retrouvé leurs marques. Tout y est – ou presque – comme avant : l'appartement cosy loué au premier étage d'un chalet avec terrasse, la beauté du paysage, les montagnes boisées à perte de vue avec, au premier plan, le clocher de l'église de ce bourg de 2 000 âmes, le fameux van (un Fiat Ducato de 17 m^3) à l'effigie d'Ubac, prêt à les embarquer aux confins de l'Europe. Et le « presque » ? C'est le collège, dans lequel œuvrait ce couple fusionnel de professeurs d'EPS, aujourd'hui délaissé. Les raisons abondent, patience.

LE MELON DES ALPINISTES

Comme pour toute rubrique « univers de l'écrivain » qui se respecte, l'on cherche le bureau. Pas de bureau ! C'est que Cédric écrit tout le temps et partout, dans son van (appelé aussi fourgon ou camion, c'est selon), dans un bar, une épicerie, un train, la nuit ou le jour, sur de petits carnets ou des cahiers. « *J'ai un carnet en permanence avec moi, il y a des moments où l'écriture m'appelle, souvent lorsque je reviens d'une prise d'air,* explique Cédric Sapin-Defour. *C'est comme*

Les montagnes à perte de vue depuis la terrasse du chalet où Cédric Sapin-Defour et sa femme, Mathilde, se sont installés. Le fameux van, à l'effigie d'Ubac, qui emmène le couple partout en Europe, est l'un des nombreux endroits où notre hôte écrit. Avant de passer à l'ordinateur, assis sur un ballon, car *« c'est plus distrayant »* (ci-dessous).

une éruption. » Et pour mieux accuser le coup, il écrit tout à la main, ses articles, ses livres, comme l'attestent ses nombreuses feuilles de papier noircies d'une écriture régulière et très lisible: *« Cette mobilisation du corps permet la fluidification de la pensée. C'est ainsi qu'apparaissent aussi des idées que je ne soupçonnais pas. À la toute fin du processus, je passe à l'ordinateur, assis sur un ballon, c'est plus distrayant. Surgissent alors quelques horreurs, que je vais m'efforcer de rectifier, jusqu'au PDF »,* confie l'écrivain en riant, qui ne se reconnaît qu'un seul objet fétiche, un cœur en bois offert par son parrain. Reste un risque: la perte des cahiers ou feuillets. *« Quand on voyage, je les mets dans un meuble secret de mon van, et puis, je les prends en photo.* » Archaïque, peut-être, mais Cédric Sapin-Defour n'est pas à un pas de côté près.

Cet adepte de l'alpinisme, de la grimpe et du ski n'a pas de racines montagnardes. Né à Saint-André-les-Vergers, dans l'Aube, en 1975, il vit bientôt dans le Nord puis à Oyonnax, au gré des mutations de ses parents, tous deux profs de gym, comme on disait à l'époque. Carrière qu'il entendait bien embrasser lui aussi, sauf qu'une blessure l'empêche de se présenter au Capeps (traduction, pour les néophytes: certificat d'aptitude au professorat d'éducation physique et sportive). Son frère, aujourd'hui brillant professeur de médecine et chercheur à Clermont-Ferrand, lui conseille alors d'entamer des études de médecine, histoire de se familiariser avec le corps humain. L'année suivante, nouvelle blessure. De fil en aiguille, Cédric se prend au jeu, le voilà en quatrième année: *« Je m'étais mis à bosser par esprit de compétition, cela m'amusait de tenir la dragée haute à tous ces fils de chirurgien.* » Mais il est *« malheureux comme les pierres »* et bifurque vers ses premières amours. C'est cette même « révolte » envers les « aristos », du milieu alpin cette fois-ci, qui le poussera à prendre la plume pour se gausser de l'héroïsation des montagneux,

lesquels s'approprient les notions de courage, de l'affrontement ou encore de la lutte. *« J'ai usé de l'autodérision pour faire dégonfler le melon des alpinistes »,* commente, placide, l'écrivain, qui, pour avoir donné des cours à des enfants en difficulté, sait ce qu'est l'adversité.

ESQUISSE D'UNE NOSTALGIE HEUREUSE

Il dégaine dans la presse (*Montagnes Magazine, Alpes Magazine, Libération*) et dans l'édition avec un premier livre, un *Dico impertinent de la montagne*, publié par JMEditions en 2014. C'est après avoir lu une interview décapante de François Damilano, le créateur de cette maison chamoniarde, qu'il ose appeler cet éditeur au regard décalé. Banco! Le voilà introduit dans le monde de l'édition. Suivront *Qu'ignore-je? L'alpinisme*, puis, chez Guérin/Paulsen, autre éditeur de Chamonix, *Gravir les montagnes est une affaire de style* (2017) ou encore *Double Espresso* (2020), tous nourris par cette même volonté de désacralisation et de vulgarisation. Car si l'iconoclaste Sapin-Defour n'a pas été jusqu'ici, de son aveu même, un grand lecteur – à l'exception des ouvrages de Nicolas Bouvier, de Jack London ou de spécialistes de la verticalité –, il a depuis toujours goûté la musique des mots et expulsé ses colères et sensations à travers l'écrit. *« Lui seul offre la rémanence des émotions et permet d'enserrer le réel et de s'en extraire en même temps »,* note-t-il. D'où son écriture charnelle et son incapacité, dit-il, à penser un récit qui ne soit pas né physiquement.

Mais n'allez donc pas épiloguer sur les notions de fiction et de non-fiction: cette •••

Ce cœur en bois offert par son parrain est le seul objet fétiche de l'auteur. Qui a toujours un carnet avec lui, au cas où des idées lui apparaissent *« comme une éruption ».*

distinction des genres le lasse, assurément. C'est ainsi, sans a priori sémantique, qu'il s'est mis à écrire *Son odeur après la pluie*, une fois que la tempête (la mort d'Ubac) s'est calmée et qu'est advenue *« l'esquisse d'une nostalgie heureuse »*. Il souhaite en soumettre les premiers chapitres à *« un regard froid »*. Christophe Raylat, à la tête des éditions Guérin, lui conseille son ami, Benoît Heimermann, éditeur chez Stock. Il les envoie finalement à quatre maisons d'édition, toutes lui font un retour positif, mais seul ce dernier lui passe un coup de fil. *« Le petit truc en plus »* qui le décide. Ce sera donc Stock qui le publiera, et… empochera le magot, mais cela, nul ne le sait encore. D'autant que Cédric Sapin-Defour a failli ne jamais achever son œuvre.

UNE ÉPREUVE QUI PARLE À TOUS

Nous sommes le 12 août 2022, au sommet de la Cima Henne (2 474 mètres), dans le Haut-Adige. Cédric et Mathilde, en voyage depuis sept mois (bonheur des mi-temps annualisés de la fonction publique), décollent en parapente. Mathilde, 45 ans, chute, est retrouvée le corps en miettes, un hématome au cerveau, et transportée en hélicoptère à l'hôpital de Bolzano. Cédric, qui n'a pas fini *Son odeur après la pluie* (manquent les quatre derniers chapitres, *« essentiels »*, nous dit-il, car *« plus lumineux »*), trouve indécent de poursuivre dans ces conditions. Il écrit à Stock un mail d'abandon, qu'il n'enverra jamais. Car, parmi les quelques mots balbutiés à son réveil, Mathilde lui enjoint de continuer. Le 29 mars 2023 sort donc son récit (tiré à 4 500 exemplaires) sur ses treize ans de vie commune et d'amour avec son chien, accompagné d'une préface de Jean-Paul Dubois, grand ami des canins, qui ne tarit pas d'éloges (il parle de livre magique, de précis d'intelligence, de grâce et d'élégance). Quelques papiers, un bon bouche-à-oreille, une chronique sur France Inter, et les acheteurs se multiplient durant l'été. Peu se souviennent du nom de l'auteur et du titre, il leur suffit de dire à leur libraire : « Vous savez, le livre sur le chien ! » Les libraires, justement, le réclament. Cédric fait quelques tournées, entend ses lecteurs lui confier : « Votre histoire, c'est la mienne », emmagasine *« un magma d'énergie »* qu'il apporte à Mathilde. Car les chirurgiens de Bolzano ont fait des miracles, et ceux du CHU de Grenoble ont pris le relais avant de l'envoyer au centre de rééducation du Grésivaudan.

Pendant tout ce temps, Cédric écrit, chaque soir, dans son van ou dans une épicerie du coin. Ou plutôt il prend des notes, *« de l'ordre de la dépêche AFP »*, pour se souvenir et raconter à Mathilde tout ce par quoi elle est passée, si tout va bien. *« Je n'avais aucune idée d'un livre,* nous assure-t-il, *c'est bien plus tard que j'ai eu envie de crier au monde comme ma nana est forte, et puis, cette épreuve de l'accompagnant parle à tous. J'ai pensé au* Lambeau *de Philippe Lançon et à sa tragédie tout à la fois nationale et personnelle. Pour cela, il faut tout raconter, ne rien édulcorer. »* Reste que, page 361, on peut lire ces propos de Mathilde : *« Heureusement que tu ne fais pas un livre sur moi, je ne saurais pas où me mettre. »* Mathilde, bien vivante devant nous, sourit. Elle se souvient, oui, avoir dit cela, mais, depuis lors, elle en a accepté le principe et l'a même encouragé. *« Je lui ai fait lire le manuscrit, je ne faisais pas le malin,* signale Cédric. *J'avais peur qu'elle ne s'y reconnaisse pas ou qu'elle trouve cela trop intime. »*

L'imprimatur acquis, il lui faut trouver un titre : « Auguri », son titre de départ, un mot que lui adresse un serveur le jour du drame et qui signifie « bonne fortune » en italien, mais aussi « bon anniversaire », est trop compliqué à expliquer – à défaut, il se le fait tatouer sur sa peau, du crâne jusqu'aux lombaires. Alors, il se relit et tombe sur ce passage où, à J+4 (le récit est ainsi découpé par rapport au jour J de l'accident), regardant le ciel avec son copain Jean-Michel, il lui signifie qu'en italien « étoiles filantes » se dit « *stelle cadenti* », soit « étoiles tombantes ». Et puis, Mathilde n'est-elle pas une étoile tombée du ciel ? Mais aussi une étoile ascensionnelle aux yeux de Stock, qui a tiré l'ouvrage à 80 000 exemplaires… ■ **Marianne Payot**

Photos : Bruno Amsellem pour *Lire Magazine*

★★★☆☆
OÙ LES ÉTOILES TOMBENT
CÉDRIC SAPIN-DEFOUR
400 P., STOCK, 22,50 €

GÉRARD OBERLÉ

Bréviaire de comptoirs

« *Vivre chez soi, penser chez soi, boire et manger chez soi, aimer chez soi, souffrir chez soi, mourir chez soi, nous trouvons cela ennuyeux et incommode. Il nous faut* […] *le grand jour, la rue, le cabaret* […] *pour être heureux ou malheureux* », affirme Alfred Delvau avant de nous entraîner, en 1862, pour une réjouissante excursion dans les abreuvoirs parisiens. L'*Histoire anecdotique des cafés et cabarets de Paris* paru chez Dentu, avec des eaux-fortes de Courbet, Rops et Flameng, est aussi une histoire de toutes les classes de la société, du gratin aux bas-fonds, les petits ducs, vieux muguets et jeunes crevés ne fréquentant pas les mêmes rades que les gens de lettres, les rapins, les épiciers, les cocottes, les lorettes, les lions du jour, les tire-laines et autres artistes de l'opéra ou du pavé : cafés de la Rotonde, Lemblin, Procope, Tortoni, brasserie des Martyrs, le Lapin blanc, Momus, Café de Foy, Divan Le Peletier, Café Riche ou La Belle-Poule, pour ne citer que quelques-uns des 44 établissements dévoilés par « *l'aimable faubourien Delvau* ». Les cafés et les cabarets sont les « *salons de la démocratie* », bonnissait quelques années plus tôt le prétendu démocrate Hippolyte Castille. En chopinant avec Delvau, vous croiserez Babou, Fauchery, Auguste de Châtillon, Charles Bataille, des gaillards dont j'ai prôné les mérites dans ces colonnes. Mais aussi Baudelaire qui, au cours de beuveries mirifiques, essayait « *l'effet de son Edgar Poe sur la tête de ses compagnons* » ; Gustave Courbet, « *le pontife du Réalisme* » ; Champfleury ; Charles Monselet, « *le Brillat-Savarin de notre génération* » ; Henry Murger, « *le chantre de la vie de Bohême* » ; Nadar, « *romancier devenu photographe* » ; Auguste Poulet-Malassis, l'éditeur des *Fleurs du mal*, « *causeur charmant, très spirituel et très érudit, qui aurait été aimé de tout le monde, s'il n'avait fait tous ses efforts pour être un peu haï* » ; Théodore de Banville ; le vaniteux poète Fernand Desnoyers, qui dégoise que « *Lamartine est un idiot, Musset un gâteux, Hugo un fou et qu'à part Pierre Dupont, Gustave Mathieu et lui-même, il n'y a pas un seul poète en France, en Europe, dans l'Univers* » ; Gérard de Nerval, rencontré au cabaret de la Canne, trois jours avant sa triste fin rue de la Vieille-Lanterne en janvier 1855, pour ne citer que les plus célèbres.

SI, PARMI NOS LECTEURS, IL EST UN AIMABLE FAUBOURIEN…

Enfant du quartier Mouffetard, « *aimable faubourien* », comme il se définissait lui-même avec une fierté goguenarde, Delvau est né en 1825. Il fit ses premières armes polémiques en 1848 avec Poulet-Malassis en lançant sur le pavé *L'Aimable faubourien*, éphémères feuilles interprétant les sentiments de la « *canaille* ». Après la révolution, il s'éloigne de la politique active pour se consacrer exclusivement aux lettres. Son œuvre est copieuse, une trentaine de livres, la plupart consacrés à Paris, ce Paris tant étudié, mais dont on ne connaît pas tous les aspects : *Dictionnaire des rues de Paris* (1860), *Les Dessous de Paris* (1860), *Les Cythères parisiennes* (1864), *Histoire anecdotique des barrières de Paris* (1865), *Le Grand et le Petit Trottoir* (1866), *Les Heures parisiennes* (1866), *Les Plaisirs de Paris* (1867)…

Alfred Delvau s'est éteint le 2 mai 1867. Selon son désir, son corps fut transporté directement au cimetière Montmartre, sans passer par l'église. Son œuvre fut boudée par les critiques de son temps. Personne n'en parla, pas même les Goncourt. Aujourd'hui encore il demeure oublié, dédaigné, méconnu, sauf par quelques bibliophiles curieux. Si vous êtes de ceux-là, vous trouverez peut-être un exemplaire du livre sur un site de livres anciens. Sinon, vous pourrez le lire sur Gallica. Et si, parmi nos lecteurs il est un piéton de Paris, un flâneur des deux rives ou un aimable faubourien pour enquêter sur les adresses bistrotières de Delvau, nous aimerions savoir lesquelles sont encore en activité aujourd'hui. ■

AUDREY SOVIGNET

Adaptation en série télé de *La Chronique des Bridgerton* de Julia Quinn.

ALBUM/SHONDALAND/AKG IMAGES

Saga familiale, le retour

Non, la littérature ne progresse pas par bonds, à la façon des sciences ou des grenouilles : elle vit plutôt à la manière des forêts, se rétractant ici pour s'étendre là, délaissant des terrains appauvris à force d'être exploités et attendant qu'ils se régénèrent pour les réensemencer. Ainsi, en cette rentrée, la saga familiale, genre vieux comme les trois pièces de *L'Orestie* d'Eschyle (Ve siècle av. J.-C.) et qui a connu son heure de gloire au XIXe siècle avant d'être rejeté dans la littérature populaire, fait un remarquable retour. Plus étonnant, la saga familiale revient par ce qui est aujourd'hui, en France, la grande porte vers une réputation de modernité : l'autofiction. Il ne s'agit donc plus d'inventer des familles qui permettront d'explorer toute une société, comme les Rougon-Macquart de Zola, ou toute une époque, comme les Thibault de Roger Martin du Gard, mais de raconter une histoire familiale réelle. Ainsi, Emmanuel Carrère se penche sur la généalogie de sa mère, l'historienne Hélène Carrère d'Encausse, dans *Kolkhoze*, Laurent Mauvignier reconstitue l'histoire de sa famille sur trois générations, Franck Bouysse livre l'éloge de sa grand-mère… Bien sûr, on pourrait ironiser en écrivant que la littérature française a substitué au souci de comprendre le monde le souci de s'explorer soi-même, par ancêtres interposés – c'est souvent de cela qu'il s'agit. Mais ce serait injuste pour bien des excellents livres qui paraissent en cette rentrée : Si *La Maison vide* de Laurent Mauvignier raconte une famille réelle, c'est toute la France du passé qui surgit à travers elle, et, chez Emmanuel Carrère, toute une certaine Russie. Et ils ne sont pas les seuls capables de partir de l'intime pour aller vers l'universel… **Alexis Brocas**

SOMMAIRE

48 **La longévité d'un genre populaire** Famille, je vous écris
50 **Emmanuel Carrère** Une famille complètement à l'est
52 **Entretien avec** Laurent Mauvignier
54 **Anne Berest** Finistérienne dans l'âme
56 **Franck Bouysse** Le silence des mères
57 **Yanick Lahens** Dons générationnels
Laurent Nunez Pensons magique
58 **Liens du sang ou de fiction** Figures parentes
60 **Entretien avec** Amélie Nothomb

La longévité d'un genre populaire

FAMILLE, JE VOUS ÉCRIS

Bien avant de fusionner avec l'autofiction, les sagas familiales connurent le succès avec Zola, Jean des Cars ou Georges-Emmanuel Clancier. Souvent dédaignées par la critique, elles ont toujours eu les faveurs de lecteurs attachés à ces histoires qui leur ressemblent. Elles reviennent en force cette année, portées par Emmanuel Carrère ou Laurent Mauvignier.

***La Chronique des Bridgerton*, adaptation de la saga de Julia Quinn. En bas : Mazo De la Roche en 1927.**

Signe des temps ? Le roman familial a le vent en poupe. Il peut s'attacher à un seul parent : le père de Frédéric Beigbeder dans *Un homme seul* (Grasset), par exemple, ou la mère de Marc Lavoine dans *Quand arrivent les chevaux* (Fayard), deux récits de l'intime publiés en janvier dernier. Il peut prendre pour sujet une ou plusieurs branches de la famille, comme chez Philippe Manevy. Paru au printemps et auréolé du prix roman France Télévisons, son récit *La Colline qui travaille* (Le Bruit du monde) remonte le temps jusqu'à la quatrième génération en commençant par la grand-mère maternelle de l'auteur, Alice, qui était canut. Deux autres récits familiaux font l'actualité littéraire de cette rentrée d'automne : *Kolkhoze* (P.O.L) d'Emmanuel Carrère et *La Maison vide* (Minuit) de Laurent Mauvignier. Poursuivant l'enquête qui portait sur son grand-père maternel dans *Un roman russe*, Carrère s'attache à retracer le parcours de sa mère, l'historienne Hélène Carrère d'Encausse, ainsi que la destinée de sa famille maternelle sur quatre générations *(lire aussi page 50)*. Pour Mauvignier, c'est la réouverture d'une maison fermée pendant vingt ans qui lui offre l'occasion de faire revivre la mémoire, entre autres, de sa grand-mère Marguerite, de son arrière-grand-mère Marie-Ernestine et de son mari Jules, *« héros de la famille »* *(lire l'entretien page 52)*.

Qu'on ne s'y trompe pas. Les sagas familiales n'ont rien de nouveau et bénéficient depuis longtemps des faveurs du public. On se souvient de l'immense succès des quatre volumes de *L'Amie prodigieuse* (de 2011 à 2014), de l'Italienne Elena Ferrante. Autre best-seller : *Les Yeux jaunes des crocodiles* (2006), premier tome d'une trilogie de Katherine Pancol qui retrace les destins croisés de deux sœurs. Malgré ou peut-être à cause de leur succès commercial, ces histoires de famille n'ont jamais eu bonne presse. Trop faciles. Trop légères. Trop anecdotiques. Publiés de 2000 à 2006, les huit tomes narrant les aventures romantiques des Bridgerton dans l'Angleterre de la Régence, de l'Américaine Julia Quinn, sont ignorés, jusqu'à ce que Netflix en fasse l'adaptation. Idem pour la saga en six tomes *Blackwater*, de l'Américain Michael McDowell, qui raconte l'histoire teintée de fantastique d'une famille d'Alabama. Publiée en romans-feuilletons dans les années 1980, elle fait aujourd'hui l'objet de rééditions aux allures de réhabilitation chez l'éditeur Monsieur Toussaint Louverture. Plus loin, on ne peut oublier le succès de la *Saga des Whiteoak*, de la Canadienne Mazo De la Roche, qui retraçait en seize volumes le destin d'une famille de colons canadiens et de leur résidence, Jalna, de 1852 à 1954. Publiée en France de 1944 à 1958, cette série donna lieu à des adaptations au théâtre, au cinéma et à la télévision, malgré le silence de la critique. Laquelle feint aujourd'hui d'ignorer l'engouement du

LIAM DANIEL/NETFLIX - MELVIN ORMOND HAMMOND/ARCHIVES OF ONTARIO

À gauche : *Jalna*, série franco-canadienne adaptée des romans de Mazo De la Roche. Ci-contre : Pierre-Jakez Hélias en 1976.

public pour les sagas de familles célèbres : celles des Habsbourg (2010), des Romanov (2008) et autres Windsor (2011) écrites par le journaliste Jean des Cars, par exemple.

MÉMOIRE ET TERROIR

Un même silence assourdissant frappe la littérature dite « de terroir » ou « régionaliste ». Suivis par un lectorat fidèle et soucieux de préserver une forme de mémoire populaire en rendant compte de la vie passée des « gens du pays », ses auteurs ont adopté de longue date la saga familiale comme technique narrative. La petite histoire y croise souvent la grande comme dans *La Forge au loup* (2001) de Françoise Bourdon, en mémoire d'un grand-père ardennais engagé volontaire en 1915. Dans *Le Pain blanc* (2014), l'Aveyronnais Daniel Crozes retrace les destins cabossés d'un paysan du cru et d'une réfugiée espagnole au moment de la Grande Guerre. L'écriture peut avoir une valeur ethnographique comme dans *Le Cheval d'orgueil* (1975) de Pierre-Jakez Hélias, témoignage de la vie de paysans bigoudens au début du siècle dernier. Un grand succès du genre fut *Le Pain noir*, une saga en quatre volumes de Georges-Emmanuel Clancier. Publiée entre 1956 et 1961, elle conte la vie d'une famille pauvre dans une ferme du Limousin, entre 1870 et la fin de la Grande Guerre, sur fond de drames familiaux et de luttes sociales.

Engagés socialement et faisant la part belle à ce que les psychanalystes appellent les « systémies familiales » par lesquelles les fêlures intimes se transmettent de génération en génération, ces récits doivent beaucoup à la série des Rougon-Macquart, de Zola, qui narre en vingt volumes l'histoire d'une famille sous le Second Empire. Ils doivent aussi au succès des Thibault, de Roger Martin du Gard. Portrait d'une famille bourgeoise parisienne et d'un révolté, Jacques, qui découvre le socialisme et finit sa vie dans l'enfer des tranchées, cette saga en huit volumes publiée de 1921 à 1940 valut le Nobel à son auteur. Lauréat surprise, en 2013, du Goncourt, avec *Au revoir là-haut*, premier tome d'une trilogie contant les tribulations d'anciens poilus, Pierre Lemaitre se réclame de ces filiations littéraires, auxquelles il ajoute Hugo et Balzac. Publiée sous le titre générique « Les enfants du désastre », sa saga romanesque eut un tel succès qu'il la poursuivra avec un nouveau cycle couvrant l'histoire de la famille Pelletier pendant la période des Trente Glorieuses.

LA NOUVEAUTÉ DE CETTE RENTRÉE ? EXIT LA FICTION PURE : LA RÉALITÉ EST SI FOLLE QU'IL NE SERT À RIEN DE LA RÉÉCRIRE !

LA TENTATION DU « MENTIR VRAI »

La nouveauté de cette rentrée ? A contrario du travail de Pierre Lemaitre, la plupart des sagas familiales qu'il vous sera donné de lire relèvent d'une littérature dite « de témoignage » ou « du réel ». Exit la fiction pure : la réalité est si folle qu'il ne sert à rien de la réécrire ! Bien que pointilleux sur la véracité de leurs récits, Lemaitre, Zola ou Ferrante campent un narrateur omniscient ; ils s'attribuent le droit d'inventer des noms, des filiations, des événements qui n'ont jamais existé. Pas de ça chez les adeptes de ce « mentir vrai » qu'est le récit de non-fiction : *« Même si je raconte, d'une certaine manière, l'histoire d'une famille sous trois Républiques, je ne peux pas me prendre pour Zola,* martèle Philippe Manevy. *Il faut dire que je ne peux pas les tirer de ma seule imagination pour nourrir une saga en vingt volumes. Mes personnages sont partiels, précaires, décevants parfois. Ils ne répondent pas toujours à mes attentes. »* Aussi convient-il pour lui de taire tel événement s'il n'en a pas eu connaissance, malgré un travail de documentation considérable. Attentif à ses gestes, à ses sentiments, Laurent Mauvignier, lui, n'hésite pas à prêter voix à Marie-Ernestine. Mais, fort de l'histoire vraie de son aïeule, il lui fait se demander *« comment il serait possible qu'un* […] *auteur comme ce fameux monsieur Zola pouvait inventer des histoires pareilles en se racontant que des lecteurs allaient y trouver de l'intérêt, sauf à considérer que les lecteurs sont avides de fouiller dans les poubelles de l'âme humaine. ».*

Chargées de secrets de famille et de cadavres dans le placard, les histoires de Mauvignier ont la vertu d'être vraies. Rendues publiques, libéreront-elles pour autant leur auteur du poids immense de ce que les psychanalystes appellent le « narcissisme familial » ? C'est ce qu'espère Emmanuel Carrère dans un récit filial où il écrit : *« Si je suis ma pente, je suis donc mal parti pour faire de ce récit le monument de piété filiale que j'aimerais qu'il soit. Je m'y engage quand même, en espérant qu'il me surprendra, qu'en forant dans la croûte de rancune et de malentendus stratifiée depuis plus de cinquante ans j'accéderai à ce qui doit être la source de ce livre : l'amour sans limite qui nous a unis dans mon enfance. »* ■

Jean-François Paillard

Georges-Emmanuel Clancier, auteur du *Pain noir*.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PRODUCTION - MUSÉE DE BRETAGNE, COLLECTION ARTS GRAPHIQUES - LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2025/BRIDGEMAN IMAGES

Emmanuel Carrère

UNE FAMILLE COMPLÈTEMENT À L'EST

À travers l'histoire de sa mère et de ses aïeux, l'auteur livre avec *Kolkhoze* un gros livre-monde qui traverse plus d'un siècle, conjuguant grande Histoire, anecdotes personnelles et autoportrait en proie au doute. Inégal, mais impressionnant.

HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L

La clé d'un livre se trouve parfois dans un autre. Ainsi l'introduction du second volume « Quarto »[1] consacré à Emmanuel Carrère révèle-t-elle peut-être la véritable nature de son nouvel ouvrage, l'ambitieux *Kolkhoze*. Dans *Vers le réel II* [qui réunit *Je suis vivant et vous êtes mort,* sur Philip K. Dick, *Limonov* et *Le Royaume*], l'auteur écrit en préambule : « *Techniquement, pour l'évidente raison que je suis écrivain, pas peintre, les trois livres rassemblés dans ce volume peuvent être considérés comme des biographies. J'y pense pourtant comme à des portraits. Parce que la visée est la même – en cherchant la ressemblance, saisir la vérité d'un être humain – mais aussi parce qu'un portrait, n'importe quel portrait, raconte la relation singulière, unique, parfois aimante, parfois tortueuse, qui s'est nouée entre le peintre et son modèle, et que cette relation-là est ma grande question.* » Il l'illustre d'ailleurs avec, au milieu de grands tableaux de maître ou de clichés de fameux photographes, quelques images personnelles, représentant des membres de sa famille – en premier lieu de sa mère, Hélène Carrère d'Encausse. On présentera ainsi souvent, de manière caricaturale, *Kolkhoze* comme LE livre d'Emmanuel Carrère consacré à cette dernière. Elle est évidemment omniprésente dans ce texte de près de 600 pages. Et ce, dès l'ouverture, magistrale.

« ZYGOMATIQUE »

« *Le 3 octobre, cinquante-trois jours après sa mort, un hommage national est rendu à notre mère dans la cour d'honneur des Invalides.* » Au milieu des drapeaux et des uniformes, il y a la famille – notamment le père d'Emmanuel, Louis, dans son fauteuil roulant. Il y a aussi le président Macron, sur lequel l'auteur de *L'Adversaire* avait écrit, pour un reportage, « *cet homme ne transpire pas* » – ce à quoi Hélène Carrère d'Encausse avait répondu : « *Un homme bien élevé, ça ne transpire pas.* » La cérémonie se clôt sur les mots du chef de l'État rendant hommage à la défunte (qui venait de terminer les travaux du dictionnaire de l'Académie française avec le dernier mot de notre langue : « *zygomatique* ») : « *Et maintenant c'est à vous, vous la petite-fille des steppes et la mère de la Coupole, l'apatride et la matriarche, l'orpheline et la tsarine, que la France endeuillée présente une dernière fois ses hommages. Vive la République ! Vive la France !* »

L'homme veuf ayant tiré sa révérence quelques mois après son épouse, le fils fouille alors dans les archives familiales, particulièrement détaillées. Comme un kit en guise de testament. « *Si le désir m'était venu, comme il arrive souvent dans la dernière partie de la vie, de connaître l'histoire de ma famille et, puisque je suis écrivain, de l'écrire, il m'aurait fallu des années pour rassembler le quart de ce qu'a rassemblé mon père, et qu'il me lègue. Tout est prêt, classé, rangé, les personnages identifiés,*

leurs biographies résumées, leurs portraits légendés. Comme si, de là où il est, mon père me disait : à toi, maintenant. » Un ouvrage semble alors en train de se dessiner. « *Je sais, en commençant ce livre, qu'il y sera beaucoup question de l'Ukraine et de la guerre féroce qu'y mène la Russie car la Russie, pour le meilleur et pour le pire, est pour moi une affaire de famille.* » Et, lorsqu'on songe aux précédents travaux d'Emmanuel Carrère, on se doute bien qu'il ne peut s'agir d'une simple chronique familiale. Mais d'une œuvre plus ample réunissant ce que l'écrivain appelle les dimensions « *verticale* » (« *l'amour, l'amitié, les alliances qu'on noue en faisant la traversée dans les mêmes eaux, le même temps* ») et « *horizontale* » (« *les relations entre les générations. Parents et enfants, aïeux et descendants, qui ont habité des mondes différents, partagé d'autres récits collectifs, d'autres valeurs, d'autres évidences* ») de la vie. Le tout, comme toujours chez lui, en brossant un autoportrait en creux, et une réflexion sur la création en cours.

Hélène Carrère d'Encausse, mère d'Emmanuel Carrère, à Paris, en février 2022.

JOËL SAGET/AFP

KOLKHOZE EST UNE ŒUVRE AMPLE RÉUNISSANT LES DIMENSIONS « VERTICALE » ET « HORIZONTALE » DE LA VIE

« FAIRE KOLKHOZE »

On prendra, pour symbole de l'ampleur de *Kolkhoze,* son titre. Spontanément, c'est une grande exploitation agricole de l'ex-URSS qui nous vient en tête mais, pour Carrère, le mot prend une dimension beaucoup plus intime. Lorsque leur père était en déplacement, le jeune Emmanuel et ses sœurs, Marina et Nathalie, dormaient dans la chambre de leur mère. Celle-ci « *avait donné un nom à ce rituel du dortoir : faire kolkhoze* ». On passe alors de la grande Histoire à des anecdotes personnelles, comme si la réalité humaine, la vérité de chacun, se tenait dans la conjonction des deux entités.

Disons-le : on ne tient pas là un livre parfait et, après une brillante ouverture donnant toutes les clés du projet, la grosse centaine de pages qui suit – la « saga des Zourabichvili » –, consacrées aux aïeux de l'auteur, peine à passionner, à avoir quelque chose d'universel. On saura gré toutefois à Emmanuel Carrère d'ancrer son arbre généalogique dans le temps, de nous donner certains enjeux culturels ou géopolitiques et de nous gratifier de quelques beaux portraits (on avouera une tendresse particulière pour Niko, « *le Victor Hugo géorgien* », le grand-père Georges, déjà présent dans *Un roman russe,* ou l'oncle Nicolas, le pianiste virtuose). *Kolkhoze* ne décolle vraiment qu'avec les jeunes années de sa mère, elle, l'aristocrate désargentée venue de l'Est, et sa rencontre avec un rejeton de la bourgeoisie bordelaise qui deviendra son mari – et avec lequel elle entretiendra une relation souvent distante.

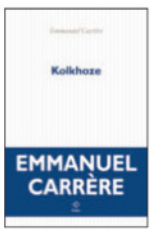
UN MONDE SE DESSINE

Au fil de chapitres subtilement subdivisés et rythmés, le fils aimant (parfois exaspéré) raconte la vie de sa mère par petites touches, à travers des scènes souvent étonnantes qui finissent par constituer un portrait, tout en nuances, de celle que le grand public a connue comme grande spécialiste de la Russie et comme membre de l'Académie française (dont elle occupa le poste de secrétaire perpétuel à partir de 1999). Entre autres moments sidérants, on songera à divers voyages, à certaines déclarations sur le bloc de l'Est, à une rencontre avec un spécialiste de l'épizootie du mouton ou avec le sulfureux Maurice Bardèche, un échange avec Valéry Giscard d'Estaing, sans oublier ses apparitions télé chez Bernard Pivot (en compagnie d'Emmanuel) ou sur LCI (où elle était devenue consultante, au sujet de la guerre en Ukraine).

Mais *Kolkhoze* fonctionne en mosaïque, sur des allers-retours, avec différentes focales, et passe volontiers de considérations générales sur la réalité du terrain (en premier lieu, le conflit russo-ukrainien et les diverses positions de Poutine) et son histoire à lui (et certains de ses livres). Difficile d'oublier, par exemple, sa virée dans la Géorgie des origines et à l'ascension de sa cousine Salomé Zourabichvili (qui sera présidente du pays de 2018 à 2024). Si l'ensemble, a priori foutraque fonctionne, c'est qu'on sent qu'un monde se dessine au fil des pages. Et qu'Emmanuel Carrère n'a jamais de certitudes, assume sa part de doute et ne cherche pas à se revendiquer être du « bon côté », quel qu'il soit. Aussi, contrairement à tant d'autres qui s'engluent dans la facilité lacrymale, il raconte admirablement, sans effet, la fin de vie de sa mère, atteinte d'un cancer généralisé. Elle s'éteindra, paisiblement, le 5 août 2023. Anne, son médecin, dira aux trois enfants de la défunte : « *Comme d'habitude, elle a fait le job.* » Emmanuel Carrère aussi, avec cet impressionnant *Kolkhoze*. ■

Baptiste Liger

1. *Vers le réel II. Œuvres choisies*, 1216 p., Gallimard, 29 €



★★★★☆
KOLKHOZE
EMMANUEL CARRÈRE
560 P., P.O.L., 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 SEPTEMBRE.

Laurent Mauvignier

« REDONNER VIE À UN MONDE DONT NOTRE ENFANCE A FRÔLÉ L'EXISTENCE »

Dans *La Maison vide*, l'écrivain mêle l'enquête et la fiction pour reconstituer son histoire familiale à travers trois portraits de femmes. Entretien.

Vous avez souvent rappelé votre attachement à la fiction, à son pouvoir métaphorique. Or *La Maison vide* traite de votre famille. Qu'est-ce qui vous a décidé à quitter la pure fiction pour raconter cette grande histoire ?

Laurent Mauvignier. Enfant, on me parlait toujours de ma grand-mère pour dire qu'elle avait été tondue à la Libération, qu'elle était morte alcoolique, mais sans voir que l'humiliation subie par elle avait pu être à l'origine de son alcoolisme. On laissait supposer qu'elle avait couché avec des Allemands parce qu'elle était « mauvaise », et que pour la même raison elle avait sombré dans l'alcool. J'ai voulu aller à sa rencontre, pour lui laisser cette chance de se défendre que personne ne lui accordait. C'est en effectuant des recherches que j'ai retrouvé l'histoire de Jules, son père. Comment se peut-il que la fille dénature la gloire posthume de son père ? Comment tombe-t-on dans une telle disgrâce ? J'avais des récits tronqués, qui différaient d'une version à l'autre. J'ai écrit à partir de ces récits, en les prenant comme ils avaient nourri mon

imaginaire, mais aussi en acceptant de les lier à de la fiction, au roman et à la peinture du XIXe et du XXe siècle. Par exemple, l'enterrement de Firmin est écrit à partir d'*Un enterrement à Ornans* de Courbet. Que ce soient les fictions des autres, ou des images, ou les récits de mon histoire familiale, tout cela est vrai, intimement, parce que vécu et incorporé à ma mémoire.

***Un enterrement à Ornans*, de Gustave Courbet (1849-1850).**

MATHIEU ZAZZO - MUSÉE D'ORSAY

Lorsque Jules revient de la guerre, vous écrivez : *« On peut se raconter qu'on approche cette réalité tant qu'on voudra mais, en écrivant, je ne vois que la béance d'un intouchable moment de vie, car ces retrouvailles, ni la fiction, ni le recours à des témoignages ne pourraient m'en ouvrir les portes. »* Pourquoi est-il important de montrer, dans cette histoire, la part d'inatteignable ?

L.M. La modernité nous a enseigné que des pans entiers de la vie nous restent inaccessibles. Ce constat nous oblige à accepter les limites de notre champ d'exploration, certes, mais ce périmètre – un timbre-poste, disait Faulkner – doit encore et toujours être approfondi. Au-delà, il y a un espace impossible à voir, qui doit rester silencieux. Cette tension entre ce que je peux imaginer, creuser, investir, voir, et ce qui reste au-delà, comme un angle mort, m'ouvre à la nécessité de fouiller au plus profond les strates qui s'offrent à moi, parce que ce sont les seuls espaces que je pourrai investir.

De cette grande histoire émergent trois destins contraints, qui sont trois destins de femmes. Jeanne-Marie, soumise à son mari jusqu'à ce que le veuvage puis la guerre fassent d'elle « la Patronne » ; sa fille Marie-Ernestine, trahie par son père ; et sa petite-fille Marguerite, que sa mère n'aura jamais aimée. Avez-vous voulu montrer, à travers ces trois femmes, ce que l'on nommait autrefois fatalité et aujourd'hui déterminisme ?

L.M. Que l'on nomme la chose « déterminisme » ou « fatalité », il me semble important de rappeler à notre monde, qui veut faire endosser à ses exploités la culpabilité de leur misère, qu'il existe des causes

objectivables aux malheurs des gens, des mécanismes de reproduction dont les êtres sont les objets, le plus souvent totalement dépassés par les structures sociales et psychologiques qui les gouvernent. On me reproche parfois ce constat qui semble laisser peu d'issues. Mais, au contraire, si j'écris, c'est que je crois en l'émancipation possible des êtres, et que j'enrage de voir cette liberté de chacun se briser contre le mur d'un réel qu'on impose par le conformisme et la reproduction des inégalités.

Certaines scènes semblent très romanesques, par exemple quand Marie-Ernestine se voit offrir en même temps un piano et un mari. Des scènes dont on fait les légendes familiales. Les raconter, remises en perspective par l'histoire qui précède, était-ce aussi un moyen de retrouver leur réalité perdue ?

L.M. En les prenant « au pied de la lettre » et en me les appropriant, les récits de l'enfance retrouvent le lustre qu'ils avaient quand je les entendais. C'est peut-être seulement l'intensité, le sentiment de vérité que j'éprouvais à l'époque que je cherche à retrouver. Il y a une archéologie à construire, des ruines à arpenter : en faisant revivre nos aïeux, on tente de redonner chair et vie à un monde dont notre enfance a frôlé l'existence. Nous avons eu le pressentiment vertigineux de l'histoire, de l'avant notre existence ; on peut se figurer des visages qui ont vu, de leurs yeux, les ancêtres qui sont perdus dans la matière profonde du temps, parce qu'il n'y avait personne pour fixer leurs traits par la peinture ou la photographie. Mon livre débute avec des visages que j'ai pu voir, au moins en photo ; ils sont la charnière entre notre monde et celui de ceux d'avant, figés dans l'oubli. Et puis il y a la fiction en appui de ces récits, la fiction libre, si l'on veut, qui vient articuler et offrir des hypothèses là où les récits sont trop lacunaires et font défaut.

Comme tous vos livres, *La Maison vide* est porté par une écriture très travaillée, avec des partis pris formels forts, ces retours à la ligne en pleine phrase, ces fragments de dialogues interjetés de narration (*« Vous en faites une tête tous les deux/ ne voulant pas/ Qu'est-ce qui se passe ici ? »*). Ces choix font-ils partie d'un plan préalable à l'écriture ou viennent-ils dans son mouvement ?

L.M. Mes premiers livres étaient des monologues intérieurs, ce qui n'était pas une volonté préalable ; je ne pouvais pas faire autrement. Puis il a fallu simplifier par un narrateur plus à distance. Du fait de ce glissement de point de vue, mon écriture n'a cessé d'amorcer des virages plus ou moins volontaires, mais aussi accidentels, liés à la nature de chaque livre. Il faut dans le même temps ciseler une forme et laisser courir un lâcher-prise qui épouse les situations vécues ou psychiques des personnages, leurs vies intérieures, mais aussi les événements extérieurs. Il faut tenir dans le même geste une forme précise avec un mouvement plus flou et moins maîtrisé mais plus charnel, plus surprenant de l'écriture. ■

Propos recueillis par Alexis Brocas

TRIO TRAGIQUE

Visite d'une *Maison* où le malheur s'héritait jadis de mère en fille.

Qu'il traite *Des hommes* dans la guerre d'Algérie, envoie sa narration circuler *Autour du monde* avec l'onde d'un tsunami ou raconte une nuit de séquestration (*Histoires de la nuit*), Laurent Mauvignier redéfinit son art presque à chaque roman. On le croyait acquis à la fiction, et voilà qu'il publie *La Maison vide,* où il reconstitue l'histoire de sa famille comme un paléontologue recrée *« à partir d'un fémur fossilisé le squelette d'un animal préhistorique que personne n'a jamais vu ».* Avec, à l'horizon, un mystère à résoudre : le suicide de son père. Et ainsi, depuis une maison familiale dans la région tourangelle, Laurent Mauvignier nous emmène au début du siècle précédent, auprès de Marie-Ernestine, 11 ans, chérie de son père Firmin, paysan aisé qui lui a offert une bonne éducation, par laquelle elle se passionne pour le piano puis pour un affriolant musicien du coin qui lui promet une grande carrière. Mais Firmin a un autre projet, pour sa fille et pour son patrimoine : il s'appelle Jules, et Marie-Ernestine ne l'aimera jamais. Puis le roman racontera leur enfant Marguerite, future grand-mère de l'auteur. Il racontera aussi Jeanne-Marie, mère de Marie-Ernestine, qui, après la mort de son mari, échange une vie de soumission absolue contre une position de « patronne ». Et aussi Jules, sa transformation peu glorieuse en héros de guerre, et monsieur Claude, patron lubrique de la jeune Marguerite, et Paulette, sa collègue rouée qui lui apprend à se jouer des hommes… Tout un monde où, souvent, les femmes reçoivent le malheur en héritage : la soumission de Jeanne-Marie aboutit au mariage forcé de Marie-Ernestine, dont les carences d'amour feront l'infortune de sa fille… Bien sûr, le roman est aussi un voyage à travers l'histoire de la France et de ses mœurs, vue d'un village de province, mais ce que l'on retient, c'est la dévotion avec laquelle l'auteur a recréé la trajectoire de ces trois malheureuses. Contre les légendes familiales promptes à pointer les coupables, Laurent Mauvignier introduit partout de la nuance, de la perspective, et parvient à nous rendre intelligible, par exemple, le geste d'une femme amenant dans la famille d'un héros supposé, en pleine Seconde Guerre mondiale, un officier allemand ! Il parvient aussi, par le style, par l'empathie qu'il lui permet, et par les fictions, à donner à cette histoire âpre les atours d'un excellent roman, plein de rebondissements et de grands personnages tragiques. Et nous rappelle que la littérature est peut-être le dernier recours de ceux que l'on a condamnés à tort. **A.B.**

★★★★★
LA MAISON VIDE
LAURENT MAUVIGNIER
744 P., MINUIT, 25 €

Anne Berest

FINISTÉRIENNE DANS L'ÂME

Après avoir enquêté sur sa lignée maternelle dans *La Carte postale*, la romancière retrace, dans *Finistère*, le parcours, des terres bretonnes du Léon aux bancs de Polytechnique, de trois générations d'hommes engagés dans les luttes sociales de leur temps.

Son pays d'écriture, Anne Berest l'a trouvé dans l'histoire de sa famille. Enfant déjà, elle était celle qui s'asseyait auprès des personnes âgées et ne se lassait jamais d'écouter le récit de leurs existences passées. Adulte, elle a naturellement hérité des archives familiales, des carnets, des journaux intimes, des portraits en noir et blanc où son regard rencontrait celui de ses ancêtres. *« Au sein d'une famille, il y a toujours une personne tournée vers le futur, douée pour organiser les cousinades, pour faire en sorte que les gens se rassemblent,* sourit l'écrivaine. *Et il y a celle qui est tournée vers le passé, qui s'intéresse à la généalogie et se demande comment vivaient ceux qui l'ont précédée. J'appartiens à cette seconde catégorie. »*

Raconter les siens n'est pas, tel que le conçoit Anne Berest, un exercice orienté vers soi, mais une manière d'écrire une histoire de France, de redonner vie à une époque. Depuis *Gabriële* (2017), rédigé à quatre mains avec sa sœur, l'écrivaine Claire Berest, elle a l'intuition que son œuvre prendra la forme d'un arbre généalogique *« dont chaque branche sera un livre »*. Dans *Gabriële*, Anne et Claire Berest brossaient le portrait de leur arrière-grand-mère, Gabriële Buffet-Picabia, figure de l'avant-garde artistique de la première moitié du XX^e^ siècle, et épouse du peintre Francis Picabia. Dans *La Carte postale* (2021), Anne Berest menait avec sa mère, la linguiste Lélia Picabia, une enquête sur leurs aïeux, des émigrés juifs de Russie et de Pologne pour beaucoup morts en déportation. Un succès critique et public qui allait bientôt dépasser les frontières de l'Hexagone et se confirmer outre-Atlantique avec la traduction en anglais du roman. *« Retracer la vie de mes ancêtres m'a permis de trouver mon pays d'écriture,* souligne l'autrice. *Si* Gabriële *m'avait mise sur son chemin,* La Carte postale *m'a assuré que j'étais au bon endroit. »*

Une ombre devait néanmoins planer sur la publication de ce dernier roman. Alors que la promotion de *La Carte postale* bat son plein, Anne Berest apprend que son père est atteint de deux cancers. L'urgence d'explorer la branche paternelle de sa famille, enracinée dans le pays du Léon, en Bretagne, s'impose. *« Je n'avais pas prévu d'écrire ce livre,* confie l'écrivaine. *Les Bretons, et en particulier les gens du Finistère, sont des taiseux, comme l'a été mon père sa vie durant. Ce n'est pas du tout dans leur caractère de dire "parlons de nous". Mes sœurs et moi sommes la première génération à ne pas être née en Bretagne, et j'avais l'impression de ne pas être à la hauteur de cette origine. »* Cette région appartenait alors, dans son esprit, au temps suspendu des vacances, quand elle montait dans un train Corail en gare de Montparnasse, direction la mer, les embruns et la maison de ses grands-parents. Elle n'était pas encore synonyme de syndicat rural ni de lutte sociale.

MON PÈRE CE MYSTÈRE

Dans *Finistère*, Anne Berest retrace la trajectoire de trois générations d'hommes : son arrière-grand-père Eugène, son grand-père, également prénommé Eugène, et son

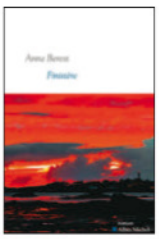
PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

père, Pierre. Arrivé dans le pays du Léon au début du XXe siècle, Eugène père est le fondateur de La Bretonne, importante coopérative agricole luttant pour améliorer les conditions de travail et de production des paysans du Léon. Le projet d'une vie, qu'il entend transmettre à son fils. Quand ce dernier lui annonce qu'il souhaite étudier le grec à Paris, l'incompréhension est totale, mais l'amour filial l'emporte : Eugène fils partira étudier le grec au lycée Henri-IV, dans une capitale occupée par les Allemands. Un parcours d'excellence dans lequel s'inscrira son propre fils qui, lui, obtient son baccalauréat en… 1968.

Quand Anne Berest, au début de l'écriture de *Finistère*, demande à son père ce dont il aurait envie de parler, ce dernier lui répond : le trotskisme et ses recherches en mathématiques. Deux sujets que sa fille se retrouve au défi de transformer en matière romanesque. Diplômé de l'École des Mines et professeur émérite à Polytechnique, Pierre Berest est un spécialiste en mécanique des solides qui perçoit le monde en chiffres et en équations à résoudre. « *Toute ma vie, j'ai regardé mon père comme un mystère* », témoigne Anne Berest dans son livre. Au fil de ses entretiens, elle découvre l'engagement de son père auprès de la Jeunesse communiste révolutionnaire, une période de sa vie qu'il n'avait jamais évoquée et dont le récit nous immerge dans le contexte politique et social de la France des années 1970, puis des années 1980 et 1990. Pour saisir cette époque qu'elle n'a pas connue, Anne Berest a multiplié les entretiens, les lectures et les recherches, avant d'imposer une distance avec la matière collectée. « *J'ai beaucoup échangé avec des personnes qui avaient vécu ces années-là,* indique-t-elle. *J'ai travaillé comme travaillerait une historienne… puis j'ai fait en sorte de tout oublier ! Car, quand on écrit, il ne faut plus penser qu'à ses personnages.* »

« RETRACER LA VIE DE MES ANCÊTRES M'A PERMIS DE TROUVER MON PAYS D'ÉCRITURE »

Ses parents, leurs amis, Anne Berest les a donc transformés en personnages pour décrire leurs engagements dans les luttes féministes et sociales, mais aussi leur intimité. Si tout enfant a du mal à se figurer que ses parents ont eu une vie avant sa naissance, le processus romanesque aura si bien fonctionné pour l'écrivaine que son manuscrit comportait originellement une scène décrivant la première nuit d'amour de Pierre et Lélia. « *Mais ma mère a mis son veto et m'a demandé de fermer la porte de la chambre à coucher* », s'amuse l'autrice. En approchant le mystère de ses origines, Anne Berest s'est rapprochée du mystère entourant son père et toute relation père-fille. « *En littérature comme en psychanalyse, le lien entre mère et fils a fait l'objet de nombreux textes, depuis plusieurs siècles. Mais le lien père-fille a été moins exploré… Il intéressait moins les hommes, sans doute,* remarque-t-elle. *Ma relation avec mon père n'a jamais été violente, mais j'ai souvent eu l'impression d'avoir déçu ses attentes. Grâce à l'écriture de* Finistère, *j'ai compris que ce sentiment de déception était une construction mentale qui était davantage la mienne que la sienne, extérieure à la question de l'engagement et des choix politiques.* »



★★★☆☆
FINISTÈRE
ANNE BEREST
432 P., ALBIN MICHEL, 23,90 €

TRANSMETTRE LES VIES PASSÉES

Son engagement, Anne Berest le situe dans l'écriture. « *Si je ne me suis pas engagée dans les luttes politiques et sociales comme ont pu le faire mes parents et mes ancêtres, je témoigne au moins de ce qu'ils ont été. Mon rôle en tant qu'écrivaine est de transmettre les vies passées de ceux qui ont été admirables en espérant donner du courage à d'autres de l'être à leur tour.* » « *Faire et se taire. Tel est mon caractère trempé dans la mer froide du Finistère* », écrit-elle dans son livre en écho. Et si elle n'est pas née bretonne, Anne Berest sait ce qu'elle a hérité de cette terre, qu'elle considère comme « *la plus belle région du monde* ». La Bretagne lui aura de surcroît offert de mieux comprendre son père, décédé en 2022. « *À chaque fois que mon père revenait dans le Finistère, je sentais qu'il rentrait chez lui. Quand je me rends en Bretagne désormais, j'ai l'impression de revenir chez lui. Il était si finistérien dans l'âme que je le retrouve dans ces paysages granitiques, battus par les vents. Et ce livre, qui lui est dédié ainsi qu'aux deux Eugène, n'aurait pu porter un autre titre.* » ■

Laëtitia Favro

La pointe du Raz, dans le sud-ouest du Finistère.

B. STICHELBAUT/DÉPARTEMENT DU FINISTÈRE

Franck Bouysse

LE SILENCE DES MÈRES

Dans son dernier roman, *Entre toutes*, l'écrivain à succès explore une veine intime de son œuvre: la transmission familiale. La figure de sa grand-mère, actrice d'un siècle en perpétuel mouvement, en est le cœur battant.

Chacun porte en lui les fragments de vies enfouies au creux de sa propre lignée – des existences que l'on ne connaît parfois qu'à travers les récits oraux transmis au fil des veillées, quand la nuit semble vouloir s'étirer. Ces histoires, à la frontière du réel et de l'imaginaire familial, dressent autour de chaque absent une aura unique. Nul besoin de chercher l'exactitude: on les répète pour qu'elles survivent et qu'à travers elles rien ne s'efface jamais. Franck Bouysse saisit cela avec une singulière justesse en offrant à lire sa propre histoire familiale, et plus particulièrement celle de sa grand-mère. Sa troublante universalité saisit dès les premières pages, réveillant en chacun les échos intimes de récits personnels. L'année 1912 voit naître Marie au cœur des Vieilles Granges, la ferme familiale corrézienne qu'elle ne quittera jamais. Son enfance s'inscrit dans le sillage traumatique de la Première Guerre mondiale. Le père revient, mais brisé, incapable de reprendre pied dans une existence paysanne qu'il ne reconnaît plus. Cette blessure inaugurale pousse très tôt la jeune femme dans une maturité contrainte, seule aux côtés de sa mère, Anna, pour faire vivre la ferme. L'enfant se laisse toutefois aller, dès qu'elle le peut, à une parenthèse littéraire. Un espace de liberté et de fantasme pour celle qui n'a alors pas la chance de continuer ses études. La relation entre Marie et Anna est fusionnelle, cependant pas exempte d'ombres: lorsque Marie entre dans l'adolescence, c'est la peur d'un nouvel abandon qui surgit chez sa mère. L'éventualité qu'un homme l'emporte loin d'elle réactive la perte du mari, la menace du vide. Mais c'est finalement Clément, *« la voix d'ange »,* qui viendra s'installer aux Vieilles Granges, dans une forme de renversement discret et tendre, acceptant d'épouser non seulement Marie, mais tout un passé. Il faut alors *« engranger des vies dans le grenier du temps »* pour assurer une future lignée.

GRONDEMENTS DU SIÈCLE

Dans la fresque familiale bercée par de divines odeurs de carottes braisées et de râble de lapin, le récit de Marie s'enchâsse dans les grands changements de son ère. Le milieu agricole, jusqu'alors régi par les gestes ancestraux, entre dans l'ère du rendement, de l'industrialisation rampante. Le paysan devient un rouage qu'on voudrait faire entrer dans une machine trop rapide pour lui: *« Ces gens avaient l'illusion que le changement ne les concernait pas, ne les concernerait jamais, perpétuant un récit qu'ils croyaient gravé dans le marbre, prenant soin de ne pas en changer la moindre virgule, comme pour se préserver d'une malédiction. »* Ce refus du changement devient une forme de résistance silencieuse, une manière d'habiter le temps à rebours du progrès. Mais cette illusion ne résiste pas à l'Histoire en marche: la Seconde Guerre mondiale survient, ravivant les blessures encore ouvertes de la Grande Guerre. Ce nouveau cataclysme, que l'on aurait voulu tenir à distance, vient bouleverser jusqu'au plus intime, rendant inéluctable la confrontation avec l'indicible. Entre toutes les femmes, Marie tient sa place – debout, silencieuse, à la fois fille, mère, pilier d'un monde en train de disparaître. Dans une langue sobre, tendue entre pudeur et précision, l'écrivain a creusé la voie d'un récit intime qui porte en lui l'immense complexité de sa restitution émotionnelle. Sa mémoire devient un mythe à transmettre, celui des femmes de son époque. ■ **Marie Jouvin**

★★★★☆
ENTRE TOUTES
FRANCK BOUYSSE
288 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

Yanick Lahens

Dons générationnels

Avec *Passagères de nuit*, l'écrivaine haïtienne rend hommage aux femmes de sa lignée et à leur incomparable résistance à travers les siècles. Sublime.

La nuit appartient à ceux qui résistent. En lisant, en écrivant, et surtout en racontant des histoires. Dans cet espace, qui échappe au contrôle, on peut se laisser aller à être soi-même, et transmettre l'histoire qui ne s'écrira pas au grand jour. Celle de l'aïeule, déportée d'Afrique, la traversée de l'Atlantique jusqu'en Haïti dans la cale, où se forme déjà une manière de résister, de se soustraire à la violence abjecte, d'espérer un avenir. Élizabeth, sa petite-fille née en 1818 à La Nouvelle-Orléans, n'a cessé d'écouter cette femme qui a subi le travail dans les plantations et le métier de bonne, les violences et les viols par les maîtres, et est parvenue à monter un commerce florissant en Louisiane. « *Élizabeth, les calendas sont une école de la joie et nous en remettons parce que les maîtres ont peur de la joie. Nous faisons tourner nos hanches, agitons nos fesses, bougeons nos épaules. Nous tourbillonnons dans la poussière, au milieu des arbres. Peut-être qu'ils nous ont fait souffrir pour tuer la joie en nous, mais ils n'y ont jamais réussi. Parce que tu demeures le seul maître de ta joie. Toujours, ma fille* », confie la grand-mère lors d'une réunion qui évoque un gynécée, scène merveilleuse où s'échangent pas de danse et confidences. Ces mots, ces attitudes traversent le roman de Yanick Lahens à la manière de dons, transmis d'une génération à l'autre, et qui imprègnent chaque mot, chaque geste des descendantes. Élizabeth fera le choix d'aller vivre à Haïti, ramenant sa lignée là-bas, où commence la deuxième partie de *Passagères de nuit*, quand l'esprit de révolte né dans la cale resurgit en 1867 avec le personnage de Régina, née dans une famille très pauvre mais qui va rencontrer le général Léonard Corvaseau, entamant son long chemin vers la liberté. Plus qu'une saga familiale, ou un hommage à ses lointaines aïeules, l'autrice signe un magnifique roman d'apprentissage transgénérationnel. ■ **Gladys Marivat**

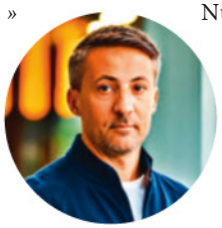
★★★★☆
PASSAGÈRES DE NUIT
YANICK LAHENS
244 P., SABINE WESPIESER, 20 €

Laurent Nunez

Pensons magique

Dans cette famille de superstitieux, chacun a son secret pour contrôler l'incontrôlable. Un roman drôle et tendre.

« *On échappe mal à sa famille.* » La formule, savoureuse, douce-amère, nichée au cœur du roman, résume à merveille l'entreprise menée par Laurent Nunez dans *Tout ira bien*. On avait déjà eu, avec *Les Récidivistes*, un aperçu des forces étranges qui gouvernaient ses jeunes années. Dix ans plus tard, au lendemain de la mort de son père, il décide d'en faire la matière première d'un livre conçu comme une série de portraits et d'instantanés capturant avec résignation, humour, tendresse, la longue liste de superstitions absurdes adoptées par une famille obsédée par le mauvais œil. Avec un mélange d'effarement et de délectation, on découvre le drôle de pacte passé avec l'existence par les Macias et les



Nunez, alliage de l'Espagne et du Maroc, deux pays qui ont fait des rituels du quotidien une discipline olympique. Une paranoïa généralisée, mais à chaque problème, une solution simple : un philtre d'amour conseillé par le père pour empêcher les ruptures amoureuses ; les habits rouges dont la mère revêtait ses enfants à la rentrée des classes pour éviter les mauvais départs ; les coups de fil à la tante Maruja pour décrypter les rêves étranges ; Gérard le coupeur de feu ; Paco et ses rituels infaillibles pour gagner aux jeux… Avec sa galerie de personnages loufoques, le livre rappelle par instants le film *La Famille Tenenbaum* de Wes Anderson, autre chronique d'une famille dysfonctionnelle qui voit ses croyances secouées par la maladie du père. Mais, en filigrane, c'est à une introspection intime que nous convie Laurent Nunez. S'il rejette en bloc toutes ces pensées magiques, pourquoi son appartement ressemble-t-il aujourd'hui à un cabinet de curiosités, rempli de babioles censées contrarier le destin ? Le choix de l'écriture, royaume des superstitions et des superstitieux, a-t-il été pour lui un autre moyen de contrôler l'incontrôlable ? Des questions sans réponse mises en scène dans un théâtre de l'absurde qui raille autant qu'il célèbre les petits riens auxquels on se raccroche parfois pour apporter un peu de certitude à nos existences chaotiques. ■ **Léonard Desbrières**

★★★★☆
TOUT IRA BIEN
LAURENT NUNEZ
256 P., RIVAGES, 21 €

P. MATSAS/SABINE WESPIESER ÉDITEUR - ARAGON/RIVAGES

Liens du sang ou de fiction

FIGURES PARENTES

Sans donner dans la fresque familiale au sens strict, bien des romans de la rentrée se centrent sur la figure d'une mère, d'une grand-mère, d'un beau-père…

Raphaël Enthoven raconte sa mère dans *L'Albatros*.

En ces heures où la littérature française tend à se replier sur l'autofiction, il est somme toute logique que bien des romanciers en viennent à écrire le livre de leur père ou de leur mère, soixante-dix ans après Albert Cohen. Tel Raphaël Enthoven, qui, dans *L'Albatros* (L'Observatoire), se lance dans une ultime aventure avec sa mère : élaborer une lecture-concert de Proust, elle jouant du piano classique et lui lisant pendant ce temps des extraits de *La Recherche*. Avec la maladie de Parkinson que se traîne cette « *amatrice de haut vol* », ce n'est pas gagné. Mais ladite mère, Catherine David, romancière, journaliste et ceinture noire de karaté, oppose à la dégénérescence un humour intact. Un livre de dialogues où les désaccords nourrissent la tendresse, loin des accents vengeurs du *Temps gagné*, le premier roman de l'auteur.

Non moins fantasque, la mère de Justine Lévy fut une étoile filante dont l'histoire tragique, marquée par les addictions, avait déjà inspiré la romancière avant *Une drôle de peine* (Stock). Si elle promet qu'il s'agira de son dernier « livre de ma mère », Justine Lévy convoque elle aussi son spectre et mène l'enquête pour comprendre le trouble originel, entre les témoignages d'un père ayant déjà tout dit, d'une ex de sa mère particulièrement toxique ou encore d'un cousin lobotomisé au fin fond d'un hôpital psychiatrique. Bourgeois coincés très « maréchal nous voilà », les grands-parents de Justine pourraient bien constituer un début d'explication. Quant à Régis Jauffret, le voici, dans *Maman* (Récamier), au chevet d'une mère centenaire mourante, sur le point d'ouvrir un tiroir clé dans la commode des secrets familiaux, après avoir raconté dans *Papa* l'arrestation de son père par la Gestapo. S'il considère l'amour pour une mère comme une vertu, gare au chantage émotionnel !

Dans une veine plus sobre, Vanessa Schneider explore la figure d'un père à la fois tendre et terrible, et qui lui laisse,

Léonor de Récondo publie *Marcher dans tes pas*.

à sa mort, une pochette et un roman comme derniers indices. Et *La Peau dure* (Flammarion – lire aussi page 77) de rouvrir les blessures d'une lignée illégitime. Après avoir interrogé le silence autour de la guerre d'Espagne dans sa lignée maternelle, Léonor de Récondo remonte, dans *Marcher dans tes pas* (L'Iconoclaste), le fleuve Bidassoa sur la trace d'Enriqueta, sa grand-mère paternelle. En 1936, alors que les Junkers Ju 52 bombardent Irun, Enriqueta tourne une cuillère de bois dans une casserole de riz, tandis que le futur père de l'autrice joue à ses pieds. La fuite est imminente. Quelques

Justine Lévy, autrice d'*Une drôle de peine*.

HANNAH ASSOULINE/ÉDITIONS DE L'OBSERVATOIRE - LAURA STEVENS/L'ICONOCLASTE - MARIE ROUGE/STOCK

bijoux, quelques photos, et c'est le départ. Son texte rend à l'exil républicain espagnol une mémoire incarnée, charnelle, transmise de mère en fils, puis de fils en fille. Kaouther Adimi, elle, choisit dans *La Joie ennemie* (Stock) de raconter le chemin inverse : la décision de ses parents de partir se réinstaller en Algérie, en pleine décennie noire.

BESOIN DE RECOMPOSITION

Nombre de romans familiaux de cette rentrée portent aussi sur des parents fictifs, comme le beau-père inventé par Virginie Noar dans *Et brûlent les enfances* (Les Pérégrines) : tandis qu'Annick est enceinte, Adama, le beau-père tant attendu par ses autres enfants, s'efface… Souvent, ils miment le geste de reconstitution qui caractérise les romans du réel : dans *Le Bel Obscur* (Seuil), Caroline Lamarche imagine une narratrice confrontée à l'effacement d'un ancêtre du XIXe siècle, Edmond, dont elle découvre l'existence dans une malle. Un acte héroïque oublié – avoir sauvé deux jeunes gens de la noyade – surgit au milieu de papiers et de silences. Elle interroge les lacunes de l'arbre généalogique, remonte la piste, lit Jung, des traités d'alchimie… L'enquête glisse, devient spirituelle. Edmond, comme un souffle, vient troubler l'équilibre et déplacer le regard, à la croisée de l'histoire familiale, du désir et de l'invisible. De même, dans *Au grand jamais* (Gallimard, critique dans notre prochain numéro), Jakuta Alikavazovic évoque une mère disparue, poétesse exilée, et une fille qui tente, devenue mère à son tour, de reconstituer ce que l'on ne lui a jamais dit. Et le même besoin de recomposition se retrouve dans *Nancy-Saïgon* (Seuil) d'Adrien Genoudet, où une tunique et des lettres héritées révèlent les failles d'un couple et les zones d'ombre d'une lignée. Chez Antoine Wauters, le secret familial devient folie héritée, dans *Haute-Folie (lire critique page 81).* Enfin, dans *Un mal irréparable* (Mialet-Barrault), Lionel Duroy aborde une autre forme d'amnésie familiale : celle qu'impose l'exil. ■ **Simon Bentolila**

DEUX FRÈRES, DEUX MONDES

Pauline Dreyfus mêle l'intime et l'Histoire autour d'un pont.

CÉLINE NIESZAWER/LES LÉONIDES - JF PAGA/GRASSET

Dans les villages de Saint-Amand et de Champagne, séparés par la Seine, une famille de vignerons voit son destin basculer avec la construction d'un pont. À travers plusieurs générations de Vernet, Pauline Dreyfus compose une saga familiale où l'intime se confronte aux secousses de la grande Histoire : guerres, industrialisation, mondialisation. Georges traverse la rive pour rejoindre l'usine Schneider, tandis que son frère Lucien reste fidèle aux vignes, jusqu'à sa mort précoce. Deux frères, deux mondes – et, entre eux, ce pont qui unit autant qu'il déchire. Si les personnages d'*Un pont sur la Seine* manquent parfois de chair, le roman séduit par la finesse de son ancrage historique. L'autrice restitue un territoire en mutation : la viticulture s'épuise, fragilisée par le gel, les maladies et l'exode des héritiers ; l'autre rive, elle, s'urbanise à marche forcée, aspire la main-d'œuvre, et l'usine s'immisce un peu trop dans la vie des ouvriers. Le pont traverse les décennies comme un baromètre social. Il relie deux rives, deux classes, deux conceptions du progrès, sans jamais vraiment abolir les frontières. Une fresque sobre et lucide, où s'enchevêtrent héritages contrariés, trahisons silencieuses et fidélités vacillantes. **S.B.**

★★★☆☆
UN PONT SUR LA SEINE
PAULINE DREYFUS
208 P., GRASSET, 19,50 €

MÉMOIRE ALBANAISE

Une quête des origines en forme d'ode à la liberté, signée Marie Charrel.

« *Va là-bas. Trouve Elora.* » C'est le seul message laissé par Ester, la mère de Sarah, après son décès. Elle était *« une femme de peu de mots »*. Le lieu est un village sans nom, perdu dans les montagnes albanaises. Et si, comme on le dit, *« ce qui ne peut être nommé ne peut être trouvé »,* Sarah se met pourtant en route afin de découvrir l'héritage que sa mère lui a légué. Elle trouve une bâtisse décrépie, témoin d'un passé déserté. Les habitants, rares et vieillissants, se souviennent encore : Elora n'est plus de ce monde. Peu à peu, le portrait de cette adolescente se dessine. Une jeune fille en feu, traversée par la soif de liberté et la volonté farouche de briser les chaînes d'un ordre patriarcal étouffant. En menant l'enquête, Sarah comprend que l'histoire d'Elora ne lui est pas étrangère. *Nous sommes faits d'orage*, ou de rage, convoque ce que Marie Charrel écrit de mieux : une langue serpentine et tellurique où la quête des origines s'entrelace avec les remous de la grande Histoire. **Marie Jouvin**

★★★☆☆
NOUS SOMMES FAITS D'ORAGE
MARIE CHARREL
400 P., LES LÉONIDES, 21,90 €

Entretien

« LA HAINE N'EST PAS UN BON CARBURANT »

Après *Premier sang* sur son père, Amélie Nothomb consacre *Tant mieux* à sa mère, poursuivant avec bonheur sa chronique familiale. Et aimante.

Un écrivain ressentirait-il toujours, à un moment donné, le besoin d'explorer sa famille ?

Amélie Nothomb. Cela m'a été indispensable pour la raison la plus simple du monde, c'est qu'ils sont morts. Tant qu'ils étaient vivants, je n'en éprouvais aucun besoin. Puis ils m'ont fait ce coup-là – à part cela, ils ont été de très bons parents. Je n'ai pas su comment surmonter leur absence sans leur consacrer un livre.

Face à sa famille, écrivez-vous, on a le choix entre amour et haine : *« Celui qui hait sa famille, même pour les meilleurs motifs, finira par se haïr. »* Vraiment ?

A.M. Oui, la haine n'est pas la solution. À l'exception des parents bourreaux, il faut alors couper les ponts, les personnes ont le choix entre l'amour et la haine. Choisir cette dernière paraît salvateur, mais à long terme c'est impossible, la tragédie grecque a toujours raison. Je prends pour exemple ma mère, qui vient d'une lignée de femmes qui se haïssaient et qui, elle, seule de son espèce, a bizarrement transformé cette haine en amour. Elle a adoré sa mère, qui était un monstre. Par choix, elle a aimé cette femme, et la lignée de haine s'est arrêtée.

« JE VIENS DE CE QU'IL EST CONVENU D'APPELER UNE BONNE FAMILLE, DONT LES REJETONS ONT POUR BUT DE FAIRE DE BEAUX MARIAGES. MOI, C'ÉTAIT RATÉ »

Vous avez commencé à étudier le cercle familial avec *Le Crime du comte Neville*, en 2015…

A.M. Oui, c'est une métaphore de mes parents, je les ai fictionnalisés. Le comte Neville, cet homme si obsédé par la politesse, est mon père. Il y a aussi mon frère et ma sœur, Oreste et Électre. Je viens de ce qu'il est convenu d'appeler une bonne famille, dont les rejetons ont pour but de faire de beaux mariages. Moi, c'était raté. La seule fois où j'ai été invitée à un bal, j'ai fait scandale en me saoulant et en vomissant. Je n'étais pas un beau parti, j'étais moche, gauche, ridicule. Mon entourage n'a pas beaucoup fait pour améliorer cette perception *[rires]* ! Quand ma méchante grand-mère, la tueuse de chats, m'a rencontrée, j'avais 17 ans, et la première chose qu'elle m'a dite, c'est : « *Eh bien, toi, j'espère que tu es intelligente parce que tu es tellement laide…* » Elle m'a détestée tout de suite car elle a senti que j'étais fragile. J'ai essayé d'écrire sur elle, d'ailleurs, et c'est là que j'ai vu que la haine n'est pas un bon carburant, elle ne résout rien. Ce livre fait partie de mes innombrables manuscrits pas montrés.

En 2021, vous abordez frontalement votre père avec *Premier sang*, écrit dans la foulée de sa mort, en mars 2020. Et cette année, vous publiez *Tant mieux*, consacré à votre mère, décédée en février 2024. Fait rare chez vous, vous ajoutez à la fin du livre une espèce d'addendum pour vous expliquer…

A.M. Dans *Premier sang*, j'ai usé du « je » spontanément, cela coulait de source. Patrick Nothomb, c'est moi, cela se voit, physiquement. Pour ma mère, j'ai essayé le « je », c'était complètement dissonant. Elle devait être racontée comme un conte à la troisième personne du singulier, et je m'en suis expliquée : il fallait que les gens sachent que tout cela était vrai, et que je suis née de cette mère à la fois géniale et pas du tout facile, parce que dédoublée, dissociée – enfant, elle avait vu sa mère massacrer des chats avec cruauté et assisté aux disputes effroyables de ses parents. Mais elle avait fait sienne la philosophie du « tant mieux ».

Y a-t-il une autre pierre à venir dans l'édifice familial ?

A.M. Tout ce que je peux dire, c'est du verbatim de ma sœur Juliette – dans *Le Livre des sœurs*, j'ai noyé le poisson –, qui m'a lancé l'autre jour : « *Tu ne vas pas attendre que je sois morte pour écrire un livre génial sur moi.* » Vais-je être capable de le faire ? C'est une autre histoire… ■

Propos recueillis par Marianne Payot

★★★★☆
TANT MIEUX
AMÉLIE NOTHOMB
216 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

JEAN-BAPTISTE MONDINO/ALBIN MICHEL

LiRE magazine

Les plus beaux poèmes de notre enfance

Pour sourire, grandir, rêver, pleurer et résister

100 PAGES

RICHEMENT ILLUSTRÉES

Disponible chez votre marchand de journaux
Et ici aussi

Révélé en 2022 avec *Les Enfants endormis*, l'ex-professeur d'histoire-géo publie le très attendu *Jacky*, où il explore le détachement affectif de son père à l'aune des jeux vidéo de son enfance. Une fois encore, ce descendant d'une lignée de bouchers éclaire les zones d'ombre de sa famille originaire de l'arrière-pays niçois à la lumière franche du documentaire. Rencontre à Saint-Germain-des-Prés, près de son éditeur, et bien loin de son village natal.

Anthony Passeron CONSOLE HONORAIRE

Des trombes d'eau s'abattent sur les trottoirs du boulevard Saint-Germain, en ce début du mois de juillet. Pantalon et ciré foncés plaqués sur le corps, Anthony Passeron slalome au milieu des voitures avec l'agilité d'un footballeur jusqu'à l'intérieur du Rouget, où nous l'attendons. Plus tard, devant un café allongé, servi par un garçon en tablier, il nous confie avoir toujours besoin d'une « *béquille narrative* » pour composer ses histoires. L'expression nous frappe, tant elle semble en décalage avec la vitalité que dégage l'auteur, né à Nice en 1983, puis élevé dans l'arrière-pays au sein d'une famille de bouchers.

Regard noisette sous ses cheveux trempés, il nous confie sa plus grande angoisse. « *Dès le projet, il faut que j'aie une idée structurante, que je sois capable d'expliquer ce que je fais, sinon ce n'est pas bon signe,* explique l'auteur. *Dans* Les Enfants endormis, *je raconte l'histoire du sida dans une famille rurale et la recherche sur cette maladie. Dans* Jacky, *je raconte le désengagement affectif de mon père en trois consoles qui me permettent de décrire trois périodes de notre vie : famille unie, famille titubante, et enfin plus de famille. Si j'arrive à faire ça, je peux écrire.* » C'est-à-dire avancer sans trébucher dans la matière sensible de l'histoire familiale.

Ceux qui ont lu *Les Enfants endormis* en 2022 se souviennent : une famille possédant la boucherie du village, considérée comme une famille de notables ; le fils aîné, Désiré, destiné à en prendre la suite, mais qui bascule dans l'héroïne avant d'être contaminé par le virus du sida ; Jacky, le père de l'écrivain, contraint de faire tourner le magasin ; et Anthony qui grandit dans ce drame silencieux, près de sa cousine, née avec le virus. « *Dans* Les Enfants endormis, *il y a déjà cette scène où je vois ma cousine pour la dernière fois*, relate-t-il. *Le jeu vidéo me permet alors de détourner le regard d'une situation trop triste. J'avais envie, pour le second roman, de prolonger la béquille narrative qu'est la documentation.* »

GÉNÉRATION NINTENDO

Dans *Les Enfants endormis,* Anthony Passeron utilise l'histoire de la recherche sur le sida afin de contrebalancer l'effondrement de Désiré et de sa famille. Cette fois, pour raconter Jacky, le jeu vidéo s'est imposé quand, en en parlant avec son frère jumeau, il s'est rendu compte que c'était la seule chose à laquelle leur père les avait initiés. Aux éditions de La Découverte, un ouvrage de philosophie des jeux vidéo lui donne du grain à moudre. « *Les jeux sont nés dans des bars,* précise Anthony Passeron. *Ils ont été créés pour dépenser 5 francs pour une partie de cinq minutes, consistant en une action répétitive qui s'accélère jusqu'à la fin. Avec Nintendo, ils entrent dans le salon. Ils deviennent plus longs, plus complexes. Mon père a toujours détesté ces jeux. Il aimait Pac-Man. Dès qu'il y avait une histoire, il disait que ce n'était pas pour lui.* » Aussi, ces nouveaux jeux ne correspondent pas à son père, qui fuit le foyer pour le magasin, ne rentrant que pour dormir. « *Passer trop de temps dans le loisir, c'était culpabilisant pour lui,* explique l'écrivain. *Je me souviens que, quand ma grand-mère venait chez nous, il ne fallait surtout pas être allongé sur le canapé. C'était presque pornographique pour elle. En même temps, avec ce livre, je voulais revendiquer cette culture-là, car elle est un marqueur de notre génération.* »

Anthony Passeron n'est pas arrivé à la narration par la littérature, mais par le jeu vidéo. Il pense que cela le range à part car, « *quand tu écoutes l'émission* Le Book Club *de France Culture, tu as l'impression qu'ils ont tous lu Émile Zola à 3 ans* », s'amuse-t-il. Sa mère aurait aimé voir ses fils lire, alors qu'elle-même ne lisait pas. Il ne regrette rien, tant les jeux lui ont ouvert un univers riche, ainsi qu'un espace de compréhension exclusive, difficile à décrypter pour ses parents. Des heures durant, il s'est évadé sur l'Atari, la Nintendo et la Sega Mega Drive. Il partage cette bulle avec son frère jumeau, devenu programmeur informatique, avec qui il n'a longtemps formé qu'une seule et même personne aux yeux des autres. Ce n'est qu'à la fac, à Nice, qu'il deviendra un individu. À la fac, aussi, qu'il découvrira qu'en dehors du village il n'est pas riche. Là, enfin, où il entend, pour la première fois, que le prénom de son père, Jacky, •••

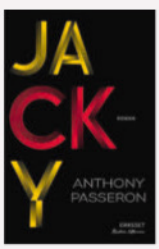
« Être un transfuge, pour moi, c'est cela : arriver dans un monde où l'on raille ce qu'étaient les hommes de mon milieu »

MANUEL LAGOS CID POUR *LIRE MAGAZINE*

LES JEUX SONT REFAITS

Anthony Passeron ajoute à son œuvre un roman consacré à une enfance deux fois bouleversée, par le départ du père et par l'arrivée concomitante des jeux vidéo. Magnifique *Jacky* !

« *Mon père a disparu en l'espace de trois consoles de jeux.* » L'incipit de *Jacky*, surnom de l'homme dont il est question, dit tout du rapport altéré au réel et au temps des gamins ayant grandi dans les années 1980 et 1990. Après avoir évoqué l'épidémie du sida dans *Les Enfants endormis*, Anthony Passeron mêle de nouveau la grande Histoire à celle d'une famille de l'arrière-pays niçois, revenant sur l'avènement des consoles de salon en parallèle de vies qu'elles vont bouleverser. Accès à un ailleurs insoupçonné, les jeux vidéo procurent au narrateur et à son frère un refuge loin des drames familiaux, de la méchanceté d'autrui et des problèmes d'adultes, tout en provoquant une rupture avec ces derniers. Un traumatisme symbolise le fossé générationnel : lorsque les jumeaux découvrent dans une brocante que leur père y a bazardé leurs affaires pour les faire disparaître de sa vie, dont l'antique et glorieuse Atari 2600 à laquelle ils durent leurs premiers émois vidéoludiques. Dans une vallée dont s'accélère le déclassement, ils sont les rejetons d'une lignée d'artisans bouchers. La rudesse de l'enfance de Jacky contraste avec le confort de celle qu'il offre à ses enfants ; leur accès aux jeux vidéo représente l'irruption de la société de consommation dans le village. Jacky y adhère un temps, bien que son métier dévore ses meilleures années : si la modernité en émancipe certains, elle met en péril la boucherie familiale et éloigne peu à peu le père de son foyer. En de courts chapitres égrenés comme des instantanés, Anthony Passeron rappelle une époque où les pères passaient leurs week-ends à couler du béton ou à bricoler sur la voiture, histoire de démontrer toujours plus leur sérieux. Il ne s'intéresse guère aux effets de style, mais chaque détail compte dans son écriture concise et incarnée. La littérature s'empare enfin du jeu vidéo comme composante essentielle de notre patrimoine mémoriel et culturel. Il était temps. **Antoine Faure**



EXTRAIT

★★★★☆
JACKY
ANTHONY PASSERON
208 P., GRASSET, 18,50 €

de son vrai nom Jacques Maurice Albert, est une expression désignant un homme passant son temps à bricoler des gadgets sur sa voiture. « *On m'a souvent poussé à dire que j'étais un transfuge de classe*, relate-t-il. *Je dirais plutôt transfuge géographique ou culturel. Être transfuge, pour moi, c'est cela : arriver dans un monde où l'on raille ce qu'étaient les hommes de mon milieu.* »

REJETON DE LA CLASSE MOYENNE

Ces mêmes hommes lui ont reproché de ne pas être assez viril. Son père ne savait pas quoi faire de ses fils, auxquels il n'a transmis ni son savoir-faire d'artisan, ni la boucherie, qui a fini par péricliter. « *Avec mon frère, je suis le premier Passeron qui ne soit pas boucher,* déclare l'écrivain. *La console est la seule chose que notre père a pu mettre entre nos mains. Je ne sais même pas couper le poulet du dimanche. C'est vraiment ça qui s'est perdu. C'est pour cela que je travaille beaucoup sur la génération. J'ai l'impression d'avoir des choses à créer, car je pars avec moins de bagage.* » Sa génération, c'est celle des jeux vidéo, de l'entrée massive à l'université des rejetons de la classe moyenne, et des divorces. « *Dans mon entourage, neuf copains sur dix avaient un père défaillant*, se souvient-il. *Après une séparation, le père les prenait un week-end sur deux, puis de loin en loin, puis plus rien. L'idée, c'était que les enfants avaient besoin de leur mère.* »

Écrire, il n'y a pas pensé ni pendant ses études d'aménagement du territoire à Nice, ni une fois que, master en poche et faute de trouver un travail, il retourne au village pour être surveillant dans son ancien collège, dix ans après l'avoir quitté. Lassé de ne pas trouver de « *boulot* », il passe le Capes. Son premier poste d'enseignant est à Villepinte, en région parisienne. Le premier jour en banlieue, il est perdu, puis il se fait des amis à Livry-Gargan, où il réside. Confronté à l'« *altérité* », il commence à mieux comprendre son milieu d'origine.

Là, il commence à écrire. De la poésie, ainsi qu'une nouvelle, inspirés de son quotidien de prof. « *J'ai été refusé partout, je me suis senti rejeté, j'avais l'impression que tout le monde se connaissait dans ce milieu,* se souvient-il. *Ce fut une blessure narcissique.* » En 2016, il entame le premier chapitre des *Enfants endormis*, qu'il termine en 2020, en plein confinement. En tapant « éditeur » sur Facebook, il tombe sur Juliette Joste, alors en poste chez Grasset. Cette dernière le lit, et lui conseille d'envoyer son texte

YANKRUKOV/PEXELS

à des maisons qui font de la non-fiction. « *Je n'avais jamais entendu ce terme* », avoue Anthony Passeron. Son manuscrit, envoyé à vingt-quatre éditeurs, ne reçoit que quatre réponses, dont celle du Globe. Plus tard, des éditeurs rencontrés dans des festivals lui reprocheront de ne pas lui avoir envoyé son texte. « *J'avais envie de leur répondre: "Lis tes mails!" car cela faisait quatre ans que le manuscrit attendait dans leurs boîtes de réception!* » s'exclame-t-il, hilare.

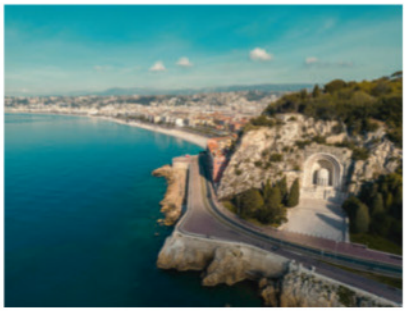
« UNE ÉNORME BÉQUILLE NARRATIVE »

A-t-il des nouvelles de son père ? Anthony Passeron sait qu'il a fini sa carrière en nettoyant les rues de Nice. « *C'est une chute sociale* », affirme l'écrivain. Il fauchait dans la caisse à tel point que ça s'est su et qu'il a dû changer de métier. On l'a vu à Saint-Laurent-du-Var, puis dans les Alpes-de-Haute-Provence, lui révèle-t-on lors de dédicaces en librairie. « *Je suis persuadé qu'il me lit. Je pense que j'écris car je ne peux pas lui parler.* Les Enfants endormis, *je l'ai écrit pour qu'il comprenne Désiré.* Jacky, *c'est une manière de lui expliquer comment j'ai vécu ce qu'il a fait.* » Ce qu'il a fait ? Les abandonner tous, avant d'entamer une relation avec une mineure, scolarisée en troisième dans le collège de ses fils. À l'époque, personne ne dit rien de cet adulte qui s'affiche avec une adolescente, vient la chercher à moto à la sortie des cours. « *Au début, le projet, c'était d'écrire sur cela*, confie-t-il. *Mais je n'y arrivais pas. Peut-être qu'un jour j'aurai les mots pour expliquer comment mon père se retrouve avec une mineure, pourquoi à l'époque ça passe.* »

L'auteur est en quatrième au moment des faits. Il est à la fois choqué et soulagé que son père soit heureux, tant la peur qu'il se suicide le hante. Car l'oncle Yul, le héros de son enfance, le plus jeune de la fratrie, le plus enjoué, le plus sportif, vient de mettre fin à ses jours. Anthony Passeron pense de plus en plus à consacrer un livre à son oncle Yul. Il a déjà trouvé une « *énorme béquille narrative* » : « *Yul a été fan de Maradona, Pantani et Agassi,* énumère-t-il. *Il est mort avant de voir la chute de Maradona à cause de la drogue, avant de voir la fin de Pantani retrouvé mort d'une overdose, avant que l'on apprenne que la chevelure d'Agassi était une perruque. Il n'a jamais rien su de cela, et c'est très romanesque.* » Ultime raison : quand *Les Enfant endormis* a paru, un cousin lui a dit : « *Tu n'as pas intérêt à écrire sur Yul.* » « *Donc il n'y a rien de plus tentant !* » conclut Anthony Passeron dans un éclat de rire. ■

Gladys Marivat

> « La console est la seule chose que notre père a pu mettre entre nos mains »



Vue de Nice, où Anthony Passeron a grandi.

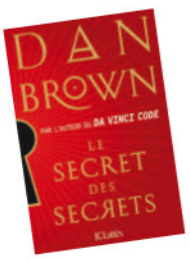
MAGGY LÓPEZ/PEXELS

C'est le grand retour de l'auteur du *Da Vinci Code* ! Le 9 septembre, *Le Secret des secrets*, le dernier livre du roi du thriller ésotérique, paraîtra simultanément dans dix-huit pays, dont la France, où il bénéficiera du plus gros tirage de la rentrée. *Lire Magazine* lève le voile sur le processus ultra-verrouillé d'une telle orchestration.

Le Secret des secrets de Dan Brown

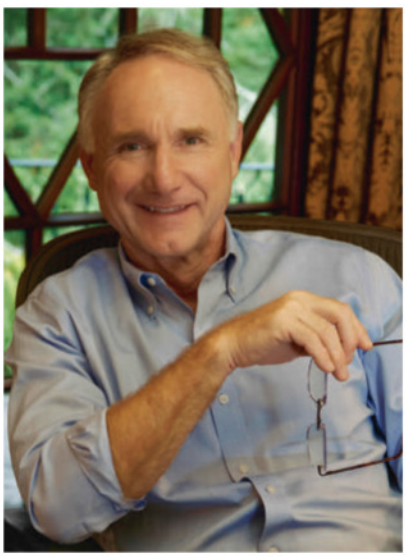
DANS LES COULISSES D'UNE SORTIE MONDIALE

Un manoir, quelque part en France. Au sous-sol, un luxueux bunker, où neuf traducteurs, interdits de tout contact avec l'extérieur, s'affairent autour d'un manuscrit dont la parution mondiale sera un événement. Mais dix pages du roman fuitent malgré tout sur Internet, et un hackeur exige une rançon pour ne pas dévoiler le reste. Vous avez reconnu *Les Traducteurs* de Régis Roinsard, sorti en 2019. C'était un film, mais il s'agit justement d'éviter qu'il devienne réalité. D'autant qu'il était inspiré du dispositif mis en place en 2013 pour le sixième roman de Dan Brown, *Inferno*, le premier de l'auteur qui fut une « sortie mondiale ». Comme le fut *Origine*, en 2017. Comme le sera ce *Secret des secrets*, le huitième d'un écrivain dont c'est le grand retour après huit ans de silence.



L'ANGOISSE DU PIRATAGE

En temps normal, tout ouvrage paraît d'abord dans la langue où il est écrit, et dans le pays d'origine de son auteur, avant d'être traduit à l'étranger, selon un calendrier et des négociations (les cessions de droits) qui varient en fonction de la renommée. Une sortie mondiale demeure rare. Pour des raisons d'exclusivité, de stratégie marketing, mais aussi de protection : « *Les moyens de piratage se sont développés de façon incroyable, nous obligeant à d'autant plus de vigilance*, résume Véronique Cardi, directrice générale des éditions JC Lattès. *Imaginons que la version anglaise sorte avant que nous ayons achevé la traduction française, chez Lattès, eh bien dans l'heure qui suit on trouvera en ligne une traduction par ChatGPT.* » À ce poste depuis 2019, Véronique Cardi a déjà orchestré de telles parutions, notamment pour certaines stars, dont Britney Spears et son livre *La Femme*



Ci-dessus : Dan Brown. À droite : dans le film *Les Traducteurs*, de Régis Roinsard, neuf personnes travaillent dans le secret à la traduction d'une sortie mondiale.

BEN FLYTHE/JC LATTÈS - MAGALI BRAGARD/TRÉSOR FILMS – FRANCE 2 CINÉMA/MARS FILMS/WILD BUNCH/LES PRODUCTIONS DU TRÉSOR/ARTÉMIS PRODUCTIONS

Tom Hanks dans le film *Inferno*, adapté du roman de Dan Brown. En bas : l'Irlandaise Sally Rooney.

en moi paru en octobre 2023. Mais c'est son premier Dan Brown. Un auteur dont JC Lattès est l'éditeur historique depuis les débuts, en 2004, avec *Da Vinci Code* (plus de 3 millions d'exemplaires, toutes éditions confondues, écoulés en France). Voilà pourquoi, à quelques semaines du lever de rideau, Véronique Cardi parle de « *jubilation totale* » tout en confessant : « *On est tous un peu psychotiques, je signe des accords de confidentialité tous les jours.* » Elle pèse chacun des mots qu'elle nous accorde, et chacun de ses silences aussi. Car, si elle a « *la main libre* » sur le livre français, elle admet aussi que c'est « *l'agente américaine* [de l'auteur], *Heide Lange, et ses équipes de Sanford J. Greenburger Associates qui ont le lead* » sur le processus mondial.

DES TRADUCTEURS DANS UN BUNKER

C'est la maison d'édition Doubleday qui, fin décembre 2024, a remis une première version du texte à chacun des autres éditeurs après avoir acheté les droits, et qui a fixé la date du 9 septembre. Le chrono était déclenché. La première étape était aussi la plus grosse peur. D'autant que tout le monde avait en mémoire cette histoire de bunker… Pour *Inferno* en 2013 et pour *Origine* quatre ans plus tard, une dizaine de traducteurs furent réunis dans la ville où se situaient ces romans : Milan pour l'un, Barcelone pour l'autre. Plusieurs semaines, et douze heures par jour passées dans un sous-sol de 200 mètres carrés, à découvrir

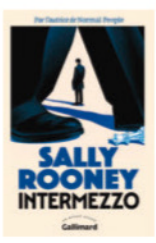
> « On est tous un peu psychotiques dans ces moments-là, je signe des accords de confidentialité tous les jours ! »
>
> Véronique Cardi, directrice générale des éditions JC Lattès

et traduire les pages qu'on leur donnait le matin sous forme de tapuscrit, et qui étaient placées en coffre-fort le soir. Directrice générale puis présidente de JC Lattès de 1995 à 2018, Isabelle Laffont avait supervisé la sortie française, et s'était rendue sur place. Elle se souvient « *d'un rythme journalier absolument énorme* », mais également de « *la complicité entre tous les traducteurs, qui se donnaient des coups de main* ». Et « *Dan Brown était lui-même venu deux, trois jours, pour leur témoigner qu'il appréciait leur travail : ça les stimulait !* »

Cette fois, il y a bien eu isolement, mais à proximité des différentes maisons d'édition. Près des éditions Lattès, donc, pour le duo de traducteurs Dominique Defert et Carole Delporte, reconduit pour la troisième fois sur une opération Dan Brown, avec la même mise au secret et batterie de processus cryptés. « *Leur première version a été faite sur ordinateur, mais hors ligne. Ça a été imprimé. Les versions suivantes se font uniquement sur papier. Avec dépôt du manuscrit, chaque soir, dans un coffre* », renseigne Véronique Cardi. À peine déconfiné mais toujours la tête dans les relectures, Dominique Defert témoigne : « *Carole Delporte a traduit le dernier tiers pendant que je traduisais les deux premiers tiers. Puis elle m'a remis son texte et a quitté le bunker. J'ai alors révisé sa partie et unifié son texte au mien. Nous procédons toujours ainsi. Pour qu'il y ait une seule plume, une seule âme, pour la cohérence, le ton, et la couleur de la traduction. Ensuite, à mesure que j'avançais dans la relecture, je remettais, par paquets, le dernier jet aux copies-éditrices, qui amélioraient encore le texte. C'est par ce système de travail que nous avons pu tenir les délais.* »

UN CHOIX STRATÉGIQUE

En France, il est un éditeur historique qui maîtrise cet art périlleux à la perfection, du fait de son vaste catalogue d'auteurs internationaux à « gros calibre ». En deux ans, Gallimard a ainsi connu pas moins de trois sorties mondiales : *Le Couteau* de Salman Rushdie *(lire encadré page 68)*, *Intermezzo* de Sally Rooney et *L'Inventaire des rêves* de Chimamanda Ngozi Adichie. Avec à chaque fois •••



SONY PICTURES RELEASING GMBH - KALPESH LATHIGRA/GALLIMARD

à la baguette Tiffany Gassouk, éditrice et directrice du domaine anglophone : « *Je voudrais d'abord balayer l'idée selon laquelle une sortie mondiale est contrainte ou imposée par les agents étrangers*, explique-t-elle, *Chez Gallimard, en tout cas, c'est un choix stratégique qui doit d'abord servir les intérêts de la parution française.* » Et de prendre pour exemple le coup de force réalisé avec le dernier Sally Rooney : « *En France, elle est beaucoup lue en langue originale. Les éditions anglaises de ses précédents romans ont toujours dépassé les éditions françaises du fait, notamment, de leur parution en amont. Alors, pour une fois, on a décidé de faire jouer la concurrence.* » Avec un résultat plus que concluant. Non seulement le roman traduit en français par Laetitia Devaux a pulvérisé les chiffres de vente du best-seller de l'autrice, *Normal People* (2018), mais il s'est également écoulé à trois fois plus d'exemplaires que l'édition originale du géant londonien Faber. Mais notre interlocutrice tempère : « *Ce sont des séquences professionnelles que j'adore, mais ce sont aussi des contre-la-montre infernaux. On peut gérer une ou deux sorties mondiales par an, mais il est absolument impossible de répéter cet effort tout au long de l'année.* » Et pour cause, une sortie mondiale contracte l'ensemble du cycle éditorial et implique de

> « Carole Delporte a quitté le bunker. J'ai alors révisé sa partie et unifié son texte au mien, pour qu'il y ait une seule âme »
>
> Dominique Defert, cotraducteur du *Secret des secrets* de Dan Brown

travailler dans l'urgence. Une valeur qui va à l'encontre des principes de l'édition française, encore plus pour une maison qui se rêve en artisan du livre.

DES URGENCES ET DES SCOOPS

Dans le cas d'une sortie mondiale, il faut toujours en revenir aux traducteurs, pierre angulaire du processus. Pour *Intermezzo*, Laetitia Devaux a dû traduire près de 500 pages en trois mois : des textes à travailler à toute vitesse, avec des versions pas toujours définitives, des fichiers cryptés… Des conditions dantesques que certains ne peuvent pas assumer, ou souhaitent éviter à tout prix. Mais parfois faire un choix n'a pas de prix. Revenons à Dan Brown. Aujourd'hui éditrice chez Buchet-Chastel, Maïlys de Lajugie émargea un temps chez Lattès. Ainsi a-t-elle piloté la publication du *Symbole perdu*, en 2009, sous l'autorité de sa directrice générale. À l'époque, pas de sortie mondiale, mais un embargo décidé par l'éditeur d'origine qui exigeait l'exclusivité. Il ne remit le texte aux autres éditeurs mondiaux que quelques jours avant la publication aux États-Unis, le 15 septembre. « *J'en garde un très bon souvenir, et pourtant il y avait toutes les raisons que ça "parte en sucette". Finalement ça a été un miracle* », sourit-elle aujourd'hui. En possession du livre en anglais le 14 septembre, elle avait au préalable constitué un duo de traducteurs : Dominique Defert (déjà) et Alexandre Boldrini ont chacun traduit des segments différents du livre. Charge à l'éditrice de leur maintenir la tête dans le guidon, d'harmoniser leurs parties respectives. Une première étape de trois semaines seulement. La seconde la vit, seule, effectuer le travail d'editing et de relecture. En France, le livre est bien paru, mais sept semaines après l'original.

Que l'on parle d'embargo ou de sortie mondiale, c'est toujours une opération où le temps est suspendu à la force des

TROIS SORTIES MONDIALES RÉCENTES QUI ONT MARQUÉ LES ESPRITS

***Les Testaments* de Margaret Atwood**

En septembre 2019, trente-deux ans après *La Servante écarlate*, Margaret Atwood publie une suite à sa fresque féministe de Gilead. Lancé en même temps dans une dizaine de pays, le livre est un immense succès de librairie, avec près de 200 000 exemplaires écoulés rien qu'en France et plus de 2 millions dans le monde, relançant au passage les ventes de l'œuvre originelle. Mais c'est également une réussite critique, puisque la romancière canadienne remporte la même année le prestigieux Booker Prize.

***Le Suppléant* du prince Harry**

C'est ce qu'on appelle un raz-de-marée éditorial. Le 10 janvier 2023, le prince Harry publie des Mémoires très attendus pour leur contenu hautement inflammable. Une gigantesque sortie mondiale et une traduction simultanée en quinze langues qui affolent la planète entière. En un jour, ce sont 1,5 million d'exemplaires qui se sont vendus rien que dans les pays anglophones, et près de 200 000 en une semaine en France. Au total, le livre s'écoulera à plus de 6 millions d'exemplaires.

***Le Couteau* de Salman Rushdie**

Le 16 avril 2024, un peu moins de deux ans après la tentative d'assassinat avorté qui lui coûta un œil, Salman Rushdie publie simultanément dans quinze pays *Le Couteau*, un texte qui revient sur cette agression sauvage, à la lumière de sa vie marquée du sceau d'une fatwa mais aussi de la grâce de la littérature. Si aucun chiffre n'est communiqué, la déflagration est énorme, et Rushdie s'élance dans une impressionnante tournée aux quatre coins du globe. **L.D.**

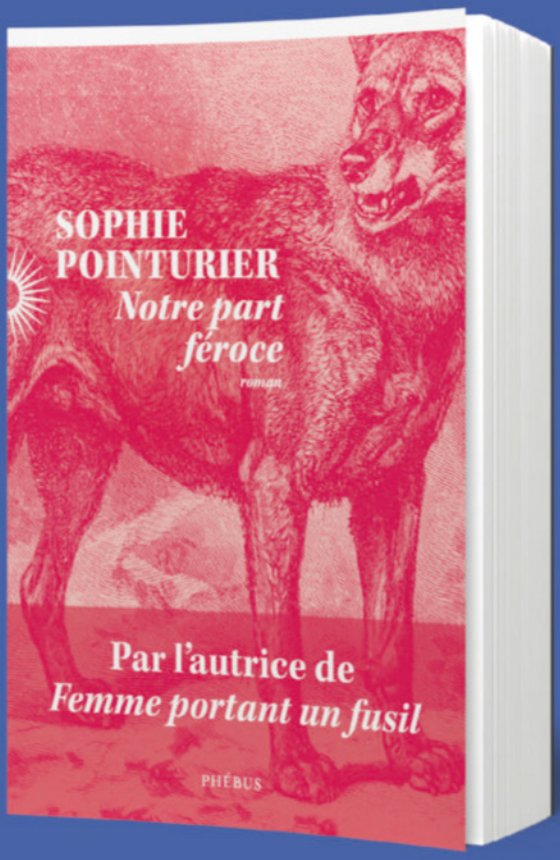
enjeux. D'où une sélection drastique des textes qui légitiment une telle mobilisation. « *On avait réfléchi à la possibilité de le faire pour le nouveau roman d'Ocean Vuong, qui est devenu une immense star aux États-Unis*, poursuit Tiffany Gassouk chez Gallimard, *mais sa poésie nécessite un travail de traduction qui n'est pas compatible avec l'urgence requise. Même chose pour le nouveau texte de Patti Smith, on ne peut pas célébrer la beauté de sa langue en seulement trois mois.* » Elle a toutefois fait un choix : « *Vous avez la primeur de l'information : notre prochaine sortie mondiale est une arrivée dans notre catalogue. Il s'agira de Siri Hustvedt, avec un texte intime dont je ne peux rien vous révéler, qui sortira en mai prochain.* » On croit deviner le sujet, puisqu'on commémorera les deux ans de la disparition de Paul Auster, qui fut son mari… Autre cas, autre genre avec les éditions Bragelonne, qui publieront en octobre le nouveau roman d'Andrzej Sapkowski, auteur de la saga fantasy *Le Sorceleur.*

LA PREUVE PAR LES CHIFFRES

La preuve qu'à tous les niveaux la stratégie entre peu à peu dans les mœurs. Mais elle demeure rare. Et surtout, elle concerne des auteurs étrangers, pour la plupart anglophones. Preuve, aussi, que la mondialisation et le *soft power* culturel se conjuguent mieux avec la langue la plus parlée sur la planète – et dans l'univers numérique. Seules des maisons d'édition britanniques ou américaines peuvent enclencher de tels phénomènes, qu'ils le soient à partir de Freida McFadden, de Dan Brown, du secteur de la dark romance, ou de noms tels Sally Rooney et Salman Rushdie. Et, dans cette dimension où les chiffres du temps et de l'argent déclenchent les opérations, Dan Brown « *est un tel phénomène éditorial et mondial que toutes les raisons pratiques, logistiques et pragmatiques légitiment, et même obligent, à un tel lancement simultané* », conclut Véronique Cardi. Un « phénomène » dont les ouvrages ont jusqu'ici été traduits dans 56 langues, vendus à plus de 250 millions d'exemplaires sur la planète. *Le Secret des secrets* sera publié simultanément dans 18 pays, dont celui de l'auteur (Doubleday tirera à 1,5 million de copies) et la France (JC Lattès en annonce 500 000). Ce 9 septembre, ce sera la fin d'une opération commando. Mais, concernant Dan Brown, les coulisses ne sont-elles pas par essence aussi un jeu d'énigmes ? Robert Langdon est sur le coup… ■ **Hubert Artus et Léonard Desbrières**

DR/JC LATTÈS

UNE FABLE CONTEMPORAINE SUR LA PART SAUVAGE QUI SOMMEILLE EN CHACUN DE NOUS.



« Brillant, original, ironique et très émouvant. Un vrai plaisir de lecture. »

Jade Glouzmann, Librairie Folies d'encre (Gagny)

PHÉBUS

« Quand vous vivez dans la rue, on ne vous regarde plus »

LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Chaque mois, notre chroniqueur s'entretient avec un auteur dans l'actualité. En cette rentrée, il a rencontré l'un des champions des prix littéraires (Médicis, Goncourt des lycéens, livre de l'année par *Lire Magazine* pour *L'Enragé*…) : SORJ CHALANDON. Dans *Le Livre de Kells*, l'ancien journaliste évoque un moment charnière de sa vie, lorsqu'il quitte Lyon pour Paris, où il rejoindra la Gauche prolétarienne. Avec ses rites, ses combats et ses débordements. Retour, avec lui, sur cette période tumultueuse.

« ***Kells, c'est moi. Gamin enfui de Lyon à dix-sept ans »,* écrivez-vous. Alors pourquoi est-il indiqué « roman » sur la couverture de votre livre ?**

Sorj Chalandon. Contrairement aux apparences, je suis pudique. Quand je raconte mon trip au LSD par exemple, je préfère dire que c'est un roman. Le masque est fragile, personne n'est dupe, mais je me donne la possibilité de prendre du champ pour ne pas devenir obscène. Je déteste l'obscénité et le récit n'échappe pas toujours à cet écueil. Je change des noms pour protéger des amis disparus. Je m'arroge le droit de recourir à la fiction pour reconstituer certains épisodes, combler des vides. Je protège la vérité vraie par une fiction appropriée.

À peine sorti de l'adolescence, vous voilà donc à vivre dans la rue à Paris. En quoi cette expérience vous a marqué à jamais ?

S.J. La rue m'a appris à me défendre, défendre son coin de territoire, son sac, voire sa virginité, et surtout le respect de soi-même. Je gardais toujours une pièce de 1 franc pour aller aux bains-douches municipaux une fois par semaine et me sentir propre. Mais la rue, c'est aussi une peur qui ne m'a jamais quitté. Quand vous vivez dans la rue, on ne vous regarde plus. Ce manque de regard me hante encore aujourd'hui.

La rencontre avec les militants maoïstes de la Gauche prolétarienne va vous sortir de là. Plus qu'un endoctrinement idéologique, elle sera votre école de l'émancipation…

S.J. Tout d'un coup, je rencontre des gens qui me parlent de culture, de littérature, de cinéma, de choses que je ne connaissais pas. Ce sont eux qui me font entrer pour la première fois dans un musée. Ils m'ouvrent à tout ce que mon père m'avait refusé. Sans eux, je n'aurais pas pu refermer le livre de ce grand salaud.

Mais la Gauche prolétarienne, c'est aussi le recours à la violence. *« De compagnon de route, j'allais devenir compagnon de doutes »,* écrivez-vous…

S.J. Et le mouvement finira par avoir la sagesse de se dissoudre en 1973. Au lieu de pratiquer le poing dans la gueule, je passerai avec d'autres au point d'exclamation en participant à l'aventure du journal *Libération*. Tous les militants ne feront pas ce choix, je pense aux membres d'Action directe. Souvent, je me demande si j'ai agi par intelligence politique ou par manque de courage. Je n'ai pas la réponse.

Et vous demandez-vous parfois ce que vous seriez devenu si vous n'aviez pas croisé dans la rue vos compagnons de la Gauche prolétarienne ?

S.J. Je serais mort… oui, la rue m'aurait tué ou je m'en serais chargé. Gamin de 17 ans, enfui de chez moi, sans bagage, sans intelligence, sans rien comme un moineau égaré obligé de se battre, je n'aurais pas survécu à tout cela et je ne serais pas là en train de vous parler.

En refermant le livre, je me suis posé une dernière question : que reste-t-il à raconter à Sorj Chalandon ?

S.J. *Le Livre de Kells*, c'est le livre de Sorj, en fait, et il vient de se refermer. C'était le chaînon manquant. Mon rêve désormais est de retourner à la fiction pure, comme je l'avais fait avec *Une promesse*. Par provocation, je dirais que j'aimerais être un mousquetaire du roi. Oui, j'aspire à devenir quelqu'un d'autre pour me débarrasser enfin de ce que j'étais. ■

Propos recueillis par B. Le.

★★★★☆
LE LIVRE DE KELLS
SORJ CHALANDON
384 P., GRASSET, 23 €

➔ Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur Ouest-france.fr (à partir du 28 août).

AUDREY SOVIGNET - J.F. PAGA/GRASSET

90

ÉLÉMENTAIRE, MON CHER **JOHN BOYNE**

78

MILADY REVUE PAR **ADÉLAÏDE DE CLERMONT-TONNERRE**

LE CAHIER CRITIQUE

102

QUAND **PÉTILLON** ET **LARCENET** ENQUÊTENT AVEC JACK PALMER

105

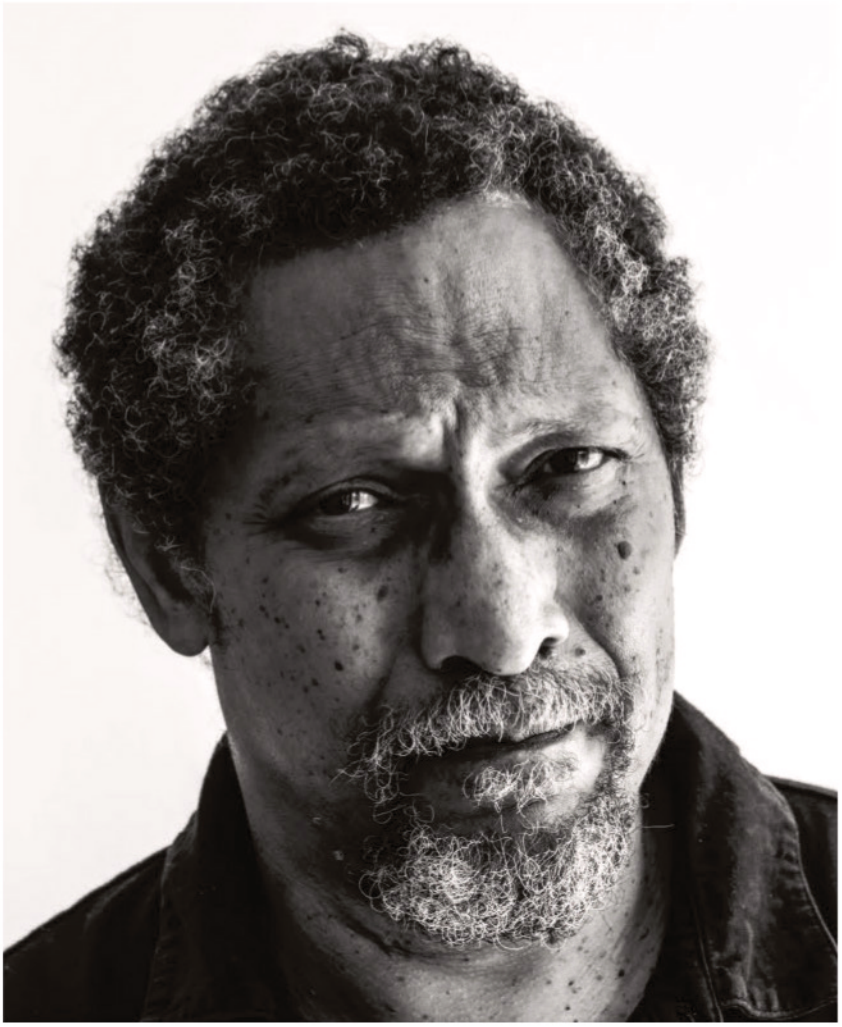
CATHERINE GIRARD, GÉNÉALOGIE DE LA VIOLENCE

J.F. PAGA/GRASSET - PAULINE KEIGHTLEY. ALL RIGHTS RESERVED 2024/BRIDGEMAN IMAGES - MANU LARCENET/DARGAUD 2025 - J.F. PAGA/GRASSET

PERCIVAL EVERETT

Des chaînes, ta colère

Plus d'un siècle après *Les Aventures de Huckleberry Finn* de Mark Twain, *James* est sans doute le roman que l'auteur américain, Prix Pulitzer 2025, portait en lui depuis toujours : un authentique classique des temps modernes.



« *Je suis l'ange de la mort, venu rendre justice dans la nuit, dis-je. Je suis un signe. Je suis ton avenir. Je suis James.* » Avant cette sentence aux accents hollywoodiens (on rêverait d'une adaptation au grand écran signée, au hasard, Jordan Peele), que de tribulations, de douleurs et de misères ! Jim – qui deviendra James à la fin du livre – est, à l'origine, l'esclave de Miss Watson dans le chef-d'œuvre de Mark Twain, un personnage certes intelligent et sensible, mais que le natif du Missouri peinera à débarrasser des artifices du cliché racialiste. Percival Everett, arrivé au faîte d'une brillante carrière, lui offre le premier rôle de son nouvel ouvrage, une sorte de *reboot* aussi pertinent que malin qui, à la faveur d'une pirouette narrative fondamentale, redistribue totalement les cartes.

On le sait dès les premières pages : Jim, qui s'exprime, en présence de ses maîtres, dans la « *langue des esclaves* » (une langue qui leur plaît, en ce qu'elle les conforte, croient-ils, dans leur immuable supériorité), est en réalité un fin lettré qui, en secret, a profité de la bibliothèque du juge Thatcher et a découvert Voltaire, Rousseau et Kierkegaard. Comment accepter l'esclavage et, de façon plus générale, la cruauté, la violence et l'injustice, quand on a appris à lire et que l'on s'est frotté aux plus hauts esprits de son temps ? On ne peut pas, voilà la réponse, et voilà le point de départ de ce formidable récit d'aventures, tour à tour drôle et terrible, empathique et vengeur. Quand on lui apprend que Miss Watson et le juge ont décidé de le vendre, Jim prend la poudre d'escampette, se jurant de revenir plus tard pour libérer sa femme et sa fille. « *Je vais me cacher sur Jackson Island. Ils vont penser que je suis parti vers le nord, mais je serai tout près. Et là, je vais trouver un plan.* » Bientôt, le fugitif est rejoint par Huckleberry Finn, gamin pour lequel il éprouve une étonnante affection et à qui, pourtant, il s'adresse comme aux autres. « *Mais, bonté, c'est quoi dans le bois, là ? Ce se'ait pas un fantôme, des fois ? Ah, su'tout ne t'app'oche pas, toi, 'este avec les omb'es, là.* »

COMMENT ACCEPTER L'ESCLAVAGE, QUAND ON A APPRIS À LIRE ET QUE L'ON S'EST FROTTÉ AUX PLUS HAUTS ESPRITS DE SON TEMPS ?

UN CHANT DE LIBERTÉ

Ce qui s'ensuit est une épopée des plus périlleuses, ponctuée de fuites et de trébuchements, de coups de fouet, de coups de feu et de révélations. À un moment, Jim entre en possession d'un carnet et d'un crayon. Il griffonne, extatique. « *Avec mon crayon, je me suis mis au monde par l'écriture. Par l'écriture, je me suis transporté ici.* »

Il y a un serpent à sonnette accroché à une main, des explosions de rires et des explo-

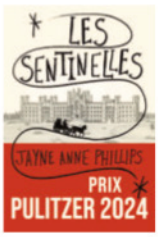
MICHAEL AVEDON/L'OLIVIER

sions tout court, des cavalcades éperdues et des presque noyades, de mauvaises rencontres et des frères de douleur. Au loin, peu à peu, s'élève la rumeur d'une guerre. « *Les États esclavagistes essaient de quitter l'Union,* explique à Jim un ami. *C'est ce que j'ai entendu. Je ne suis pas sûr de bien comprendre ce que ça signifie. En tout cas, ils ont peur.* » La peur… La clé de tout, en définitive – la peur qui permet d'asservir, de maintenir pulsions, rêves et désirs sous l'éteignoir. Dès lors qu'elle change de camp, Jim prend pleinement la mesure de ce pays si neuf et si sauvage : la liberté ne se demande pas, elle se vole, elle s'arrache. Alors, oui, tenir un flingue peut aider, mais en fin de compte une chose ne devient possible que lorsqu'on parvient à se convaincre qu'elle l'est. Ainsi de l'opprimé qui, soudain, fait entendre sa voix claire. « *Jamais je n'avais vu d'homme blanc saisi d'une telle peur. La remarquable vérité, toutefois, c'est que ce n'était pas le pistolet mais mon langage, le fait que je ne corresponde pas à ses attentes, que je sache lire, qui l'avaient à ce point perturbé et plongé dans la terreur.* » Dans un rêve fiévreux, Jim, aux portes de la mort, se retrouve à converser avec Voltaire en personne. Interrogé sur l'esclavage, le philosophe, fataliste, se contente de hausser les épaules. Jim lui fait la leçon. « *Tu as* […] *l'idée de libertés naturelles que nous possédons tous en tant qu'êtres humains. Mais quand ces libertés sont soumises à des pressions sociétales et culturelles, elles deviennent des libertés civiles, dépendant de notre place dans la hiérarchie et de notre situation.* » Voltaire, intéressé, commence à prendre des notes. « *C'est bien, très bien. Répète voir tout cela.* » *James* est le roman du grand retournement – un chant de liberté qui hisse son auteur en la superbe compagnie des Ralph Ellison, James Baldwin, Toni Morrison et consorts. ■ **Fabrice Colin**

★★★★★
JAMES (ID.)
PERCIVAL EVERETT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE-LAURE TISSUT, 288 P., L'OLIVIER, 23,50 €

Veiller sur elles

En 1874, ConaLee, 12 ans, accompagne Eliza, sa mère mutique, à l'asile de Trans-Allegheny (l'établissement a véritablement existé). « *Ça va te plaire, Maman. C'est une belle maison, tout en pierre, comme un château.* » La guerre est finie, qui a ravagé les corps et les âmes. Que fuient ces femmes, quel drame recèle leur passé ? Et qui est ce veilleur de nuit qui les accueille, avec son cache-œil et sa cicatrice ? Croisant les points de vue, ménageant ses effets, Jayne Anne Philips offre un conte gothique aux accents atemporels, couronné par le prix Pulitzer de la fiction 2024. Les photographies qui ornent ces pages rêveuses ajoutent à l'envoûtement. ■ **F.C.**



★★★★☆
LES SENTINELLES (NIGHT WATCH)
JAYNE ANNE PHILLIPS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARC AMFREVILLE, 386 P., PHÉBUS, 24 €

Le Chevalier au Dragon

Emanuele ARIOLI
Emiliano TANZILLO

Dans la Grande-Bretagne déchirée par les guerres, le roi Arthur se lève pour rassembler les peuples celtes. Au cœur des Terres Libres, un jeune chevalier découvre qu'il est le fils d'une puissante magicienne. Aura-t-il l'audace d'accepter son destin et de partir à la recherche du Graal ?

« La force du cycle arthurien ! »
France Culture

« Épique ! Coup de cœur ! »
je bouquine

« Fabuleux destin du chevalier oublié ! »
Le Parisien

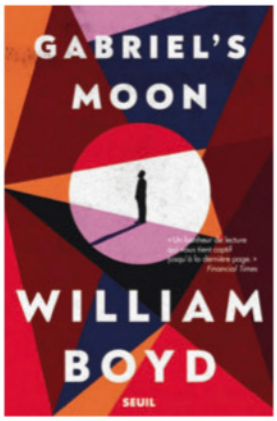
DARGAUD

2 TOMES AU RAYON BANDE DESSINÉE

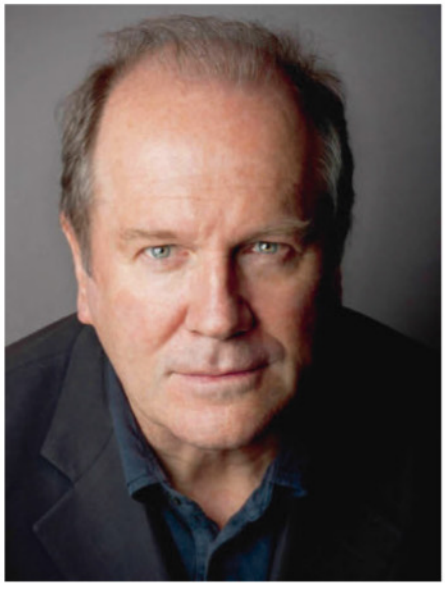
William Boyd
Gabriel's Moon

En 1960, visitant le Congo belge pour préparer un nouveau récit de voyage, Gabriel Dax saisit l'improbable opportunité d'interviewer le Premier ministre Patrice Lumumba. Son scoop tombe à l'eau lorsque l'allié de l'URSS est renversé… et assassiné, comme l'en informe la mystérieuse Faith Greene, croisée dans l'avion du retour, bien avant que la nouvelle soit relayée dans la presse. Celle qui s'avère une agente du MI6 sollicite Gabriel pour effectuer une transaction dans le sud de l'Espagne franquiste. Fasciné par la jeune femme, il devient son « idiot utile » chargé d'une succession de missions à travers l'Europe de la guerre froide, en même temps que cet insomniaque chronique tente de percer par la psychanalyse le secret entourant le décès accidentel de sa mère, et que l'on s'intéresse de près à l'enregistrement de son entretien avec Lumumba. Le lecteur de *Gabriel's Moon* s'attache bien vite à ce jouisseur invétéré, happé dans un monde de trop nombreuses coïncidences dans lequel même ses accès d'insubordination pourraient bien avoir été calculés au millimètre. L'efficacité retorse de l'intrigue dans laquelle il se trouve ballotté évoque les références anglaises du roman d'espionnage Graham Greene et John Le Carré, tandis que le talent de l'auteur pour croquer décors et personnages des années 1960 épate, de Léopoldville à Varsovie. Les prédispositions de Dax pour le métier d'agent secret le condamnent-elles à une carrière insupportable au plan moral, ou lui permettront-elles justement d'y échapper ? Ce suspense-là est un régal. ■

Antoine Faure



GABRIEL'S MOON
WILLIAM BOYD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ISABELLE PERRIN,
368 P., 23 €. COPYRIGHT SEUIL.
EN LIBRAIRIES LE 19 SEPTEMBRE.



TREVOR LEIGHTON ARCHIVES

BIO EXPRESS

1981
Professeur de lettres à Oxford, William Boyd publie son premier roman, *Un Anglais sous les tropiques*, critique du colonialisme dans laquelle un diplomate basé en Afrique de l'Ouest subit une succession d'infortunes irrésistiblement comiques.

2010
Huit ans après avoir relaté le tumulte du XX^{e} siècle par le truchement d'un journaliste, indic et critique d'art tenant son journal dans *À livre ouvert*, Boyd signe le scénario de son adaptation en mini-série, ce qui lui vaudra le pendant britannique d'un César.

2012
Les héritiers de Ian Fleming le choisissent pour écrire une nouvelle aventure de James Bond intitulée *Solo*. *« Plus âgé et plus sage »*, 007 s'y trouve plongé dans un pays africain ravagé par une guerre civile et inspiré des souvenirs d'enfance de l'auteur.

PREMIÈRE PARTIE

Léopoldville, Londres, Madrid, Cadix 1960-1961

1

En dictature

C'était une journée chaude et humide à Léopoldville, dans une république du Congo indépendante depuis peu. À des kilomètres sur l'autre rive du fleuve, Gabriel Dax contemplait Brazzaville, dont les bâtiments se fondaient en une masse indistincte sous la gaze des brumes de chaleur, telle une cité mythique à l'arrière-plan d'un tableau de la Renaissance. Le vert glauque des eaux contrastait avec le bleu pâle du ciel sans nuages. Le fleuve Congo était profond et, que le ciel soit d'azur ou d'acier, sa couleur ne changeait jamais vraiment.

Gabriel se trouvait sur le boulevard populeux qui bordait les quais, assourdi par un brouhaha de fête foraine, cris, sifflets, klaxons, vrombissements de moteurs. Quelle était la largeur du fleuve à cet endroit ? se demanda-t-il. Quinze kilomètres ? Une vingtaine ? Il lui faudrait chercher la réponse exacte. Plutôt qu'un grand fleuve, on eût dit un lac à la surface sillonnée par une circulation ininterrompue : des pêcheurs dans d'étroites pirogues en bois, des vedettes bourdonnantes, des bacs massifs qui faisaient la navette entre les deux capitales jumelles face à face, chacune sur une rive.

Il consulta sa montre. Il était en avance en raison de sa fébrilité. Thibault avait suggéré ce point de rencontre neutre plutôt que l'hôtel, où on aurait pu le repérer en train de monter à bord d'une voiture officielle. Descends jusqu'aux quais, attends-moi rue Victor-Hugo près du frangipanier, je passe te prendre à 15 heures. Dans l'ombre pommelée des feuilles du grand arbre, une brise agitait ses cheveux par petites bouffées d'une touffeur liquéfiante et l'intense parfum des fleurs qui cuisaient au soleil lui semblait omniprésent, presque palpable. Camelots et bonimenteurs avaient tenté en vain de lui vendre des stylos, des peignes, des porte-clés, des grigris, des lacets, des montres, des fruits et des friandises, mais c'était d'une bière bien fraîche qu'il avait envie. Il avait posé entre ses pieds sa sacoche en cuir qui renfermait son magnétophone et regrettait déjà d'avoir choisi de porter une cravate. Mais bon, ce n'était pas tous les jours qu'on allait interviewer un Premier ministre… Il se trouvait assez chic avec sa chemisette blanche en Aertex, son pantalon gris en flanelle légère et ses souliers en daim – l'archétype du journaliste sérieux et responsable envoyé par un quotidien national britannique.

Il vit la DS noire arriver lentement sur le boulevard. Elle s'arrêta à sa hauteur et la portière arrière s'ouvrit. Sans oublier sa sacoche, il prit place sur la banquette à côté de Thibault, qui lui serra la main tandis que le soldat au volant redémarrait. C'était lors d'un dîner deux jours plus tôt à l'hôtel Memling que Thibault N'Danza, ancien camarade d'université devenu médecin puis ministre de la Santé dans le gouvernement du nouvel État indépendant, lui avait suggéré d'interviewer le Premier ministre Patrice Lumumba. Il avait organisé la rencontre et tout s'était décidé très vite.

« Je ne sais pas grand-chose sur la politique congolaise ni sur ce qui se passe dans le pays, l'avait prévenu Gabriel. Je me sens un peu comme un imposteur.

— Tu n'auras même pas besoin de poser la moindre question, avait répondu Thibault avec un sourire. Il veut juste parler et voir ses propos imprimés dans un grand journal étranger. »

Thibault était un homme mince et longiligne à l'attitude alerte et réfléchie. Adopté par des missionnaires américains, il avait pu faire ses études à l'étranger, contrairement à la petite communauté des Congolais de la classe moyenne, les *Évolués**[1], comme on les appelait. Mais à présent que le pays avait acquis son indépendance, tout allait changer. Le Congo aux Congolais, et non plus aux Belges.

« Tu as bien pris ton magnétophone ? s'inquiéta Thibault.

— Oui. Pourquoi tient-il tant à ce que j'enregistre notre entretien ?

— Parce que sa voix sera sur tes bandes et non filtrée par l'interprétation d'un journaliste, sauf ton respect, ni par des révisions éditoriales. Quoi que tu écrives, quoi que publie ton journal, les bandes seront toujours là.

— Pas de problème. Il parle anglais ?

— Pas couramment, mais il le comprend très bien. Il s'exprimera en français et je peux faire l'interprète, si tu veux.

— Mon français tient la route. On verra sur place. »

ALLUME LE MAGNÉTO, POSE LES QUESTIONS BANALES HABITUELLES ET LAISSE LUMUMBA TE RACONTER TOUT CE QU'IL VEUT ET PESTER S'IL EN A ENVIE

Gabriel se carra sur la banquette et essaya de se détendre, soudain pris d'une bouffée d'angoisse. Il n'avait jamais conduit ce genre d'entretien prestigieux puisqu'il n'était pas grand reporter mais simple journaliste de voyage. Et là, pour une fois, il s'était retrouvé au bon endroit au bon moment. Allume le magnéto, pose les questions banales habituelles et laisse Lumumba te raconter tout ce qu'il veut et pester s'il en a envie, se dit-il. Ça ne doit pas être bien difficile !

Au bout d'une quinzaine de minutes, la Citroën tourna pour emprunter une allée barrée par un haut mur avec un portail en fer flanqué de deux guérites. Un soldat armé d'une mitraillette jeta un coup d'œil dans la voiture, reconnut Thibault et donna l'ordre de les laisser passer. Ils roulèrent jusqu'à une grande demeure en stuc blanc de style colonial avec deux longues ailes de part et d'autre d'une imposante *porte cochère** à piliers. De nombreux soldats patrouillaient, leurs armes bien en évidence.

Thibault entraîna Gabriel sur un chemin qui contournait la maison pour traverser un jardin tout en longueur à la pelouse verte et drue parfaitement entretenue, bordée d'hibiscus et d'une haute haie de poinsettias, jusqu'à un vaste kiosque en bois avec véranda, peint en blanc comme la résidence principale. De luxuriantes bougainvillées mauves retombaient sur le toit de cette modeste structure, derrière laquelle trois immenses palmiers montaient la garde tels des monolithes. Ici, à distance du fleuve, l'atmosphère semblait encore plus étouffante et Gabriel se réjouit en avisant un ventilateur •••

électrique suspendu au plafond de la véranda au-dessus d'une table ronde à plateau de verre entourée de trois chaises cannées.

À leur approche, un homme de haute taille en costume sombre, chemise blanche et petit nœud papillon sortit du kiosque. Silhouette élancée et fine, la trentaine, lunettes, barbiche courte bien taillée.

« *Monsieur le Premier ministre, je vous présente mon ami britannique, le journaliste Gabriel Dax** », annonça Thibault.

Gabriel serra la main de Patrice Lumumba.

« *C'est un grand honneur, monsieur**, lui dit-il. *Merci infiniment**.

— Vous avez votre magnétophone ? s'enquit Lumumba en anglais avec un fort accent.

— *Tout est prévu**, confirma Gabriel en soulevant sa sacoche. Je suis prêt si vous l'êtes.

— Parfait. *On peut commencer**. »

Gabriel sortit son magnétophone, dans lequel il avait déjà installé les deux bobines, le posa sur la table, plaça un microphone sur son petit trépied et le brancha dans l'appareil.

« Ça fonctionne ? demanda Lumumba avec un sourire.

— On va tester », répondit Gabriel.

Il alluma le magnétophone, appuya sur le bouton « enregistrement » et compta jusqu'à cinq à haute voix, rembobina la bande et lança la lecture. Lumumba parut se détendre en entendant la voix de Gabriel égrener les chiffres.

Thibault, qui était entré dans le kiosque, en revint avec un serviteur lesté d'un plateau de boissons. Gabriel opta pour un Fanta sans trop savoir pourquoi. Lumumba ouvrit une bouteille de Perrier. Thibault s'assit pour compléter le triumvirat.

Lumumba se pencha en avant et murmura quelques mots à l'oreille de Thibault, qui hocha la tête et lui répondit également à voix basse avant de regarder Gabriel.

« Quand tu veux », lui dit-il.

Gabriel rembobina une nouvelle fois la bande avant d'appuyer sur « enregistrement » et les deux bobines se mirent à tourner lentement. Il ouvrit son calepin et se racla la gorge.

« *Monsieur le Premier ministre, quels sont vos espoirs pour la république du Congo* ?* » commença-t-il.

Faisant fi du signal lumineux « Attachez vos ceintures » qui venait de s'allumer, Gabriel se hâta dans l'allée de la première classe jusqu'aux toilettes en accordant au passage un sourire charmeur à l'hôtesse de la Sabena. Une fois dans la minuscule cabine, il verrouilla la porte et urina copieusement. Il avait bu beaucoup de bière depuis qu'ils avaient décollé de Léopoldville, ayant passé toute la nuit à relire les notes prises pendant son entretien avec Lumumba pour commencer à structurer son futur article. Peut-être sous l'effet de la bière, il s'était enflammé à l'idée qu'il tenait là un possible scoop, tous les yeux étant rivés sur l'ancien Congo belge en proie à des troubles inquiétants. En tout cas, ses notes étaient exhaustives. Il les avait complétées après l'entretien, une fois de retour à l'hôtel, en consignant tout ce dont il se souvenait de l'homme lui-même, Patrice Lumumba : ses lunettes caractéristiques, sa barbiche bien taillée, son sourire timide qui découvrait ses gencives, la peau squameuse de sa paume quand ils s'étaient serré la main, comme du papier de verre. Heureusement qu'il avait eu la présence d'esprit d'apporter son magnétophone pour ce voyage. Tout ce qu'il y avait d'essentiel était sur les bandes, qu'il pourrait réécouter à volonté, et pas uniquement dans sa mémoire défaillante.

Il tira la chasse et déverrouilla la porte, passa devant le personnel de cabine, puis, alors qu'il s'effaçait devant un autre passager, il vit qu'une femme assise dans la deuxième rangée lisait un de ses livres. Incroyable ! songea-t-il, stupéfait. Il avait eu l'œil attiré par la couverture rouge si reconnaissable et les caractères dentelés qui composaient le titre. Son troisième livre, le dernier en date, et la première fois qu'il voyait quelqu'un le lire. Quel heureux hasard !

En passant à côté de la femme, il lui jeta un coup d'œil. Elle avait la tête baissée pour lire, stylo en main. La quarantaine, des traits réguliers, une peau diaphane, des cheveux retenus par un serre-tête en velours écarlate qui faisait curieusement petite fille. Devait-il se pencher et lui demander si elle appréciait le livre ? Non, très mauvaise idée.

Le sourire aux lèvres, il rejoignit son siège au fond de la cabine de première. Ayant été mystérieusement surclassé à l'enregistrement, il s'était bien volontiers accommodé de tous les avantages proposés et du service de qualité supérieure. Il attacha sa ceinture en repensant à la coïncidence d'avoir vu une inconnue lire son livre, *En dictature : voyages dans les autocraties*. Espagne, Portugal, République dominicaine, Tchécoslovaquie, Côte d'Ivoire. Le livre avait reçu d'excellentes critiques mais s'était mal vendu, sans doute à cause du sous-titre un peu prétentieux, se disait-il avec le recul. Trop tard, maintenant, puisqu'il avait commencé le suivant, ou du moins bien avancé dans la phase préparatoire. Il envisageait un retour en Grèce et dans tout l'archipel pour visiter certaines îles qu'il ne connaissait pas et peut-être renouer avec le succès fou et grisant de son premier livre, *Sur la mer lie-de-vin*… Il lui faudrait avoir une sérieuse discussion avec son agent. Son éditeur et ami Inigo Marcher, un homme indolent et plein d'humour, venait de se faire embaucher dans une maison plus prestigieuse. Peut-être serait-ce l'occasion d'en tirer profit ? Il sourit de nouveau en pensant à ses livres alors que le Boeing décélérait en amorçant sa descente vers l'aéroport de Zaventem près de Bruxelles. Curieux, cette femme qui lisait *En dictature*, se répéta-t-il. Si seulement elle avait su que l'auteur était assis à quelques sièges du sien. ■

1. Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original (NdT.)

L'INFO EN PLUS

Romancier touche-à-tout, William Boyd va jusqu'à verser dans l'imposture littéraire, signant en 1998 *Nat Tate*, biographie d'un peintre expressionniste inventé de toutes pièces. Ses complices, le chanteur David Bowie et l'écrivain Gore Vidal, lisent des extraits du livre lors de sa soirée de lancement devant un parterre de sommités artistiques new-yorkaises. Pratiquant lui-même la peinture, Boyd a conçu la galéjade pour amuser son public, mais les experts ayant affirmé se rappeler Nat Tate ne goûteront guère cet humour *so british*...

PATRICIA REZNIKOV

Aux rêveurs d'une autre époque

On ne peut imaginer romans plus différents sur les Trente Glorieuses ! Dans *La Peau dure*, Vanessa Schneider se livre à l'inventaire de cette génération flamboyante et erratique, idéaliste et arrogante, révolutionnaire mais finalement cynique à laquelle a appartenu son père, né en 1944, l'écrivain et haut fonctionnaire Michel Schneider. Se livrant à une subtile étude sociologique, elle dit avec finesse la difficile relation à ce patriarche pétri de talents, d'ambition, de contradictions, mais aussi de doutes et de haine de soi. Mais comment en vouloir tout à fait à ces babyboomers transgressifs, nés sur les ruines fumantes de deux guerres mondiales ? Comment leur tenir rigueur de vouloir réinventer le monde ? Il est aisé de moquer ces révolutionnaires hasardeux qui se sont beaucoup trompés, ces maoïstes, psychanalystes, éleveurs de chèvres, utilisateurs de substances psychédéliques décidés à enfanter un monde plus fraternel. Ces hommes, principalement – les femmes, malgré les combats du MLF, sont les oubliées de cette révolution –, qui au tournant des années 1980, à la mort des idéologies, opèrent un rétablissement opportun et embrassent le pouvoir politique et le capitalisme. Michel Schneider, après l'ENA et la Cour des comptes, sera adoubé par Mitterrand et nommé directeur de la musique et de la danse par Jack Lang.

> COMMENT LEUR TENIR RIGUEUR DE VOULOIR RÉINVENTER LE MONDE ?

Dans ce beau roman du père, l'autrice écrit aussi l'histoire de sa famille issue d'une dynastie de brasseurs alsaciens, névrotique et déchirée, déchue, et la bâtardise douloureuse du père. L'enfant Vanessa, confrontée à ce géniteur brillant, fascinant, mais intranquille, ours mal léché à la violence intérieure inquiétante, aura dû affronter la haute mer de l'Œdipe, des secrets, de l'anxiété. Un roman vrai, délicat et virtuose, où une femme de 50 ans nous rappelle combien les traumatismes du XX^e^ siècle n'en finissent pas de porter leur ombre sur les générations suivantes. Nous sommes encore les enfants admiratifs et perplexes de ces pères-là. Une belle réussite.

Dans ses *Promesses orphelines*, Gilles Marchand nous conte l'histoire de Gino, ébloui par les récits de son père, travailleur italien qui s'absente régulièrement pour construire « *le plus haut téléphérique de l'univers* ». Nous sommes dans les années 1950. L'enfant partage sa fascination pour le progrès avec Jacques, un garçon silencieux et étrange, qu'il retrouve dans leur maison de campagne. Dans cette même campagne, Gino s'est épris de Roxane, rencontrée à la fête foraine. Bercé par les histoires héroïques de son père, rêvant aux promesses de modernité de ces années d'après-guerre, Gino aime être avec les siens et rouler dans leur camionnette Cinzano, relique du Tour de France. Mais lorsque le père se tue sur la route, laissant à son fils des promesses de grandeur, la mère, pour faire face, s'exile à la campagne. Commence alors une nouvelle vie au village, modeste, autour du bistrot. Heureusement il y a la « *Vieille tante* », qui n'est ni vieille ni parente, qui offre ses sentences gaies. Gino s'enivre des exploits de l'époque : Spoutnik, Gagarine, Cousteau, le pont de Tancarville, le *France*, le tunnel du Mont-Blanc. Mais c'est surtout l'Aérotrain qui le subjugue, dans l'attente de Roxane qui revient au village chaque été. Rythmé par des « réclames » et par les apparitions cocasses d'une sondeuse, ce récit poétique, nostalgique, décalé, nous restitue la foi des enfants des Trente Glorieuses dans le progrès, quand l'avenir ne pouvait qu'être radieux. ■

★★★☆
LA PEAU DURE
VANESSA SCHNEIDER
230 P., FLAMMARION, 20 €

★★★☆☆
LES PROMESSES ORPHELINES
GILLES MARCHAND
288 P., AUX FORGES DE VULCAIN, 20 €

AUDREY SOVIGNET

ADÉLAÏDE DE CLERMONT-TONNERRE

Une (fois) pour toutes

Mais qui était vraiment la Milady d'Alexandre Dumas ? Avec le virevoltant *Je voulais vivre*, la romancière et journaliste rend hommage, et justice, à cette héroïne passée à la postérité comme un symbole de manipulation. Elle nous offre au passage le plus gros plaisir de lecture de cette rentrée.

La grandeur d'un personnage se juge parfois à sa capacité à dépasser l'œuvre dans laquelle il est né, à sa propension à apparaître ailleurs, chez d'autres auteurs, à d'autres périodes. Bref, à être une inépuisable nébuleuse d'histoires. En la matière, s'il est un écrivain qui en a inspiré d'autres grâce à ses héros, c'est bien Alexandre Dumas. Et, en premier lieu, ses *Trois Mousquetaires*, qui ont connu tant de suites, de variations et de réappropriations. À l'image de Paul Henri Cami (*Le Fils des Trois Mousquetaires*), Paul Féval fils (sa série des *D'Artagnan et Cyrano*), Roger Nimier (*D'Artagnan amoureux ou Cinq ans avant*), Jean-Pierre Dufreigne (*Le Dernier Amour d'Aramis*) ou, pas plus tard que cette année, Fanny Audibert avec *Le Comte de Barcelone* (Le Passeur). C'est au tour d'Adélaïde de Clermont-Tonnerre de s'ancrer dans cette tradition. Pour une raison toute personnelle : réparer l'injustice que furent la caricature de procès imposée à Milady puis son exécution en 1628.

JF PAGA/GRASSET

ÉCLAIRER SON DESTIN

Son nom est passé à la postérité, jusqu'à marquer l'inconscient collectif, comme un synonyme de séductrice vénéneuse, de traîtresse dénuée de scrupules. Mais aujourd'hui l'autrice de *Fourrure* et du *Dernier des nôtres* (grand prix du roman de l'Académie française 2016) a choisi de prendre sa défense. « *Milady n'a pas eu la parole. Elle a rugi, gémi, imploré, mais elle ne s'est pas défendue* », écrit Adélaïde de Clermont-Tonnerre en postface de son nouveau roman, *Je voulais vivre*. Un intitulé qui trouve sa justification dès les toutes premières lignes : « *Que reste-t-il de moi dans ces versions de Milady qui se reflètent et se déforment à l'infini ? Vous vous êtes emparés de mon nom pour lui recréer une enveloppe parfaitement ajustée à vos fantasmes, mais vous n'aviez pas le droit de me tuer. Mon cœur battait. Le sang courait dans mes veines.* […] *Mon sexe palpitait de plaisir. J'avais vingt-cinq ans. J'étais femme. J'étais mère. Je servais la France. Et je voulais vivre.* »

Une réhabilitation ? Des regrets, à l'instar de ceux de d'Artagnan, alors qu'il est sur le front à Maastricht et que sa mort est proche ? Il est temps d'éclairer le destin et les desseins de celle qui s'appela tour à tour Anne de Breuil, Charlotte Backson, comtesse de la Fère, Lady Clarick, Milady de Winter, entre autres identités. Tout commence en 1609, à Bussy, lorsqu'une enfant de 6 ou 7 ans se présente au père Lamandre. Ses vêtements, souillés mais d'une belle étoffe, étaient « *le signe incontestable que la fillette ne venait pas d'une*

famille paysanne ». Elle dit s'appeler Anne, même si son vrai prénom est Charlotte. L'homme d'Église l'accueille sans broncher, tout en étant pleinement conscient qu'un mystère plane autour de la petite fille. Celui-ci sera vite éclairci avec la venue de deux chevaliers en quête de l'enfant, précisant que deux corps retrouvés récemment n'étaient autres que ceux de sa cousine et de sa sœur. Le prêtre, qui s'est pris d'affection pour la petite, ment aux deux hommes quant à sa présence au presbytère. Mais il ne tardera pas à envoyer Anne chez les sœurs de l'abbaye de Templemars, afin qu'elle « *reçoive une éducation digne de ses origines* ». Or celle qui adore les sciences, les livres, l'équitation et le maniement des armes rêve-t-elle de ce chemin tout tracé ? Elle s'enfuira de l'établissement en compagnie d'un prêtre, Gauthier, dont elle sera tombée amoureuse (mais s'agit-il d'amour ?). Puis elle trouvera un autre sauveur en la personne du vicomte de la Fère, qu'elle épousera. Et que l'on connaît sous un autre nom : Athos. Alors, comment est-elle devenue Milady ? Quand a-t-elle rencontré Richelieu ? Qui est le vrai père de son fils Mordaunt ? Quelle était la véritable nature de ses relations avec d'Artagnan ? Avec Percy de Winter ? Et avec son mari Lord Clarick ? Enfin, puisqu'on associe souvent Milady à la vengeance, quel est le véritable objet de celle-ci ?

Avec une indéniable maestria, et grâce à beaucoup de travail, Adélaïde de Clermont-Tonnerre comble les « *angles morts* » du parcours de Milady, quitte à tricher parfois – Dumas lui-même ne l'a-t-il pas fait ? Mais elle n'oublie pas de jouer avec nos souvenirs des *Trois Mousquetaires* (en premier lieu les passages les plus célèbres) pour faire avancer son intrigue, rondement menée, en faisant se chevaucher les points de vue et les époques, respectant parfaitement le grand roman-feuilleton d'antan. Pour autant, la romancière ne singe en rien la langue de Dumas et impose son style, élégant et efficace. Malicieuse, elle montre la complexité de ce personnage en quête de liberté face à tant d'injonctions contradictoires, dresse des ponts avec notre époque – notamment sur la condition des femmes – et, surtout, n'oublie pas ce qui manque à tant de romans de cette rentrée : le plaisir du lecteur. La joie d'être transporté dans une histoire haletante, hors des modes. Adélaïde de Clermont-Tonnerre nous aurait-elle « manipulés », telle son héroïne ? Franchement, devrait-on s'en plaindre ? ■

B.L.

EXTRAIT

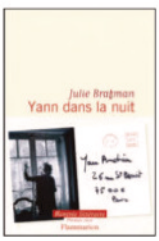
★★★★★
JE VOULAIS VIVRE
ADÉLAÏDE DE CLERMONT-TONNERRE
480 P., GRASSET, 24 €

Fantôme littéraire

JULIE BRAFMAN raconte Yann Andréa, ce jeune homme mystérieux qui fut le dernier amour de Marguerite Duras et ne vécut, aux yeux des autres, qu'à travers elle.

Marguerite Duras aurait-elle écrit certains de ses plus beaux livres si elle n'avait pas rencontré Yann Andréa ? Si elle ne lui avait proposé, à l'été 1980, de la rejoindre à l'hôtel des Roches noires, à Trouville ? Il avait 28 ans ; elle, 66 ans. « *Ils s'étaient aimés jusqu'à l'insupportable* », jusqu'à la mort de l'écrivaine, en 1996. Devenu « *le conteur de la légende* », Yann Andréa n'avait plus existé, aux yeux des autres, qu'à travers elle. Un même été de pluie et de vent, Julie Brafman décide de partir en quête de celui qui, en 2014, s'est éteint « *dans la solitude d'un studio de Saint-Germain-des-Prés* », que Marguerite lui avait légué. Hantée par ce fantôme littéraire, elle révèle à travers *Yann dans la nuit* l'homme qu'il a été avant et après Duras, au fil d'un récit aussi sensible qu'envoûtant. ■

Laëtitia Favro



★★★☆☆
YANN DANS LA NUIT
JULIE BRAFMAN
320 P., FLAMMARION, 21 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Revenir à Louis

« Si je devais résumer ma vie, je dirais que j'ai eu le même parcours que Raymond Poulidor. Lui et moi, on a raté le maillot jaune. » **Voilà comment se présente Louis Guilloux (1899-1980), dans le dernier roman de Sylvie Le Bihan, *L'Ami Louis*. Certes, le Breton a raté le Goncourt, mais il peut se targuer d'un joli palmarès – Renaudot, grand prix du roman de l'Académie française… De quoi le rapprocher d'un autre citoyen des Côtes-d'Armor, Bernard Hinault ! Mais, en 1976, le Blaireau n'avait pas encore remporté le Tour de France… C'est cette année-là qu'un autre Bernard – Pivot – recruta une jeune femme, Élisabeth Daguin, chargée alors de la promotion du Booker Prize. Pour les besoins d'un *Apostrophes* consacré à Albert Camus, la débutante contacte des personnalités ayant connu l'homme de *L'Étranger*. Et c'est ainsi qu'elle se tourne vers Louis Guilloux. Un retour aux sources symbolique pour elle, Saint-Brieuc étant non seulement le lieu de résidence de l'écrivain mais aussi la ville natale de sa mère. Rapidement, une connivence va naître entre la collaboratrice de Pivot et l'auteur de *La Maison du peuple*. Mais la curiosité d'Élisabeth la mènera trop loin…**
Que représente *Coco perdu* dans l'œuvre de Guilloux ? Et qui est l'écrivaine et traductrice vénitienne Liliana Magrini ? Avec la liberté de la fiction[1], Sylvie Le Bihan décrit avec brio toute une époque, rendant hommage à un écrivain parfois oublié et à une certaine littérature populaire. Tiens, et si on relisait *Le Sang noir* et *Le Jeu de patience* ?

1. Dans un registre proche, on recommandera également *Lagarce, fiction* de Charles Salles (La Table ronde), sur le célèbre auteur de *Juste la fin du monde*.

★★★★☆
L'AMI LOUIS
SYLVIE LE BIHAN
416 P., DENOËL, 22 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU AGNÈS DESARTHE

« Il faudrait que les gens arrêtent de mourir. » Parce qu'il n'y a plus de place dans le cimetière communal, le maire d'un village où tout le monde se connaît demande à ses administrés de tout faire pour passer l'hiver. Agnès Desarthe aurait pu s'en tenir à cette idée toute simple et pourtant géniale qui, dès les premières pages, lance un défi aussi grave que saugrenu à ses personnages. Mais la portée véritable de *L'Oreille absolue* se révèle peu à peu, et compte tenu de la myriade d'émotions qu'il suscite, le lecteur comprend bientôt qu'il tient entre ses mains un roman différent des autres, parmi les rares capables d'infléchir quelque chose en lui, de l'ordre de l'intime et du regard qu'il porte sur le monde. Chaque hiver à l'approche des fêtes, la commune prépare son concert de fin d'année. Chacun se doit d'y assister et de mettre de côté les jalousies et anciennes querelles l'opposant à son voisin, son ex-compagne, ses enfants. Une trêve aux passions tristes, en quelque sorte. Ainsi Goneril repasse-t-elle avec un amour intact la chemise de son insupportable ado, tout en songeant à Madeline, dont elle était inséparable avant qu'un homme ne brise leur amitié. Ainsi Hugo tente-t-il d'échapper à la culpabilité d'avoir plongé son ami Soren dans le coma. Ainsi le chat Valentin ronge-t-il patiemment sa patte prise dans un piège à renard. Tous savent ce qu'ils ont à faire pour que le concert soit réussi, et pour que le drame qui les a jadis irrémédiablement liés ne se reproduise pas. Et tous ont conscience de la valeur du lien social qui les unit par-delà les embrouilles et les rivalités, ce lien essentiel qui s'atténue à mesure que l'empathie recule. **Laëtitia Favro**

★★★★☆
L'OREILLE ABSOLUE
AGNÈS DESARTHE
144 P., L'OLIVIER, 19,50 €

GRÉGORY LE FLOCH

La part animale

Harcelée, mal dans son corps, une adolescente se rend invisible au monde avant d'apparaître sous une forme nouvelle. *Peau d'ourse* mêle les registres et les genres avec audace, entre réalisme cru et souffle fantastique.

« *Si tu veux connaître ma vie, c'est ça : 16 ans, moche et village de merde.* » La narratrice de *Peau d'ourse* habite un trou paumé des Pyrénées. Obèse, mal fagotée et loin d'être la plus jolie fille du coin, elle est surnommée « Mont Perdu » par ses camarades, du nom de la montagne énorme et laide qu'on aperçoit de partout. « *Au primaire les enfants disaient que c'était le mont le plus moche des Pyrénées. Un mont en forme de bouse. C'était parfait pour me rebaptiser.* » Il se trouve par ailleurs que Mont Perdu aime les filles, préférence qui non seulement n'aide pas à la rendre populaire, mais la désigne au harcèlement collectif, voire au bannissement. « *Quand j'étais encore au collège, on me pinçait les bourrelets du dos, des bras, du cou, des cuisses. Le soir, ma peau était rouge. Le lendemain, violette. Au lycée, changement radical : je suis devenue la meuf invisible, et ça me va très bien.* » Elle se raconte dans une langue d'adolescente rebelle, percutante et souvent drôle, à base d'« *en mode* », « *en vrai* », « *en gros* », « *à part ça* », « *meuf* » et autres « *ken* » – mot qui, au cas où vous l'ignoreriez, signifie « niquer », comme dans « *ken Kelly* », la fille de son bahut dont elle est folle, quoique cette dernière l'ignore superbement.

OBJET LITTÉRAIRE HYBRIDE

Cet exercice langagier aurait pu tourner au ridicule, mais Grégory Le Floch transforme le flux de pensées exubérant de sa narratrice mal-aimable en une sorte de jactance pleine de gouaille, de résignation et d'humour, révélatrice à la fois de son mal-être et de sa personnalité – on n'ose dire de son épaisseur. Là où le roman prend sa dimension, c'est quand Mont Perdu se découvre… des poils. Des poils qui lui poussent peu à peu sur tout le corps, entre les seins, sur le ventre, à la façon d'un pelage. Un pelage d'ours, cet animal mastodonte, roi de la nature indomptée des Pyrénées sauvages. Le roman tourne alors au fantastique rupestre ; l'adolescente obnubilée par son smartphone et par le regard de ses camarades se reconnecte aux puissances telluriques de la montagne, aux légendes immémoriales du coin, et accomplit son destin de personnage, en marge du monde, tout en s'attirant enfin le respect et la crainte d'autrui. C'est ainsi que *Peau d'ourse* déjoue les attentes, mélange des registres très différents et s'élève en quelque sorte au statut d'objet littéraire hybride et culotté, à l'image de sa drôle d'héroïne. ■ **Bernard Quiriny**

★★★★☆
PEAU D'OURSE
GRÉGORY LE FLOCH
240 P., SEUIL, 20 €

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

Une vie pour rien ?

Minuit, « *cet été-là* », la foudre frappe, les flammes dévastent la ferme de la Haute-Folie. Pendant que Gaspard essaie d'éteindre le brasier, Blanche donne naissance à « *ce garçon de malheur qu'ils baptiseront Josef* ». Voilà le point de départ de *Haute-Folie* d'Antoine Wauters, découvert avec *Mahmoud où la montée des eaux*. Déjà, il était question de la solitude d'un homme face à un monde englouti. Josef, cet enfant qui ne sait pas qui il est, cet adulte qui ne sait pas où il va. C'est dans cette perdition volontaire qu'on le suit. C'est dans la poésie d'Antoine Wauters qu'on se retrouve. Le travail, l'amour, la foi, la guerre, tout semble passer à côté de ce personnage, une vie à côté de sa vie, une vie pour rien. Le talent d'Antoine Wauters est là, dans ce rien, dans les non-dits de *Haute-Folie*. « *Marcher* […], *c'est suivre un fil. Qui le suit patiemment finit peut-être par se trouver.* » Alors Josef marche et Antoine Wauters écrit, les années passent, l'histoire avance, pourtant elle revient toujours au point de silence. Le silence de la poésie. Chaque paragraphe peut se lire indépendamment, comme de courts poèmes en prose, accrochés les uns aux autres et qui dessinent une vie, ou plutôt un livre, mais peut-être est-ce la même chose. ■

Antoine Leiris

★★★☆☆
HAUTE-FOLIE
ANTOINE WAUTERS
170 P., GALLIMARD, 19 €

L'enfance de l'arbre

Le monde de la petite Vive est une mosaïque de sensations : la chaleur du soleil sur la peau, la texture d'un tee-shirt ou de la fourrure d'un chien, le son d'une voix, la mélodie d'un mot inconnu, les odeurs. Celles des essences que lui offre son père, parfumeur, et celles, surtout, de son jardin. Car c'est dans cet espace de verdure autour de la maison familiale que l'enfant s'épanouit : auprès des oliviers, des buis, des lauriers et du grand palmier. Mais au bonheur simple de l'âge tendre se superposent peu à peu les images où point l'angoisse, de la vision horrifique de la coupe du précieux palmier, dévoré par les charançons, à la terreur insidieuse, incompréhensible, que charrient les souvenirs refoulés. *Le Palmier* est un portrait sensoriel et contemplatif, une exploration poétique et habile de la découverte de soi et de cet interstice de vie au cours duquel on ressent intensément le monde qui nous entoure sans forcément le comprendre. Saluons la finesse de plume de Valentine Goby, qui dessine avec une précision déroutante les souvenirs d'enfance aux contours flous, brodés par les sens et gravés dans le ventre. Un roman aux mille parfums, dont les effluves nous restent en tête comme le souvenir d'un joli rêve. ■

Margaux Morasso

★★★☆☆
LE PALMIER
VALENTINE GOBY
336 P., ACTES SUD, 22 €

ET AUSSI…

★★★☆☆
PARTOUT LE MÊME CIEL
HAJAR BALI
320 P., BELFOND, 21 €

Après un premier roman remarquablement maîtrisé, l'écrivaine Hajar Bali livre avec *Partout le même ciel* un roman d'amour bouleversant, porté par une narration polyphonique. Deux jeunes tourtereaux algérois précaires, Adel et Wafa, tentent de dépouiller une vieille dame, avant de se faire rattraper quelques jours plus tard par son fils, Slim, ancien professeur de philosophie, solitaire et fantasque. Contre toute attente, une amitié ambiguë se noue entre eux. Slim veut les remettre dans le droit chemin, les élever moralement, mais son propre désarroi affleure peu à peu – jusqu'au surgissement d'une révolution… Hajar Bali fait du désir un grand sujet métaphysique. Si les amours vacillent, la plume charnelle de l'autrice donne corps à ce péril jeune avec une intensité rare.

Simon Bentolila

★★★☆☆
LE FARDEAU
MATTHIEU NIANGO
400 P., MIALET-BARRAULT, 22 €

Né d'un père ivoirien et d'une mère française au début des années 1980, Matthieu Niango a dû se battre pour entrer à l'ENS. Mais, à 23 ans, son monde s'effondre quand sa mère lui apprend qu'elle a été adoptée, après être née dans un Lebensborn, ces pouponnières créées par les nazis pour fabriquer de parfaits bébés aryens. Mêlant reconstitution et enquête sur les origines, *Le Fardeau* raconte comment Niango tente d'en apprendre plus sur ses grands-parents biologiques : un soldat nazi et, aussi insensé que cela puisse paraître, une Juive de Hongrie, réfugiée en Belgique. Bien que fluide dans sa forme, le roman se confronte à l'impossibilité de savoir ce qui a animé ces deux aïeux, peinant à faire vibrer leur mystère.

Gladys Marivat

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - J.-L. BERTINI/ACTES SUD

JOSEPH INCARDONA

Réplique en silicone

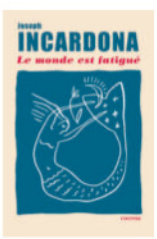
Une sirène vengeresse toise la société moderne à travers la vitre de son aquarium géant. Une fable noire et grinçante, qui fera des vagues en cette rentrée littéraire.

Joseph Incardona a toujours des idées de scénario insolites, des sujets de comédie burlesque qu'il traite à la façon de romans *pulp*, avec les techniques du polar et de la série B. L'héroïne du *Monde est fatigué* gagne sa vie en faisant des shows aquatiques, dans une tenue en silicone. Signe particulier : c'est presque une sirène au sens propre, vu qu'elle n'a plus de jambes. Elle les a perdues dans un accident de la route provoqué par un fou furieux en Lamborghini, qu'elle ne cesse de vouloir retrouver. La vengeance est un plat qui se mange froid. Juchée sur ses prothèses métalliques qu'elle ne dévoile jamais au regard d'autrui, elle compte sur son détective privé, un colosse d'un quintal et demi, aussi massif sur la terre qu'elle est gracieuse dans l'eau… *Le monde est fatigué*, c'est un peu la rencontre entre *Le Comte* de *Monte-Cristo* et David Cronenberg, le thème de la vengeance et le thème du *freak*. La sirène d'Incardona n'a rien d'une créature de conte de fées : débarrassée de sa queue de silicone, elle donne à voir un corps accidenté, couturé, reconstruit par la médecine et soutenu par la technique, pareille à un hybride de science-fiction, à la fois magique et effrayant. Avec sa vie et son corps coupés en deux, elle incarne la victime sacrificielle du monde moderne, régressif et scintillant, tel que le symbolisent les parcs aquatiques où elle se donne en spectacle, avec leur débauche d'architecture et d'effets spéciaux.

DÉLUGE PURIFICATEUR

Un monde de plaisirs et de consommation effrénée dont il vaut mieux ne pas regarder les coulisses : le gaspillage, les déchets, les millions de tonnes de plastique qui flottent à la surface des océans, comme un continent à la dérive. Notre sirène trouve le contraste si indécent et si fou qu'elle en vient à se demander si l'anormalité n'est pas à l'extérieur de l'aquarium, plutôt qu'au-dedans : au lieu que ce soit le public qui la regarde, c'est elle qui regarde le public et le monde, à travers la paroi de verre. Aussi se vengera-t-elle non seulement du chauffard qui l'a fauchée, mais de la société tout entière, dans une ahurissante scène finale de rédemption par l'eau, tel un nouveau déluge purificateur… Comme à son habitude, Incardona ne lésine pas sur les effets, les répétitions, les retours à la ligne, afin de conférer au texte le rythme saccadé qui lui convient. Il conserve aussi cette espèce de distance ironique qui situe le récit à la limite du pastiche, en le protégeant du solennel et de l'esprit de sérieux. Jetons-nous à l'eau : voilà l'un des meilleurs romans de la rentrée ! ■

Bernard Quiriny



EXTRAIT

★★★★☆

LE MONDE EST FATIGUÉ
JOSEPH INCARDONA
212 P., FINITUDE, 21 €

Puissance des Marge

Marge est mise à la porte de chez Violette, sa sœur qui l'hébergeait. Devenue tôt fugueuse, émancipée à 16 ans, en proie au somnambulisme depuis ses 5 ans, Marguerite, 34 ans désormais, a toujours vécu sur la tangente. Sans jamais forcer sur la distance. Exemple : virée de chez sa sœur, au 37, rue des Martyrs à Paris, elle se réfugie… en face, au 46 bis. Il lui importe de garder un œil sur Violette et son mari, promoteur immobilier ayant jeté son dévolu sur cet immeuble qui, quasiment vide, est ceint par des échafaudages. Marge s'y planque, avant d'en rencontrer le dernier occupant : Victor, 69 ans, militaire à la retraite, qui refuse de partir. Lui saura entendre et manœuvrer *les* Marge – car, à l'inverse de l'immeuble, l'esprit de la trentenaire est surpeuplé par des voix qui sont l'incarnation de son *« spectre de la folie »*. Histoire d'un amour fou entre deux damnés face à la doxa de l'immobilier, *Aux nuits à venir*, de Joffrine Donnadieu, est une fiction puissante, où tout est question de vibrato. ■

Hubert Artus

★★★☆☆

AUX NUITS À VENIR
JOFFRINE DONNADIEU
400 P, GALLIMARD, 22,50 €

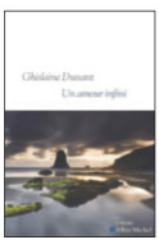
CHLOÉ COHEN/FINITUDE - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

GHISLAINE DUNANT

Histoire d'un amour

La très rare autrice revient avec un roman où deux inconnus s'ouvrent l'un à l'autre, loin du fracas du monde.

Sur l'île de Tenerife, un homme et une femme se rencontrent. Ils n'étaient pas censés se retrouver en tête-à-tête. Pierre, l'époux de Louise et ancien élève de Nathan, devait être présent, jusqu'à ce qu'un drame l'oblige à se rendre au Maroc. Quand Pierre demande par téléphone à son épouse ce qu'elle a pensé de Nathan, Louise a « *l'impression que ça ne le regardait pas* ». « *Elle est ici, Pierre retourne au Maroc, ses filles sont toutes les trois à Paris, elle regarde l'océan. Elle part à la découverte de Tenerife aujourd'hui.* » De Tenerife et d'elle-même. Louise n'avait jamais voyagé à l'étranger, ni quitté ses filles. Chaque jour, elle leur adresse une lettre. Quand Nathan écrit à Esther, son épouse, restée aux États-Unis, il ne pense pas à Louise. Quand il est avec Louise, il oublie un peu Esther. Pour autant, le lecteur devine que ce qui le lie à sa femme étouffe en lui toute perspective de quitter Esther pour une autre. Restent la parenthèse spatiotemporelle offerte par l'île, la beauté granitique de ses paysages, l'histoire « *tenue en marge* ». Nathan et Louise se rencontrent en 1964. Tous deux portent les stigmates de la Seconde Guerre mondiale, qui les rapprochent et les éloignent dans un même mouvement de ressac. Avec *Un amour infini*, Ghislaine Dunant ouvre une parenthèse d'une grâce absolue que l'on voudrait ne jamais refermer et dont on pressent qu'elle ne se refermera jamais tout à fait, tant l'histoire de Louise et Nathan, banale autant qu'éternelle, traduit ce miracle de l'amour sans cesse réinventé – la seule chanson du monde qui ne finira jamais, disait le refrain. ■ **Laëtitia Favro**



★★★★☆
UN AMOUR INFINI
GHISLAINE DUNANT
176 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

L'âme et la machine

Parce qu'elle fait vaciller notre rapport au réel, l'intelligence artificielle s'est mise à hanter nos romans, comme le poison lent d'une angoisse existentielle. Chaque époque fabrique ses monstres, et voilà que surgit, à la place du yuppie si bien croqué par Bret Easton Ellis, le codeur de génie disposant d'un pouvoir trop grand pour lui. Virtuose de la tech au sommet de la gloire, rongé par les traumas et une étrange maladie, Jérémie prend une décision radicale : offrir sa vie aux algorithmes, désormais seuls maîtres de ses décisions. Un geste fou, galvanisé par une retraite spirituelle, qui va déboucher sur la création de son grand œuvre : une IA capable de résoudre nos dilemmes moraux. Cinquante ans après *L'Homme-dé* de Luke Rhinehart, qui faisait du hasard une nouvelle transcendance perverse, Clément Camar-Mercier raconte dans *La Tentation artificielle* la quête bien réelle, entreprise par certains démiurges, pour faire de l'algorithme notre nouveau Dieu. ■ **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
LA TENTATION ARTIFICIELLE
CLÉMENT CAMAR-MERCIER
416 P., ACTES SUD, 23 €

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

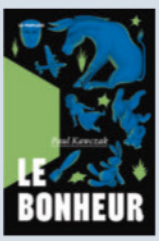
3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

LE BONHEUR DE PAUL KAWCZAK

Une ode à la vie malgré tout
Marceline, fille de Tancrède et veuve de Georget, qu'elle épousa pour le protéger de la rumeur, était vouée à rejoindre la Résistance. Quand elle cache dans les ruines du château de Montfaucon trois enfants juifs que poursuit un officier SS à la laideur irréelle, on tremble pour eux tous, et cependant le lecteur comme les protagonistes du *Bonheur* se raccrochent à des fragments de joie en ces temps de deuil et de labeur : jeux d'enfants, repas succulents ou moments précieux d'amour ou d'amitié.

La Franche-Comté y resplendit
De Besançon l'horlogère aux usines sochaliennes de Peugeot, la culture ouvrière rattrape peu à peu une paysannerie comtoise toujours prégnante au cours de l'entre-deux-guerres dans cette région solidaire de coopératives et de fruitières. Si l'on s'y battit depuis Jules César et sous Louis XIV, la citadelle bisontine de Vauban faisant foi, la Franche-Comté de Paul Kawczak s'avère aussi un pays de cocagne à la nature foisonnante et aux vins et plats généreux.

Une langue originale, diverse et précise
L'auteur travaille ici en conteur virtuose, usant d'une phrase ample et d'un vocabulaire savant. Comparaisons et métaphores rares subliment la faune et la flore d'une part, l'humanité résiliente d'autre part. Le point de vue des enfants confine au réalisme magique, des animaux, réels ou fictifs, veillant sur eux tandis qu'un diable souterrain les guette. Quand l'horreur survient, arrestation, torture ou bombardement, elle est d'autant plus glaçante que le style s'assèche d'un coup. **Antoine Faure**



★★★★☆
LE BONHEUR
PAUL KAWCZAK
384 P., LA PEUPLADE, 23 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
J'AI PÉCHÉ, PÉCHÉ DANS LE PLAISIR
ABNOUSSE SHALMANI
192 P., LE LIVRE DE POCHE, 7,90 €

Deux femmes, deux époques, deux continents, mais un même feu : celui du désir, de la langue et de la liberté. L'une est iranienne, Forough Farrokhzad, l'autre française, Marie de Régnier, toutes deux poétesses, insoumises, refusant le corset des rôles assignés. Abnousse Shalmani entrelace leurs voix dans une prose somptueuse, qui célèbre le corps autant que la pensée. Ce n'est pas une biographie romancée, mais un chant vibrant, charnel, politique, où la littérature devient un lieu de combat et d'incandescence. **Simon Bentolila**

★★★★★
TRISTE TIGRE
NEIGE SINNO
288 P., FOLIO, 9 €

Sans pathos ni fioritures, Neige Sinno écrit contre le silence. Son texte, éclaté en fragments, mêle mémoire, pensée, littérature et colère. Au cœur : l'inceste, subi huit ans durant, et la nécessité d'écrire non pour guérir, mais pour voir clair. Elle interroge les mots, les figures, les silences maternels, le point de vue du bourreau même. Une œuvre de langue et de lucidité, déchirante bien souvent, qui transforme la douleur en forme et le désastre en force. **S.B.**

★★★☆☆
ROUSSE OU LES BEAUX HABITANTS DE L'UNIVERS
DENIS INFANTE
208 P., POINTS, 8,40 €

Renarde vive au pelage flamboyant, Rousse traverse un monde abîmé, peuplé de forêts sombres, de loups, de corbeaux et de silence. Plus d'humains, que leurs ruines et leur absence. En chemin, elle grandit, aime, apprend et transmet. Fable écologique, récit d'initiation, poème en prose, ce roman invente une langue dépouillée, qui étonne puis envoûte. À hauteur d'animal, Denis Infante célèbre la solidarité, la mémoire, la curiosité et esquisse un monde d'après – sans l'homme, mais non sans beauté. **S.B.**

HÉLÈNE ZIMMER • ALEXANDRE POSTEL

Écrits et chuchotements

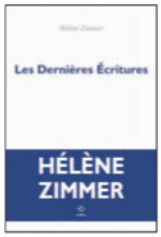
D'un côté, le journal intime d'une prof au cœur d'un livre de procès ; de l'autre, le manuscrit d'un fétichiste lu par une éditrice. Des romans à fond double qui font leur effet.

Le livre dans le livre a beau être une technique usée, elle reste toujours efficace et fort prisée par les écrivains, comme en témoignent plusieurs romans de la rentrée. Hélène Zimmer y recourt à sa manière dans *Les Dernières Écritures*, qui commence par le journal intime d'une prof, texte destiné à servir ensuite… de pièce à conviction dans son procès. Son crime ? Elle a inconsidérément sapé le moral d'une jeune fille fragile en faisant étudier à ses classes un manifeste écologiste annonçant l'apocalypse à brève échéance. De quoi enflammer chez ses élèves l'éco-anxiété, cette névrose collective de la génération Z… Plus que de l'angoisse écologique, le roman parle de la judiciarisation de la société, de la psyché des ados et des libertés que s'octroient leurs profs quand ils se croient investis d'une mission. En plus de recourir au ressort du récit dans le récit, Hélène Zimmer fait le pari du roman choral : elle suit à la fois l'accusée, l'auteur du manifeste, et les deux avocats qui s'affrontent à la barre. C'est dans cette dimension finalement classique de « roman judiciaire » que le texte convainc, plus que dans ses considérations un peu solennelles sur la fin du monde et sur l'écriture, avec le jeu de mots ésotérique sur les « écritures » du procès.

MISE AU CARRÉ DE L'INTRIGUE

Autre livre dans le livre, celui qu'imagine Alexandre Postel dans *Tout ouïe*, une comédie dans laquelle il raconte l'histoire d'un fétichiste sexuel d'un genre spécial, obsédé par l'expression sonore du plaisir féminin. Plus exactement, ce fétichiste est lui-même le héros du roman d'un écrivain, lu sur manuscrit par une éditrice qui le commente au fur et à mesure. Ce procédé de mise au carré de l'intrigue est à la fois ludique, avec toutes les expérimentations qu'il permet, et un peu agaçant, parce que le lecteur a l'impression de se voir suggérer par l'auteur ce qu'il doit penser de ce qu'il lit… L'ensemble reste fort amusant malgré tout : il faut dire que le fétichisme sexuel est un sujet en or, et que le narrateur du roman dans le roman (vous suivez ?) ne manque ni d'imagination pour parvenir à ses fins, ni de folie quand il s'agit d'analyser les ressorts de son inclination dévorante pour les gémissements et soupirs de ces dames. On regrettera peut-être que l'auteur s'en tienne un peu sagement au registre de la comédie légère, sans s'aventurer trop dans ce que la manie de son personnage pourrait avoir d'obscur ou de malsain. ■

Bernard Quiriny



★★★☆☆
LES DERNIÈRES ÉCRITURES
HÉLÈNE ZIMMER
208 P., P.O.L, 19 €

★★★☆☆
TOUT OUÏE
ALEXANDRE POSTEL
250 P., L'OBSERVATOIRE, 22 €

VALÉRIE KATZ/P.O.L - HANNAH ASSOULINE/L'OBSERVATOIRE

Elles ont divisé la rédaction

TRESSAILLIR
MARIA POURCHET
336 P., STOCK, 21,90 €

Maria Pourchet

Joie de retrouver le style de l'autrice, mais ennui de la voir se répéter. *Tressaillir* nous fait patienter.

POUR

★★★★☆

« L'évidence de son talent »

Une femme s'en va. Mais, plutôt que de rejoindre la cohorte des héroïnes feel-good que le départ métamorphose en de flamboyants papillons, Michelle s'enlise, prisonnière de sa chrysalide et de son passé. *Tressaillir* exprime ainsi la condition de celle qui choisit de quitter son foyer, « *pas une femme libre* » mais « *une femme seule, bout de chair inepte arraché à la panse de l'homme* », que son choix oblige à remonter à la source de ses peurs. L'analogie avec l'affaire Grégory en fin de roman ne manquera pas de cliver le lectorat de Maria Pourchet, mais ce parti pris ne saurait diminuer la puissance de la narration et de la langue d'une écrivaine dont on reconnaît immédiatement le style, la signature. « *Quitter commence par la peau* », écrit Maria Pourchet, et la lire est aussi une histoire d'épiderme, tant le frisson qui nous traverse dès les premières pages traduit l'évidence de sa maîtrise et de son talent. ■ **Laëtitia Favro**

CONTRE

★☆☆☆☆

« S'acharner à raconter l'époque »

Osons la première personne : le premier chapitre de *Tressaillir* est un concentré de tout ce que j'aime et n'aime pas, ce que j'admire et ce qui m'agace, ce qui m'attire et m'arrête chez Maria Pourchet. J'aime sa langue, reconnaissable entre toutes. C'est foisonnant, direct, riche, rapide. Tellement rapide qu'on court après les mots, on s'essouffle, on abandonne, éreinté. J'admire son intelligence, sa pertinence, sa modernité. Plus encore que sa modernité, son instantanéité. Maria Pourchet n'est pas simplement de l'époque, elle est l'époque. Alors pourquoi s'acharner à la raconter au risque de se répéter, se caricaturer, tourner en rond ? J'attends chacun de ses livres avec l'espoir que ça pourrait être non pas un bon livre (*Toutes les femmes sauf une*), non pas un très bon livre (*Feu*), mais un grand livre. Je lis la dernière phrase de ce fameux premier chapitre : « *Et qu'est-ce qu'on peut bien faire, après ça.* » Attendre encore. ■ **Antoine Leiris**

AIMER
SARAH CHICHE
384 P., JULLIARD, 22,50 €

Sarah Chiche

L'histoire d'*Aimer* est touchante, mais son ambition romanesque tombe à plat.

POUR

★★★★☆

« Un roman libre et gourmand »

Février 1984, Bellevue, canton huppé de Genève : la petite Margaux, 9 ans, vit là depuis sept mois. Mois d'infamie, mains du beau-père sur le corps et bleus sur les jambes. Alexis est né ici, il a le même âge, va dans la même école, et, grâce à lui, Margaux n'ira pas au bout d'un acte désespéré. Entre eux, un lien, et bientôt une promesse d'amour… vite maudit, car la vie les éloigne. Ils se retrouveront des décennies plus tard, alourdis par la vie, mais prêts à en vivre une de plus. *Aimer* part d'une histoire vieille comme le monde. Mais la littérature de Sarah Chiche sait capter notre monde qui change, et en tirer subtilement les fils psychologiques, narratifs et politiques. Par l'existence de ses deux protagonistes, par les croisements entre les personnages secondaires, par une variation époustouflante du tempo et des ellipses, ce roman est surtout le plus libre et le plus gourmand de l'écrivaine. ■ **Hubert Artus**

CONTRE

★☆☆☆☆

« Un aspect trop programmatique »

Difficile de reprocher à Sarah Chiche son ambition romanesque qui déborde partout sur la page. Mais c'est à la fois une qualité et un défaut. Son récit s'étend sur plus de soixante ans, capture deux vies en parallèle. Raconte la collision, simple, belle, irrémédiable. Et, en filigrane, la prédation et les traumatismes de l'enfance, la finance et sa sale besogne, les affres de l'écriture, la fin de vie. Moins de 400 pages pour refaire le monde, c'est peu. Alors la romancière effleure, déroute, frustre. Avant même de désabuser avec un saut dans le temps qui compile toutes les angoisses de l'époque. L'amour, dans tout ça ? Certes, il y a quelque chose d'émouvant à voir ces deux êtres abîmés, faits pour être ensemble, se perdre, se manquer, puis enfin se percuter, et certaines scènes touchent au cœur, mais le roman souffre de son aspect trop programmatique, et le mélo l'emporte sur la chair. Dommage, il y avait matière. ■ **Léonard Desbrières**

MARIE ROUGE/STOCK - ASTRID DI CROLLALANZA

Satire gênante

Rien n'est plus triste qu'un roman censé être drôle et qui ne l'est jamais. Quand, en plus, il s'agit d'un livre engagé, la catastrophe guette… *Nerona* se présente comme une satire du populisme, ou du fascisme – difficile de savoir ce qu'a voulu viser Hélène Frappat. Nerona, donc, dirige un pays d'Europe imaginaire. Climatosceptique, eurosceptique, anti-woke, anti-migrants, anti-intellectualiste, anti-dépense publique, elle coche toutes les cases. On dirait une synthèse au féminin de Trump, Orbán, Milei et Mussolini, avec une gouaille de poissonnière. Le livre se compose de micro-sketchs foireux et de conversations loufoques : Nerona promeut sa politique à la radio, Nerona houspille son larbin, Nerona fête Noël dans un centre de rétention de migrants, etc. Il est aussi question du tournage d'un film avec Julia Roberts, sans qu'on voie trop le rapport… Rien ne s'enchaîne, rien ne fonctionne, rien n'est drôle ; tout est attendu, épais, téléphoné. Hélène Frappat, écrivaine pourtant généralement si subtile, fait preuve, en somme, d'un acharnement dans le ratage qui force l'admiration. Une caricature doit être énorme ; celle-ci, hélas, est lourdingue. La quatrième de couverture assure qu'il est question de « *rire ensemble pendant qu'il est trop tard* ». On rit, un peu. Mais de gêne. ■ **Bernard Quiriny**

Partie remise

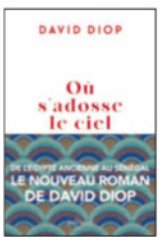
On n'entre jamais dans un bowling par hasard. Ce soir-là, rien ne disposait Maud à se retrouver, seule, dans un tel établissement que, généralement, on fréquente plutôt entre amis ou en famille. Mais voilà, celle-ci a besoin de trouver un refuge, juste après un accident de voiture. Elle a en effet percuté quelque chose – ou quelqu'un –, alors qu'elle était en pleine partie de Candy Crush en conduisant. Un fait aux airs de révélateur pour celle qui, malgré une vie bien réglée du côté de Saint-Nazaire (un compagnon, un métier qui l'intéresse, un appartement…), a « *un problème* [qu'elle croyait] *enterré* ». Dès son plus jeune âge, Maud est en effet passionnée par le jeu, sous toutes ses formes. Jusqu'à l'addiction. Les vieux démons qu'elle croyait alors contrôler vont se réveiller, entre parties de fléchettes, combats sur PlayStation et souvenirs de casino. Certes, *La Mauvaise Joueuse* nous propose un beau portrait de personnage – qui offrirait un rôle en or pour le cinéma. Mais le troisième roman de Victor Jestin (dont on avait beaucoup aimé *La Chaleur* et *L'Homme qui danse*) a quelque chose de trop programmatique dans sa narration. Comme un match, certes pas déplaisant à voir, mais manquant d'ampleur et dont on connaîtrait déjà l'issue. On fait toutefois confiance à l'auteur : la prochaine fois, il remportera la partie ! ■ **Baptiste Liger**

Le ciel attendra

Il faut toujours se méfier des histoires de miracle, ou de miraculé, car la magie ne fonctionne pas toujours sur le lecteur. Originaire de Saint-Louis du Sénégal, Bilal Seck est un pèlerin s'en allant à La Mecque. Mais, en cette fin du XIXe siècle, les épidémies font rage et le choléra s'abat sur toute la région de Djeddah. Contrairement à tant de ses compagnons, la mort ignore Bilal – ce qui n'est pas sans intriguer un médecin français, le docteur Jousseaulme. Cette immunité serait-elle naturelle ? Ou bien notre homme serait-il « *l'élu des élus* », le « *scribe des destins* », le « *rapporteur omniscient* », passeur de l'histoire du grand prêtre Ounifer, du trésor d'Osiris et de tous les « *grands ancêtres* » ? Tout le monde ne peut pas se targuer d'avoir fait un doublé prix Goncourt des lycéens/International Booker Prize, à l'image de David Diop avec son fameux *Frère d'âme* (2018), qui, déjà, montrait des liens entre des peuples et des époques. Mais, à l'opposé de la sécheresse de ce texte, l'auteur choisit désormais la profusion dans cet ambitieux *Où s'adosse le ciel*. Et c'est sans doute là que le bât blesse, car, malgré un sujet passionnant, la richesse de l'univers s'englue parfois dans la confusion et, surtout, n'est jamais portée par le souffle romanesque, le sens du rythme. Intéressant, mais un peu ennuyeux. ■ **B.L.**

☆☆☆☆☆
NERONA
HÉLÈNE FRAPPAT
160 P., ACTES SUD, 15 €

★★☆☆☆
LA MAUVAISE JOUEUSE
VICTOR JESTIN
160 P., FLAMMARION, 18 €



★★☆☆☆
OÙ S'ADOSSE LE CIEL
DAVID DIOP
368 P., JULLIARD, 22,50 €

CÉLINE NIESZAWER/ACTES SUD - JEAN-PHILIPPE BALTEL/FLAMMARION - ASTRID DI CROLLALANZA/JULLIARD

MATHILDA DI MATTEO

Matrones de Marseille

Sous ses airs de comédie du Sud, sur fond de rapports mère-fille, *La Bonne Mère* est un premier roman sous forme de prouesse… qui tombe à pic.

Certains ont la chance avec eux, d'autres ont la Providence de leur côté. Cette année, la seconde a posé son doigt sur deux « bonnes mères ». L'une existe depuis 1853, l'autre vient de sortir en librairies. C'est un premier roman dont une voix vient de Paris, l'autre de Marseille, mais où bien des dimensions sont liées à une figure symbolique et protectrice réelle : la basilique Notre-Dame de la Garde, surnommée la Bonne Mère. Le monument le plus visité de la cité phocéenne. Qui entre en chantier de rénovation tous les quarts de siècle environ. Or l'année 2025 a sonné l'heure de ce quart et, depuis le 11 février et jusqu'au 8 décembre, la « vraie » Bonne Mère est bâchée. Quasi invisibilisée.

Mais la Providence s'en est mêlée : la rentrée littéraire tombe en plein milieu du chantier, et voici *La Bonne Mère* de Mathilda Di Matteo, qui a peu à voir avec la basilique, mais tout avec son pouvoir symbolique, avec sa légende de protectrice et de matrone. Cela commence comme une comédie du Sud, notamment parce que la première narratrice est Véro, Marseillaise pur jus, cagole assumée, qui parle comme elle s'habille : « *au superlatif* », selon les mots de l'autre narratrice, qui n'est autre que sa fille, Clara. Le livre débute quand celle-ci, montée à Paris il y a de courtes années pour étudier puis enseigner à Sciences Po, décide de descendre voir sa famille avec son amoureux, un collègue bien plus bourgeois qu'elle… et que ses parents. Illico, Véro déteste ce Parisien, hautain, réac et trop poli, qu'elle appellera « *le girafon* » (inspirée par son long cou qu'elle veut étrangler). L'alternance narrative entre la mère et la fille révèle deux visions de l'époque, puis des souvenirs de famille. On y apprendra que la vie de Véro avec le père de Clara se lézarde, et pour quelles raisons. Quand on lira que Clara traverse des périodes de turbulences qui empirent, on saisira que sous le vernis du rapport mère-fille se cachent les grandes questions du livre : la généalogie familiale du déni et la généalogie sociale de la violence.

Née en 1994 dans la cité phocéenne, elle-même une ancienne de Sciences Po, Mathilda Di Matteo n'oublie pas de traiter l'opposition Paris-Marseille, deux villes qui, comme une mère et sa fille, se confrontent autant qu'elles se reflètent. La mère n'est jamais qui et où l'on croit, car être une mère est un enjeu aussi familial que sororal, social ou culturel. C'est toute une histoire. C'est un roman qui part de Marseille, pour aller droit aux rires, aux cœurs et aux sens. ■

Hubert Artus

EXTRAIT

★★★★☆
LA BONNE MÈRE
MATHILDA DI MATTEO
368 P., L'ICONOCLASTE, 20,90 €

Le roman d'un fils

Dès le mois de mai, la rumeur courait : *Quatre jours sans ma mère* serait l'un des meilleurs romans de la rentrée. La rumeur, c'est aussi ce qui enflamme la cité de la Caverne (à onze stations de train de Paris), où habite toujours, à 36 ans, Salmane Gammoudi, le narrateur de Ramsès Kefi. Aussi, lorsque sa mère, Amani, fugue un jour de février, son père, Hédi, ne pipe mot. Question d'honneur ! Il ne s'agirait pas que ses copains et autres commères du quartier en viennent à échafauder des scénarios infamants. Furieux, meurtri, il se calfeutre, détruisant tout dans l'appartement familial. Pour Salmane, sorte de Tanguy façon Étienne Chatiliez, c'est l'heure de l'introspection. Et de la culpabilité : oui, il est bien ce « *sous-fils* » qui a oublié l'anniversaire de sa mère. Il est aussi ce titulaire d'un master d'histoire ancienne qui, au grand dam de son paternel, se contente d'un boulot dans un fast-food. Et aussi ce copain qui a poussé son ami Archie dans les addictions. Alors le fils part à la recherche de la mère. Pourquoi serait-elle rentrée en Tunisie, elle, l'orpheline ne jurant plus que par la France ? Il serait criminel de vous en révéler davantage, si ce n'est que la rumeur était fondée. Le style, le ton, l'histoire, tout, dans ce premier roman de Ramsès Kefi, force l'admiration. ■

Marianne Payot

MARIE ROUGE/L'ICONOCLASTE - PHILIPPE MATSAS/PHILIPPE REY

★★★★☆
QUATRE JOURS SANS MA MÈRE
RAMSÈS KEFI
206 P., PHILIPPE REY, 19 €

EXTRAIT

ET AUSSI…

★★★☆☆
JE ROUILLE
ROBIN WATINE
160 P., CALMANN-LÉVY, 18,50 €

Dans la baie de Gigaro, Noé voit affluer de nombreux touristes chaque été pendant qu'il travaille au restaurant familial. Une vacancière l'obsède à temps plein. Issue de la bourgeoisie parisienne, expérimentée avec les garçons, hautaine, Léna a jeté en retour son dévolu sur le serveur. Tout ce qui les rassemble et les sépare bouillonne au creux des vagues. Entre deux spasmes de désir, les protagonistes le savent : un amour d'été ne dure jamais. Mais rien ne les empêche de rêver. *Je rouille* décortique une période charnière de l'existence : ce passage parfois douloureux de l'adolescence à l'âge adulte. Robin Watine l'exorcise merveilleusement bien dans ce premier roman. **Marie Jouvin**

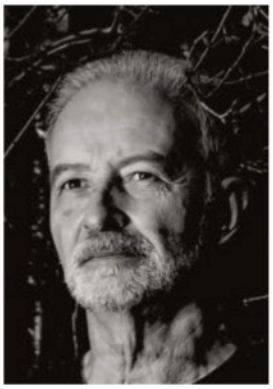
★★★☆☆
LE PAYS DONT TU AS MARCHÉ LA TERRE
DANIEL BOURRION
128 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 16 €

D'abord, il y a cette langue organique, truffée de trouvailles, aux tournures qu'il faut prendre le temps d'apprivoiser. Mais, plus qu'un exercice de style, *Le Pays dont tu as marché la terre* justifie sa prose par la nécessité de restituer la mémoire du narrateur, ce *« passé troué, bouffé aux mites dans tous les coins »*. S'adressant à un camarade de classe disparu, il recolore des souvenirs d'école, alors que les établissements scolaires de cette zone rurale ferment un à un, victimes de la chute de la natalité. Dans ce premier roman, Daniel Bourrion brosse le portrait d'une kyrielle de marginaux, comme cet idiot du village *« avec sa tête qui ne l'a plus toute »*, dans un décor vallonné où l'alcool devient souvent la seule échappatoire. Ici, les absents et les oubliés n'ont jamais été si présents. **Simon Bentolila**

ARBON

Les mille vies de Harry

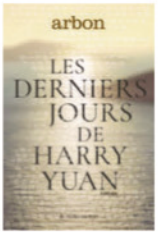
À 73 ans, cet ancien éditeur reconverti dans la musique fait son entrée en littérature avec un thriller étourdissant.



Alors qu'au fil des rentrées littéraires on ne cesse de se féliciter de la jeunesse toujours plus prononcée des primo-romanciers, on éprouve dans le même temps une affection particulière pour les auteurs inattendus, qui ont eu besoin de plus de temps, parfois même d'autres vies, avant d'embrasser l'écriture. Jean-Pierre Arbon lui, a attendu 73 ans avant de publier son premier roman. Ancien directeur général de Flammarion reconverti dans la chanson, il s'est jeté à l'eau pour raconter la folle histoire dont il est devenu, malgré lui, le héros. À moins que tout cela ne soit faux. Car, si le récit se présente d'emblée comme une expérience vécue, racontée à la première personne, *Les Derniers Jours de Harry Yuan* ne cesse de cultiver le doute sur la véracité des faits exposés. Et le plus grand des mystères se nomme Harry Yuan, l'autre protagoniste de ce thriller étourdissant.

Pionnier de l'édition numérique, Jean-Pierre Arbon raconte avoir croisé pour la première fois la route de ce magnat de la tech tout-puissant, en avance sur son temps, au début des années 2000. Les deux hommes auraient brièvement travaillé ensemble, avant sa disparition brutale. Suivront vingt ans de folles rumeurs avant un mystérieux courrier signé « HY », l'invitant à le retrouver dans sa retraite dorée. Pour entendre enfin son incroyable épopée ? Les choses risquent d'être un peu plus compliquées… La maîtrise du suspense, l'acuité du regard sur un monde qui a tout cédé à la technologie, le talent pour peindre les affres des puissants, le vice pour brouiller les pistes entre réalité et fiction : qu'il est bon, cet Arbon ! ■

Léonard Desbrières



★★★★☆
LES DERNIERS JOURS DE HARRY YUAN
ARBON
320 P., AU DIABLE VAUVERT, 22 €

Poulpe fiction

Conter, avec justesse et sans tomber dans la provocation, l'histoire d'amour de polyamoureux toxicomanes ? Voilà le pari réussi du premier roman de Melvin Mélissa, dans lequel Sibylle, Simon et Haroun, trois âmes abîmées par les traumatismes et la drogue, sont ranimés par la passion de l'art et la naissance d'un amour à trois. Trash et sensuel, *Une pieuvre au plafond* pose un décor dans lequel se mêlent la sueur et l'alcool, les peaux moites, les seringues, les ventouses d'octopodes, les poils de mygales et la révolte punk. Et, au centre de cette toile anticonformiste, l'histoire d'un amour absolu, tendre et sincère qui ne donne jamais dans la représentation maladroite d'une jeunesse marginale. Très documenté, savamment équilibré par l'alternance des points de vue, le texte fait montre de la grande sensibilité de son autrice, qui signe un récit poétique et percutant. ■ **Margaux Morasso**

★★★☆☆
UNE PIEUVRE AU PLAFOND
MELVIN MÉLISSA
256 P., RIVAGES, 20 €

KIKKO FORE/AU DIABLE VAUVERT

DROIT AU BUT

DANIEL PICOULY

Disparitions fondatrices

Le premier roman est devenu un genre en « soie », du soyeux, du fiévreux qui transmute le lecteur en orpailleur à la recherche de pépites et de filaments d'avenir, dans cette ruée qu'est une rentrée littéraire. Le premier roman est une apparition qui aime la disparition. Un thème très présent cette année. Dans la généalogie du thème demeure une référence : *Le Voyage à Paimpol* de Dorothée Letessier, sorti en 1980. Une disparition loin des Indes en sandales et auto-stop, une disparition de proximité, radicale… en autocar : une disparition prolétaire.

LE PREMIER ROMAN EST UNE APPARITION QUI AIME LA DISPARITION

Il y a de cette radicalité déterminée dans *La Hideuse* de Reine Bellivier. Pour moi, un des grands romans de la rentrée. La disparue est une Marguerite, femme de la campagne, des années 1950, où l'on veut pouvoir disparaître une première fois, faire disparaître sa famille, dans un véhicule d'époque et de milieu, une sorte d'autocar vide : un mariage. Un mariage avec le Premier, le premier bal, le premier regard, le premier baiser, et trois enfants comme une Sainte Trinité. Et un jour, sans crier gare – mais pourquoi Marguerite crierait-elle ? Elle n'a rien à reprocher. À personne. Elle part sans claquer la porte. Pas de bruit, surtout pas de bruit. (Pour la bande-son, pensez à *She's Leaving Home* des Beatles.) Ou c'est la fille de la maison qui part. La fille revient. Celle de Marguerite, des années plus tard, et elle mène l'enquête pour savoir. Savoir quoi ? Ce que c'était que d'être une femme, une épouse, une mère, dans un bourg des années 1950, d'attendre son mari, d'attendre des enfants, d'attendre un émoi d'ailleurs. Attendre, toujours attendre. La fille de Marguerite mène une véritable enquête, méthodique, critique (avec trois versions du départ). Elle œuvre en préhistorienne, en archiviste, en lettrée (lire-écrire, écrire-lire, textes et prétextes), en scénariste, en actrice *in situ*. L'histoire chemine, mais qui chemine ? Marguerite, sa fille, l'autrice ? Il y a un rapport très enveloppant à la nature, tout en broderie. La broderie ménagère comme stratégie de fuite en préparation de la disparition. Ce roman, il faut le lire pas à pas, phrase à phrase. Il m'en vient une comme une apparition : *« Tu flottes comme les cœurs blancs sur la croupe des chevreuils en fuite. »* Que dire de plus…

La disparition traverse aussi *Même le froid tremble* de Nicole M. Ortega. La disparition massive qui hante l'inconscient du peuple chilien. Depuis les années de dictature militaire d'Augusto Pinochet, entre 1973 et 1988. Plus de trois mille disparus, parmi les dizaines de milliers de torturés, et centaines de milliers d'exilés. Disparition incarnée par « les folles de la place de Mai » à la recherche d'enfants enlevés, souvent au profit de dignitaires du régime. Le décor posé est celui d'une favela, surnommé par dérision le Château, tant il est un édifice baroque à la Gaudí, de déchets, d'ordures, d'immondices et de fantômes. La narratrice y vit avec ses parents et son chien. Elle va à la fac, mais tient à ne se distinguer en rien de la tenue relâchée et du « *parler cul* » de la favela. Une langue de combat, qui la protège des voyeurs et frotteurs de proximité. Elle porte une médaille sainte, mais a décidé très tôt de ne plus croire qu'à elle-même et d'être communiste. Elle a deux amies, Maca et Momi, elles aussi filles des bas quartiers. (Je respecte trop l'espagnol pour me risquer d'en galvauder l'usage délicieux qui en est fait ici.) Les trois ont décidé de partir en voyage ensemble. Ce sera après un spectacle métaphorique ahurissant où un loup dictateur terrorise les enfants présents. Alors, on entre dans le voyage à trois. Il tient à la fois du road-trip de copines délurées, du Summer Break assumé, au milieu d'une faune, ramassis du consanguin produit par la dictature restée enkystée dans la société chilienne. Et le lecteur, dans tout ça ? Il a peur. Peur pour les trois. Même si elles sont confiantes : *« On est trois, on est grandes et fortes et belles. Il ne peut rien nous faire. »* ■

★★★★☆
LA HIDEUSE
REINE BELLIVIER
198 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 20 €

★★★☆☆
MÊME LE FROID TREMBLE
NICOLE M. ORTEGA
176 P., ANNE CARRIÈRE, 19 €

AUDREY SOVIGNET

JOHN BOYNE

Variations sur le thème de l'abus

En quatre textes aux tonalités différentes mais reliés comme par des courants souterrains, et où tout s'écoule naturellement, l'auteur irlandais dévoile l'étendue de son immense talent.

RICH GILLIGAN/JC LATTÈS

Un recueil de quatre *novellas* sur le thème des abus sexuels, par l'auteur du best-seller mondial *Le Garçon au pyjama rayé*, ça vous tente ? Trois catégories de lecteurs seront tentées de passer tout de suite à l'article suivant : ceux qui n'aiment pas les auteurs de best-sellers, ceux que le sujet refroidit, et ceux qui se méfient des *novellas*, ces longues nouvelles d'une centaine de pages, format prisé des Anglo-Saxons mais peu employé chez nous. Pour rattraper nos lecteurs tentés de fuir, disons donc plutôt que *Les Éléments* est l'un des romans les plus impressionnants de la rentrée, l'un des mieux construits, avec des personnages d'une densité rare et un art consommé du suspense, alors même qu'il ne s'agit pas d'un polar. À l'origine, il s'agit d'une série de quatre récits – « Water », « Earth », « Fire », « Air » – publiés entre 2023 et 2025. Ils sont réunis aujourd'hui dans ce recueil qui paraît simultanément dans plusieurs pays, dont la France et le Royaume-Uni.

MÉTAPHORE AQUATIQUE

Tout commence avec une mère de famille quinquagénaire de Dublin, qui débarque en solo sur une île au large de l'Irlande, où elle a loué une maisonnette. Rien que le décor de cette contrée sauvage et minuscule, avec ses rochers, sa lande, ses deux pubs pittoresques, justifient presque le détour… Sitôt arrivée, notre héroïne prend deux décisions : elle change de nom – Vanessa devient Willow – et se rase le crâne. Autant dire qu'elle veut couper radicalement avec son ancienne vie, et qu'elle porte un secret encombrant. Lequel ? C'est ici que l'art de Boyne se déploie : avec un sens aigu de la mise en scène, il dévoile les raisons qui l'ont conduite à se réfugier dans ce trou perdu au milieu des flots, sans précipitation, car il faut installer l'ambiance, mais sans traîner non plus, car il ne faut pas impatienter le lecteur. Le point d'équilibre atteint par l'auteur est parfait : en alternant les scènes au présent et les flash-back sur la vie antérieure de Vanessa/Willow, il écrit un récit captivant qui, pour filer la métaphore aquatique, joue sur le contraste entre la surface immobile de l'eau – Willow mène une vie parfaitement monotone, entre

promenades sur l'île et déjeuners au pub – et le tourbillon au-dessous – les souvenirs qui se bousculent, le traumatisme de la mort d'un enfant, la colère infinie à l'encontre d'un mari haut responsable de la fédération irlandaise de natation (toujours l'eau), dont on découvre peu à peu les crimes. Puis, au bout de 120 pages, tout s'arrête : Boyne nous conduit à présent sur les terrains de foot professionnel, en compagnie d'un joueur surdoué, embauché par un club et entré dans la sélection nationale.

DES MOTEURS À SUSPENSE

La cassure entre les récits paraît brutale, mais l'auteur n'a besoin que de quelques lignes pour nous plonger dans ce nouveau décor urbain, avec ce nouveau personnage et cette nouvelle intrigue. On repère du reste assez vite les fils rouges qui relient cette histoire à la précédente : le footballeur a vécu sur l'île, et il est plongé lui aussi dans un scandale sexuel, une affaire de viol impliquant un coéquipier pervers. De tels fils rouges se multiplieront tout au long du livre, engendrant un réseau d'échos entre les récits, jusqu'à devenir des moteurs de suspense en soi : à chaque nouvelle histoire, on attend de découvrir quel personnage ressurgira, sous quelle forme, dans quel contexte. C'est comme une composition musicale, avec les lignes mélodiques qui passent de l'arrière à l'avant-plan, et des motifs récurrents joués sur des instruments différents, dotés de leur sonorité propre. Le tour de force de Boyne est d'avoir conféré à ses quatre récits la même intensité, tout en laissant à chacun sa couleur singulière, du plus obscur au plus clair. Pour le plus obscur, lisez le troisième, un sommet de noirceur où il fait parler une prédatrice sexuelle en quête d'adolescents à dévorer ; un texte d'autant plus troublant que l'intéressée exerce une profession tournée vers le dévouement, la médecine des grands brûlés, et que la criminalité sexuelle est rarement associée dans l'imaginaire collectif à la féminité. On a bien besoin, après cela, de l'apaisement offert par le final, une histoire de réconciliation familiale autour d'un père et de son fils adolescent, récit optimiste, teinté d'humour, et même de tendresse. Tous les fils entrelacés depuis le début se dénouent alors, avec un naturel éblouissant. Mais est-il besoin de le préciser ? ■

Bernard Quiriny

EXTRAIT

★★★★☆
LES ÉLÉMENTS (THE ELEMENTS)
JOHN BOYNE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR SOPHIE ASLANIDES, 512 P., JC LATTÈS, 23,90 €

Prendre son envol

Entre traditions et désir d'évasion, KIYOKO MURATA tisse un récit poétique et méditatif sur le temps qui s'égrène, l'oubli et la mémoire.

Roman à l'onirisme discret, *Quand dansent les oiseaux* nous emmène dans une constellation d'îles au large du Japon. Un monde presque évanescent, à l'écart du tumulte continental, où seuls les anciens persistent. Io-san et Someko-san, 92 et 88 ans, sont les dernières habitantes de l'une d'elles. Autrefois plongeuses, elles descendaient en apnée dans les profondeurs marines pour récolter les ormeaux. Umiko, la fille d'Io-san, est bien décidée à faire déménager sa mère pour l'accueillir chez elle, convaincue qu'elle est désormais trop âgée pour rester sur l'île. Face à son refus, Umiko prolonge son séjour et se laisse peu à peu gagner par les croyances locales où poissons et oiseaux sont vénérés. Elle découvre alors le désir, presque secret, des deux amies : s'envoler loin, au-delà des contraintes du corps et du temps. Le lyrisme mystérieux de Kiyoko Murata confère au texte une portée méditative inoubliable. ■

Marie Jouvin

★★★★☆
QUAND DANSENT LES OISEAUX
KIYOKO MURATA
TRADUIT DU JAPONAIS PAR CATHERINE ANCELOT, 208 P., PICQUIER, 19 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

La mémoire de l'eau

Vedette aux États-Unis, où elle a reçu deux fois le National Book Award, et tristement méconnue en France, Jesmyn Ward est une romancière très particulière : chez elle, le réalisme, qui la pousse à décrire, par exemple, une famille noire pauvre confrontée à l'ouragan Katrina dans *Bois sauvage,* est renforcé par un usage métaphorique du fantastique et de la mythologie. Quand elle convoque un fantôme, ce n'est pas pour apporter du surnaturel, mais pour illustrer une vérité invisible – la culpabilité d'un autre personnage, par exemple. On retrouve cette manière poussée à l'incandescence dans *Nous serons tempête*. D'un côté, le roman retrace la trajectoire hélas très crédible d'une jeune esclave séparée de sa mère, vendue par son maître (qui est aussi son père), forcée à un périple mortel vers La Nouvelle-Orléans, soumise à une maîtresse inhumaine jusque dans ses propres douleurs… Mais, de l'autre côté, Annis, la jeune esclave, a reçu de sa mère tout un héritage africain – une aiguille prise à une défense d'éléphant, un art du combat, et surtout une alliance avec un puissant et capricieux esprit des eaux, Aza, qui prend le visage de sa grand-mère, et porte le souvenir de la traversée qui a mené leur lignée en Amérique. Autant pour le cliché selon lequel les esclaves perdaient, au bout de deux générations, leur culture d'origine. Annis, elle, n'a pas oublié le prénom secret que lui a donné sa mère… Son histoire est celle d'une traversée des enfers (pas un hasard si on y parle de Dante au début) soutenue par une spiritualité qui donne voix aux éléments. Et qui contamine le roman pour l'élever à la hauteur d'un mythe moderne.

★★★★☆
NOUS SERONS TEMPÊTE (LET US DESCEND)
JESMYN WARD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHARLES RECOURSÉ, 238 P., BELFOND, 22 €

3 RAISONS DE LIRE

CHEZ NOUS DE PHILLIP B. WILLIAMS

Du neuf avec du vieux

Les dystopies ou contre-histoires de l'Amérique esclavagiste ne sont pas rares, mais, en inventant Ours, Phillip B. Williams frappe un grand coup. Ours est un village de Louisiane, décor principal autour duquel tourne *Chez nous*. Sainte, fondatrice du lieu, est une femme sans âge et pleine de pouvoirs sorciers. Au début des années 1830, elle a anéanti des plantations de l'Arkansas, libéré des dizaines d'esclaves et les a guidés ici. L'auteur en raconte près d'un demi-siècle, à travers la vie quotidienne, les liens, les damnations.

Des personnages inoubliables

Les Ouhmey (c'est leur gentilé) apprennent à vivre avec leur liberté, mais aussi à se méfier de la fondatrice. Si le récit nous emporte le long de presque 600 pages sans nous perdre, il le doit à une galerie de personnages marquants, incarnés puissamment : Sainte, mais aussi Mr Wife et ses désespoirs amoureux, Joy Arceneaux et son passé violent, ou encore les adolescents Luther-Philip et Justice. Et, bien sûr, les filles de Sainte…

Une écriture magistrale

On distingue d'emblée une ampleur, dans l'approche littéraire et intellectuelle. Elle est à l'œuvre dans les registres linguistiques et romanesques, qui alternent le tragique, le magique, le spirituel, le vaudou, le sentimental ; et la traduction est au niveau (sauf pour le titre). Premier roman de Williams, poète de 39 ans reconnu aux États-Unis, *Chez nous* emporte par son écriture magistrale et habitée. **Hubert Artus**

★★★★☆
CHEZ NOUS (OURS)
PHILLIP B. WILLIAMS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHARLES RECOURSÉ, 576 P., ROBERT LAFFONT, 23,50 €

LEILA GUERRIERO ▪ GABRIELA CABEZÓN CÁMARA

Argentine rebelle

Ces deux autrices argentines marquent la rentrée littéraire en nous livrant les destins de protagonistes indomptées.

Leila Guerriero.

Gabriela Cabezón Cámara.

Sylvia Labayru, militante péroniste, est une rare rescapée du plus sinistre centre de détention de la dictature militaire argentine. Elle y fut internée fin 1976 pour subir le viol et la torture dans le cadre d'une « rééducation ». Une fois exilée à Madrid, Sylvia fut accusée par ses pairs – voire ses bourreaux – d'avoir collaboré. De cette épopée hors du commun Leila Guerriero a extrait *L'Appel*, récit dense et haletant, dénonçant à la fois la brutalité arbitraire de la junte de Videla et le manque de discernement de ses adversaires clandestins. C'est à sa force de caractère et à une famille de militaires que Sylvia dut de survivre au pire. L'autrice détaille le long processus des interviews d'elle et de ses proches pour mieux révéler les obscurs mécanismes de la mémoire, les séquelles de manipulations, les contradictions et protections élémentaires qui apparaissent, quand bien même chacun accepte de se mettre à nu.

CONTRE LES DONNEURS D'ORDRE CYNIQUES

Si l'héroïne des *Griffes de la forêt* de Gabriela Cabezón Cámara n'est pas moins forte, il s'agit cette fois d'un personnage de fiction… nommé Antonio. Grandi fillette à Saint-Sébastien lors du Siècle d'or espagnol, Antonio est devenu un redoutable « nonne-soldat » aux Amériques, en plus d'embrasser le genre seyant à sa personnalité profonde. En rébellion contre ses donneurs d'ordre cyniques, religieux comme militaires, il fuit en emportant deux petites Indiennes qu'il a juré de protéger. Antonio écrit à sa tante restée en Espagne ; ces lettres lui permettent de mieux comprendre sa transformation. Depuis une forêt vivante, « *conversation gigantesque* » où les espèces vivent à égalité, la langue poétique de l'autrice, au service d'une narration polyphonique, envoûte le lecteur et bouleverse ses repères.

Histoire de former un brelan, citons enfin Lisa, la narratrice d'*Erreur de jugement* (Dalva) d'Anna Harwicz. Sa rage hante un texte radical et dérangeant où l'autrice aborde le kidnapping d'enfants. Le troisième choc argentin de cette rentrée, et une authentique révélation. ■ **Antoine Faure**

★★★★☆
L'APPEL (LA LLAMADA)
LEILA GUERRIERO
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR MAÏRA MUCHNIK, 544 P., RIVAGES, 24 €

★★★☆☆
LES GRIFFES DE LA FORÊT (LAS NIÑAS DEL NARANJEL)
GABRIELA CABEZÓN CÁMARA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR GUILLAUME CONTRÉ, 272 P., GRASSET, 22 €

PABLO JOS REY/RIVAGES - ALEJANDRA LOPEZ/GRASSET

Un athée chez le pape

Printemps 2023, Salon du livre de Turin. Javier Cercas est approché, dans une scène digne d'un thriller, par un représentant du Vatican qui lui soumet une drôle de proposition. Le pape François s'apprête à partir en voyage en Mongolie et la maison d'édition du Saint-Siège aimerait que le romancier espagnol l'accompagne pour en tirer la matière d'un livre. Intellectuel réputé pour son anticléricalisme, il croit d'abord à une blague. Mais l'offre est très sérieuse, et n'engage à aucune contrainte : une carte blanche échappant à toute relecture. L'opportunité d'une vie, mais Cercas pose une condition : s'entretenir en tête à tête avec Sa Sainteté afin d'honorer une promesse faite à sa mère – résoudre l'épineuse question de la résurrection de la chair. Requête acceptée, et voilà *Le Fou de Dieu au bout du monde*, un nouvel ouvrage inclassable, mêlant reportage dans les coulisses du Vatican, portrait de Jorge Mario Bergoglio, pape détonant qui a choisi de marcher dans les traces de saint François d'Assise, et introspection d'un homme devenu écrivain parce qu'il a perdu la foi. Un roman étourdissant que Borges, son maître à penser, n'aurait pas renié. ■

Léonard Desbrières

EXTRAIT

★★★★☆

LE FOU DE DIEU AU BOUT DU MONDE (EL LOCO DE DIOS EN EL FIN DEL MUNDO)

JAVIER CERCAS

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR ALEKSANDAR GRUJIČIĆ ET KARINE LOUESDON, 480 P., ACTES SUD, 24,50 €

Les liens qui délient

Fidèle à son style incisif et vibrant, Joyce Maynard sonde les profondeurs troubles d'une famille désaxée pour y dévoiler *Par où entre la lumière*. Cela fait vingt-cinq ans qu'Eleanor, la protagoniste, a quitté la ferme familiale du New Hampshire, brisée par la trahison de Cam, son ex-mari. Depuis, les liens se sont fragilisés : Ursula, leur fille, lui reproche d'être la cause de tous ses malheurs, tandis que Al, l'aîné, choisit la distance. Toby, le benjamin, en situation de handicap, conserve une image idéalisée de ses parents. Lorsque Cam lui annonce qu'il ne lui reste que quelques mois à vivre, Eleanor endosse sans hésiter le rôle de soignante, consciente que Toby, resté auprès de son père, n'est pas en mesure d'assumer cette responsabilité. À la mort de celui-ci, elle se retrouve seule avec son fils, face à la ferme et à ses innombrables tâches. L'arrivée d'une jeune voisine, alors enceinte de neuf mois, va rapidement amener Eleanor à se questionner sur sa propre expérience familiale, ni plus ni moins chahutée par la société dans laquelle ils vivent. Avec ce roman percutant, Joyce Maynard signe un véritable tour de force, mêlant émotion brute et lucidité sans compromis. ■

Marie Jouvin

★★★☆☆

PAR OÙ ENTRE LA LUMIÈRE (HOW THE LIGHT GETS IN)

JOYCE MAYNARD

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FLORENCE LÉVY-PAOLONI, 605 P., PHILIPPE REY, 25 €

ET AUSSI…

★★★★☆

LA BOSSUE

SAÔ ICHIKAWA

96 P., GLOBE, 14 €

Comment décrire le feu qui brûle au cœur de *La Bossue*, roman fulgurant d'à peine 90 pages ? Atteinte d'une myopathie qui la paralyse et l'empêche de respirer, la Japonaise Saô Ichikawa écrit pour ne pas disparaître. Elle écrit pour brûler au lance-flammes les contradictions d'une société validiste qui, non content de les négliger, écrase de ses préjugés les personnes handicapées. Son arme de prédilection : une liberté de ton sans concession, mélange décapant d'humour noir et de provocations qui appuient là où ça fait mal. Shaka vit recluse à cause de son handicap. Son existence se résume à une croisade virtuelle sous pseudonymes où elle laisse éclater tous ses fantasmes. Jusqu'au jour où elle est démasquée par un aide-soignant et décide de saisir sa chance pour enfin goûter au plaisir de la chair. Un roman dérangeant qui gifle sans ménagement les représentations stéréotypées. **L.D.**

★★★☆☆

AU FOND DES ANNÉES PASSÉES

JENS CHRISTIAN GRØNDAHL

224 P., GALLIMARD, 21 €.

EN LIBRAIRIES LE 4 SEPTEMBRE.

De cette histoire de nouveau départ, dans laquelle un couple se retrouve trente-sept ans après leur amour de jeunesse à la conclusion abrupte, n'attendez pas un spectaculaire retour de flamme : Anna et le narrateur se contenteront de partager leurs blessures profondes, et la certitude que ceux qu'ils sont devenus s'avèrent les mieux à même de se comprendre et de s'épauler. L'une divorce d'un mari célèbre accusé de viol, l'autre a vu sa femme le quitter après qu'on lui a diagnostiqué Parkinson. Jens Christian Grøndahl aborde ici avec subtilité les questions de l'identité à travers les décennies, de l'intimité entre deux êtres et de la difficile compréhension d'un monde qui a changé. **A.F.**

LM. PALOMARES/ACTES SUD - JOANNA ELDREDGE MORRISSEY/PHILIPPE REY

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU CLAIRE MESSUD

À partir des origines pieds-noirs de ses grands-parents, inspirée par des documents reçus en héritage, Claire Messud livre un beau et grand récit familial, sur trois générations, entre 1940 et 2010, qui nous fait voyager de l'Algérie aux États-Unis, de l'Argentine au Canada, de l'Australie à la France. *L'Étrange Tumulte de nos vies* est de ces romans qu'il est très difficile de résumer tant le tissu narratif y est dense, tant l'existence – et tout ce qu'elle contient d'amour, de drames, de mémoire… – y déploie toutes ses circonvolutions. Ce n'est pas rien, une vie, si modeste soit-elle. Et l'écrivaine en fait peser toute l'importance dans ses pages, en forme d'hommage à sa famille. Elle se met dans la peau de Chloe, seul « je » du livre, qui se charge du récit. Celle-ci raconte ses grands-parents, ses parents, sa tante, ses propres enfants, à travers les lieux, les époques et les âges. La tristesse de sa mère, Barbara, au chevet de son propre père mourant à Toronto ; l'excitation de sa tante Suzanne à quelques jours d'un grand bal masqué dans le centre d'Alger ; la frustration de François, son père, dont il ne semble jamais se départir : l'écriture de Claire Messud a ceci de précision et de profondeur que l'on a l'impression, tout du long, de tenir les émotions de ses personnages dans la main. Naturellement, l'Histoire, *« avant, autour et après eux, implacable, tenace »*, fait aussi partie du décor, mais, si l'on suit en creux les évolutions et événements d'un *« siècle tumultueux »*, Messud reste au plus près des individus et de ce que la fiction, selon elle, fait le mieux : éclairer ce qu'est vraiment la vie. **Juliette Savard**

★★★☆☆
L'ÉTRANGE TUMULTE DE NOS VIES (THIS STRANGE EVENFUL HISTORY)
CLAIRE MESSUD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR FRANCE CAMUS-PICHON, 522 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 25 €

ALAN HOLLINGHURST

D'un monde à l'autre

À travers les destins parallèles de deux hommes opposés dans leurs manières comme dans leurs idées, *Nos soirées* brosse un vivant portrait de la société britannique sur un demi-siècle.

Au journal télévisé du soir, l'annonce du décès de Mark Hadlow est une information parmi d'autres pour des milliers d'Anglais, mais elle ravive chez Dave Win le souvenir d'une rencontre qui allait changer sa vie. Car Dave n'était pas destiné à devenir l'un des acteurs de théâtre les plus en vue de la scène britannique. Né métis au sein de la classe ouvrière, il a été élevé par sa mère, couturière, et n'a pas connu son père. À 13 ans, sa trajectoire rencontre celle des Hadlow, qui financent sa bourse d'études et lui permettent d'intégrer la Bampton School, où Giles, leur fils, est scolarisé. *« Ce misérable individu est Dave »*, annonce Giles à son père lors de cette première rencontre, prémices d'une détestation réciproque qui n'allait cesser de se renforcer. Si *Nos soirées* dépeint avec une remarquable acuité l'évolution de la société britannique des années 1960 à la pandémie de Covid-19 à travers le personnage de Dave, l'ascension de Giles, politicien conservateur partisan du Brexit, s'inscrit en contrepoint, de telle sorte que leurs destinées parallèles révèlent le clivage de plus en plus profond opposant les pro aux anti-Brexit, entre les classes ouvrières et les familles aisées.

RACISME ORDINAIRE

Évoluant d'un monde à l'autre, Dave fait partie de ces transfuges de classe dont la réussite rassure, cache-misère d'un ascenseur social en panne. Immergé dans le quotidien de Dave à travers différentes scènes qui, comme au théâtre, exposent un instant de son existence, le lecteur découvre le racisme et l'homophobie ordinaires auxquels il est confronté, et suit son initiation, artistique, amoureuse, sexuelle, dans une Angleterre encore corsetée. En l'absence de père, Dave se choisit des figures tutélaires dans les textes qu'ils travaillent et dans son entourage, tout en rendant hommage à sa mère, Avril, attachant personnage de femme courage. Si l'élégance de son écriture avait déjà hissé l'œuvre d'Alan Hollinghurst jusqu'au Booker Prize (qu'il décroche en 2004 pour *La Ligne de beauté*), *Nos soirées* assoit son époustouflante maîtrise de l'art romanesque et son talent, proustien en diable, pour animer une tragi-comédie aussi subtile que cruelle. ■ **Laëtitia Favro**

EXTRAIT

★★★★★
NOS SOIRÉES (OUR EVENINGS)
ALAN HOLLINGHURST
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR DAVID FAUQUEMBERG, 624 P., ALBIN MICHEL, 24,90 €

ROBERT TAYLOR/ALBIN MICHEL

VERA BUCK

Au loin, l'enfance…

Après un thriller montagnard qui l'a révélée en France, l'autrice allemande revient avec un huis clos forestier.

Henrik Saunders les sentait mal, ces vacances, mais, devant l'envie de Nora, sa femme, et de Fynn, leur fils de 5 ans, cet auteur de romans jeunesse a pris la direction de la forêt du Västernorrland, dans le nord de la Suède, et de cette vieille maison familiale dont il vient d'hériter. Pour Fynn, l'endroit est prétexte à jouer et à s'émerveiller. D'ailleurs, un étrange voisin vient lui donner… une poupée. Pour les parents, qui sont deux des narrateurs du livre, chaque jour fait naître une nouvelle peur. Qui finit par prendre corps. À quelques kilomètres de là, Rosa vit avec son père et son frère tétraplégique. L'étudiante, troisième narratrice, creuse des trous dans la forêt pour trouver des os. Sa spécialité : l'effet de la décomposition des cadavres d'animaux sur le métabolisme de la végétation ! Mais, là, le (vieux) squelette est celui d'un enfant… La quatrième voix du récit, elle, vient d'une cabane, en haut d'un arbre – à vous de la découvrir. Chaque protagoniste aura le temps de se dévoiler un peu au lecteur. Mais, quand Fynn disparaît, tout s'accélère, à l'intrigue procédurale se mêlant alors le grand retour des refoulés.

Jouant à fond la carte chorale, Vera Buck tisse et détisse des histoires de familles pour mieux atteindre l'enjeu du livre : cette violence contre les enfants, cette folie des grands, toujours… L'autrice allemande reprend ainsi le thème des *Enfants loups* (2024), mais, en allant plus loin dans la dramaturgie, *La Cabane dans les arbres* gagne une puissance supplémentaire. ■ **Hubert Artus**

EXTRAIT

★★★☆☆

LA CABANE DANS LES ARBRES (DAS BAUMHAUS)
VERA BUCK
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR BRICE GERMAIN, 464 P., GALLMEISTER, 24,90 €

Barbouzeries historiques

La Seconde Guerre mondiale fut une matrice de l'espionnage moderne, et ce lieu est parmi les pivots qui ont tout fait basculer : la Royal Victoria Patriotic School. Dès janvier 1941, le MI5 britannique transforma cette ancienne école du sud de Londres en un haut lieu du contre-espionnage européen puis mondial. Tout étranger posant le pied au Royaume-Uni y fut interrogé afin de vérifier s'il n'était pas un agent ennemi camouflé. Parmi les trente mille personnes qui passèrent par là, Jean Moulin, Joseph Kessel, François Mitterrand, grands officiers et partisans, qui repartiraient au pays avec des missions de renseignement ou de résistance. Ancienne journaliste au *Monde*, Macha Séry s'est appuyée sur une titanesque somme d'archives pour en retracer les couloirs, les hommes, les enjeux. Mi-fiction, mi-documentaire, *Patriotic School* est aussi un hommage au récit d'espionnage. ■ **H.A.**

★★☆☆☆

PATRIOTIC SCHOOL
MACHA SÉRY
498 P, GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 11 SEPTEMBRE.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆

LES MOUETTES. MISSION SAHEL
THOMAS CANTALOUBE
384 P., POCKET, 9,30 €

Les producteurs du *Bureau des légendes* ont souhaité étendre l'univers de la série en imaginant films et romans autour du service action de la DGSE. Voici donc le capitaine Corsan et son équipe, chargés de récupérer Canaque, un jeune agent de terrain infiltré dans un groupe djihadiste au Mali. C'est Thomas Cantaloube, ancien journaliste devenu romancier, qui se colle à ce spin-off avec brio. Porté par un héros attachant, un polar qui assume les passages obligés du genre : suspense et action. **Éric Libiot**

★★★☆☆

SIX VERSIONS. LE DISPARU DU WENTSHIRE
MATT WESOLOWSKI
256 P., POINTS, 8,40 €

Le principe est original : un dossier revu en six versions à la manière d'un podcast mené par le journaliste Scott King. Dans *Le Disparu du Wentshire,* il s'agit de résoudre le mystère de la disparition d'Alfie Marsden, survenue trente ans plus tôt. Un roman à énigme qui avance à coups d'interviews et de dialogues. C'est amusant et prenant. Un *page-turner* dont la solution est cachée dans le texte ; encore faut-il la voir… C'est le troisième tome de cette série à la mécanique narrative bien huilée. **E.L.**

★★★☆☆

LA PLACE DU MORT
PASCAL GARNIER
160 P., ZULMA, 9,95 €

Pascal Garnier (1949-2010) est un écrivain de romans noirs (et de livres jeunesse) à l'univers proche des grands anciens du genre (Cain, MacDonald) et dans lequel il insufflait un peu de piment et d'ironie. Témoin cette *Place du mort,* que les frères Coen n'auraient pas renié : l'histoire d'un homme qui enquête sur l'accident de la route dont est victime sa femme, morte en compagnie de son amant… Comme toujours chez Garnier, une vie qui prend la tangente, un style sec, un récit antipsychologique. Court et brillant. **E.L.**

Retour vers l'épouvante

Voir Nina Allan, autrice acclamée de *La Fracture*, s'emparer du motif de la maison hantée provoquait en nous une excitation presque enfantine, justifiée depuis par la lecture des *Bons voisins,* son nouveau livre parfaitement déroutant. Photographe amatrice, Cath travaille sur un projet consacré aux *« maisons du crime »*, théâtres des meurtres les plus sanglants. Si elle est obsédée par cette idée morbide, c'est parce que son adolescence a été marquée par un fait divers atroce, un triple homicide qui a emporté sa meilleure amie, sa mère, son frère, et dont le coupable tout désigné fut l'étrange personnage qui leur servait de père. Comme une étape logique de son pèlerinage de l'horreur, la voilà donc là où tout a commencé, sur l'île de Bute, au large de l'Écosse. Là-bas, elle fait connaissance avec la nouvelle occupante des lieux, Alice, une femme en rupture avec son ancienne vie, Londres, son travail, son mari. Un pied dans la porte et c'est le basculement dans l'étrange. L'attraction immédiate entre les deux femmes, le fantôme accusateur de Shirley, les zones d'ombre d'une affaire qui mêle d'autres acteurs, convoquent le folklore celtique et ses fées : un trip halluciné, comme un puissant sortilège. ■ **Léonard Desbrières**

Par-delà le règne humain

Sur la Terre futuriste imaginée par Céline Minard, point de luttes acharnées pour une hégémonie universelle sur fond d'avancées technologiques délirantes : tout est question de connaissance mutuelle et de coopération entre peuples hybrides unis dans l'objectif de démanteler une fois pour toutes la *« sauvagerie »*, soit le béton, le plastique et le bitume laissés par l'antique règne humain. Bipède arboricole, Amaryllis Swansun explore les alentours de ce que fut Los Angeles en compagnie d'une *« dronote »*, robot autorégulé doué de conscience, et d'un *« Gros-Cerveau »* à fourrure capable d'explorer les rêves d'autres espèces. Si l'on reconnaît ici le goût de l'autrice pour la réinvention des codes narratifs et des identités, elle n'avait jamais poussé la transgression si loin. Pénétrer *Tovaangar* ne se fera pas sans effort, tant le lecteur est happé d'emblée dans un environnement et un langage qu'il devra faire siens sans l'aide du narrateur, mais y trouver ses repères s'avérera immanquablement gratifiant. Il se laissera ensuite porter par une fresque à l'originalité et à l'ambition rares. ■ **Antoine Faure**

Validés par l'amour

L'amour entre deux personnes en situation de handicap reste l'un des grands impensés de la fiction contemporaine. Pourtant, *« rêver, ce n'est pas que pour les valides »*, écrit Gabrielle de Tournemire dans *Des enfants uniques,* son premier roman. Sans pathos, la romancière de 27 ans donne corps à un lien amoureux d'une simplicité désarmante. Hector, adolescent mutique, quitte son institut médico-éducatif pour intégrer Les Chênes rouges, un établissement privé où ses parents lui espéraient une place depuis des années. Son éducateur, Carlo, encaisse difficilement la séparation : un attachement s'est créé. En l'aidant à franchir ce cap, il découvre qu'Hector s'est rapproché d'une jeune résidente, Luz, surnommée Mouche. Très vite, les deux adolescents tombent amoureux. Peu de mots, beaucoup de gestes : des aspirations nouvelles, des présents en tout genre, dessins, bouquets de fleurs *(« des églantines pour l'amour naissant », « des lys pour la pureté »)*, des mains qui se cherchent, des regards qui se répondent. Le langage est ailleurs. Peu à peu, les parents d'Hector s'inquiètent de cette relation trop banale pour un garçon et une fille « différents ». Mais ces enfants peuvent-ils vivre librement l'insouciante légèreté de l'amour quand le monde entier les catégorise autrement ? L'écrivaine bouscule les représentations, sans rien lisser des rugosités du réel, et rappelle crûment que l'amour n'appartient à personne. Surtout pas aux valides. ■

Marie Jouvin

★★★★☆
LES BONS VOISINS (THE GOOD NEIGHBOURS)
NINA ALLAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR BERNARD SIGAUD, 384 P., TRISTRAM, 23,90 €

★★★★☆
TOVAANGAR
CÉLINE MINARD
688 P., RIVAGES, 23,50 €

★★★☆☆
DES ENFANTS UNIQUES
GABRIELLE DE TOURNEMIRE
224 P., FLAMMARION, 19 €

BÉA UHART/RIVAGES ; JEAN-PHILIPPE BALTEL/FLAMMARION

RANSOM RIGGS

Démente Cité des Anges

Le père de Miss Peregrine revient avec un roman palpitant dans un Los Angeles parallèle. Entre nostalgie pop et aventures interdimensionnelles.

Léopold Berry voit des choses étranges. Rien de grave, pense-t-il. Après tout, à 17 ans, vivre une vie banale à Los Angeles donne parfois envie d'échapper à la réalité. Alors Léo observe, blasé, un homme s'arracher une dent pour la glisser dans un parcmètre, un autre disparaître dans une crevasse du bitume, ou encore un raton laveur enflammé perché dans un arbre… Des hallucinations ? Pas exactement. Ces visions appartiennent en fait à un univers parallèle : le Sunder, tiré d'une vieille série télé fantastique que Léo a regardée en boucle après la mort de sa mère. Avec son meilleur ami, Emmet, il finit par découvrir un portail qui les propulse dans ce Los Angeles alternatif, peuplé de créatures étranges. Signé par Ransom Riggs, l'auteur de *Miss Peregrine et les enfants particuliers* (adapté au cinéma par Tim Burton), *Sunderworld* reprend les ingrédients qui ont fait son succès : mystère, héros atypique, univers inquiétant. Mais cette fois le ton est plus pop, plus rythmé, nourri de références. Entre humour, suspense et nostalgie VHS, cette nouvelle série jeunesse convoque des monstres au design rétro, des lieux underground, des gadgets bizarres… Jouissif. ■

Mathieu Charrier

★★★★★

SUNDERWORLD (T.1). LES GRANDES DÉSILLUSIONS DE LÉOPOLD BERRY (SUNDERWORLD. THE EXTRAORDINARY DISAPPOINTMENTS OF LEOPOLD BERRY)

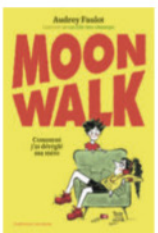
RANSOM RIGGS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SIDONIE VAN DEN DRIES, 368 P., BAYARD JEUNESSE, 17,90 € (À PARTIR DE 13 ANS)

Maman à l'envers

Et si votre mère redevenait ado ? C'est le drôle de postulat de ce récit où Marin, 12 ans, voit sa mère, Carmel, rajeunir d'un an chaque jour après une dispute. Résultat : Carmel traîne au lit, parle en verlan, grignote des céréales et pique des crises comme une ado de 17 ans ! Aidé de sa grand-mère Babita, qui cohabite avec d'étranges petits êtres mi-insectes, mi-fantômes (les golmes), Marin va devoir assumer la charge mentale de la famille, tout en perçant des secrets enfouis. Après *La Clé des champs*, Audrey Faulot explore dans *Moonwalk*, avec un humour piquant, les blessures et l'amour d'une famille cabossée, dans un récit où le merveilleux flirte avec le quotidien, façon Roald Dahl. ■

M.C.



★★★☆☆

MOONWALK. COMMENT J'AI DÉRÉGLÉ MA MÈRE

AUDREY FAULOT

240 P., GALLIMARD JEUNESSE, 13 € (À PARTIR DE 9 ANS)

TAHEREH MAFI/BAYARD

ET AUSSI…

★★★☆☆

OLIVETTI

ALLIE MILLINGTON

288 P., MILAN, 15,90 € (À PARTIR DE 9 ANS)

Le sous-titre interpelle d'emblée : *L'histoire d'une machine à écrire qui voulait sauver sa famille.* Olivetti, vieille machine à écrire, est la narratrice inattendue de ce roman. Gardienne des souvenirs de la famille Brindle, elle est un jour vendue dans un dépôt-vente. Mais quand Béatrice, la mère de famille, disparaît sans explication, son fils Ernest se retrouve plongé dans une quête pour la retrouver. Heureusement, Olivetti n'a pas dit son dernier mot. Même figée derrière une vitrine, elle peut encore communiquer… avec d'autres machines oubliées. Un roman plein d'humour et de poésie, qui parle des silences familiaux et des objets qui se souviennent pour nous.

M.C

★★★★☆

CHIWAWOW

CLÉMENCE SAUVAGE

72 P., BISCOTO, 15 € (À PARTIR DE 9 ANS)

***Chiwawow* nous embarque dans un camp scout aux États-Unis. On y suit Peter et Marthe, une jeune fille malicieuse qui a usurpé l'identité d'un autre enfant pour pouvoir participer au séjour et faire concourir son chien à un championnat canin organisé tout près du camp. Au-delà de cette intrigue décalée et tendre, c'est surtout la force graphique de l'album qui séduit. Clémence Sauvage restitue avec justesse les sensations des colonies d'été : soirées au coin du feu, frissons des nuits sous la tente, batailles rangées… dont nous sommes tous un peu nostalgiques.**

M.C.

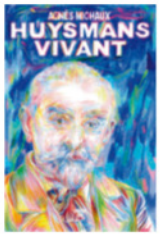
AGNÈS MICHAUX

La seconde vie d'un génie

Huysmans mérite mieux que sa réputation d'écrivain précieux et provocateur. Une biographie le restitue dans son universalité.

Rien de plus juste que ce titre. Tout autant qu'une solide biographie, ce *Huysmans vivant* apparaît en effet comme la restitution d'une âme et, pour le dire clairement, la fugitive mais saisissante résurrection d'un immense écrivain. Cette réussite procède d'abord de l'indéniable talent d'une autrice dont le style jubilatoire est secondé par une joyeuse érudition. L'un ne va d'ailleurs jamais sans l'autre. Avec une audace qui fait précisément son originalité, Agnès Michaux ne disparaît jamais tout à fait derrière son personnage. Elle le fait danser avec un art consommé et exécute avec lui un pas de deux toujours inspiré. Présente à chaque page de son livre, virevoltante, pétillante, elle double son récit de considérations roboratives sans jamais affaiblir son propos. Aucun relâchement dans cette évocation. Il est vrai que Huysmans méritait un bouquin de ce calibre. Sous ses dehors paisibles d'employé ministériel, c'était un esprit rare, enflammé, bouillonnant. Comme autant de reflets de sa vie intérieure, ses livres racontent les étapes successives d'une singulière « passion ». Son œuvre entière compose une incomparable fresque biographique. Souvent d'une irrésistible drôlerie, décadent, un moment sataniste, Huysmans était aussi un théoricien et critique surdoué en matière de peinture. Et, s'il avait magnifiquement compris les enseignements du naturalisme, ce disciple de Flaubert et de Zola a projeté la littérature très en avant de son époque, vers les régions encore lointaines du surréalisme ou de l'existentialisme, avec un engagement et un regard uniques sur les domaines inséparables de l'art et de la spiritualité.

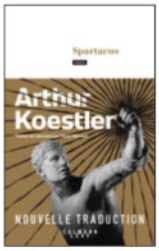
Si elle rend hommage à toutes les facettes d'un génie peu aimable dans la mesure où il n'a jamais cherché à plaire, cette belle biographie dépasse largement les faits bruts et les évidences de la chronologie pour transmettre au lecteur ce frémissement étrange qui constitue l'essentiel d'une vie. Montrant que la notoriété de Huysmans ne doit pas se limiter au célèbre *À rebours*, elle le réinstalle enfin dans le mouvement d'une œuvre parmi les plus abouties et fascinantes de notre histoire littéraire. ■ **Serge Sanchez**



★★★★☆
HUYSMANS VIVANT
AGNÈS MICHAUX
992 P., LE CHERCHE MIDI, 25 €

À hauteur de gladiateur

Caricaturé par Simone de Beauvoir dans *Les Mandarins* alors même que sa lucidité renvoyait les complaisances du « Castor » et de Sartre à leur indignité, Arthur Koestler n'est plus guère lu. Calmann-Lévy ressort pour les 120 ans de sa naissance cinq de ses livres : le premier, *Les Tribulations du camarade Lepiaf* (1934) ; le plus connu, *Le Zéro et l'Infini* (1945) ; le plus autobiographique, *La Lie de la terre* (1941), et deux autres romans, *Croisade sans croix* (1943) et *Spartacus*, vraie nouveauté car retraduit pour l'occasion à partir du manuscrit allemand que l'on croyait perdu – la précédente traduction avait été faite de l'anglais. Paru en 1939, *Spartacus* inaugura la trilogie que vinrent compléter *Croisade sans croix* et *Le Zéro et l'Infini*. Koestler s'y sert du gladiateur rebelle plus qu'il ne le sert, tirant une histoire pourtant très documentée vers des interrogations contemporaines : qu'est-ce que la révolution ? Comment la contenir ? Peut-on lui éviter de tourner à l'autoritarisme ? L'idéalisme des débuts ne peut-il qu'être sacrifié ? Les pages qui voient la tentative de création de la « Cité du soleil », bouleversante interrogation sur l'utopie, sont parmi les plus belles de l'œuvre de Koestler. Mêlant les points de vue, combinant intelligence conceptuelle et lyrisme littéraire, il compose un passionnant récit, largement supérieur à la version de Howard Fast qui inspira son film à Stanley Kubrick. ■ **Hubert Prolongeau**



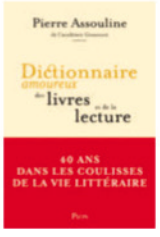
★★★★★
SPARTACUS (ID.)
ARTHUR KOESTLER
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR OLIVIER MANNONI, 384 P, CALMANN-LÉVY, 22 €

NICOLAS GUILBERT/CHERCHE MIDI - COURTESY EVERETT COLLECTION/BRIDGEMAN IMAGES/CALMANN-LÉVY

Autoportrait en lecteur

Dès son avant-propos, Pierre Assouline place son *Dictionnaire amoureux des livres et de la lecture* sous le signe de la liberté : celle de lire, d'oublier, d'annoter, de se tromper, et même de ne pas lire. Ni recueil bibliophile ni panthéon personnel, ce dictionnaire subjectif explore les livres comme autant de façons de vivre. À travers une centaine d'entrées, Assouline ne récite pas un bréviaire de titres sacrés, il raconte une vie de lectures : ses manies, ses relectures, ses doutes, ses secrets. Chaque mot déclenche une digression littéraire, une anecdote, une scène vécue. On y croise Kafka assureur, Gracq rieur, Green encore romancier à 90 ans, Sorin protecteur de Houellebecq, et bien d'autres. Assouline médite aussi sur les métamorphoses du monde du livre : les écrivains sommés de se promouvoir, les ayants droit trop zélés… Il assume une subjectivité éclairée, parfois piquante, souvent émue. Loin du fétichisme littéraire, il défend un art de lire comme on respire. On se promène dans ce dictionnaire avec bonheur, comme dans la bibliothèque d'un ami à la conversation inépuisable. Un autoportrait en lecteur, pour ceux qui pensent qu'un livre n'est jamais « seulement un livre ». ■

Simon Bentolila



★★★★☆
DICTIONNAIRE AMOUREUX DES LIVRES ET DE LA LECTURE
PIERRE ASSOULINE
736 P., PLON, 26 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 SEPTEMBRE.

L'édition vue d'en bas

Historien spécialiste de l'histoire de l'édition, Olivier Bessard-Banquy a écrit de nombreux ouvrages sur les fleurons de l'édition française, comme le catalogue de l'exposition Gallimard en 2011. Il part aujourd'hui à la découverte de la « petite édition littéraire », ces humbles maisons et microlabels dévoués à l'objet livre et à la littérature, depuis les pionniers de la fin du XIXe siècle – Jouaust, Liseux, Quantin – jusqu'aux agitateurs d'aujourd'hui – Toussaint Louverture, L'Arbre vengeur, Finitude et tant d'autres. Bibliophiles et collectionneurs y retrouveront quantité de noms connus, voire chéris, comme Bernouard, Crès, Pauvert, Tchou, Losfeld, ainsi que des marques disparues mais légendaires, Le Sagittaire, La Sirène, Le Promeneur. Nourri d'anecdotes et de témoignages, ce livre captivant est à la fois une promenade dans les marges du patrimoine littéraire français, une histoire de l'édition « vue d'en bas », et surtout un hommage à l'esprit d'aventure et à l'énergie de personnalités hors du commun, capables d'affronter vents et marées pour faire vivre les beaux textes, les belles typographies, les objets littéraires en tout genre. ■

Bernard Quiriny

★★★★☆
ÉLOGE DE LA PETITE ÉDITION LITTÉRAIRE
OLIVIER BESSARD-BANQUY
416 P., ACTES SUD, 34 €

Nostalgie virtuose

Soyons reconnaissants aux éditions Banyan de mettre à la portée du lecteur français les chefs-d'œuvre littéraires du continent indien et de rendre ainsi justice à des écrivains dont la pensée dépasse le cadre d'un vague régionalisme exotique. Preuve en est donnée avec *Entr'acte*, unique recueil publié du vivant de son auteur. Deepankar Khiwani est né en 1971 à Delhi. S'il vécut plusieurs années à Paris, sa carrière de consultant en technologie le mena partout dans le monde, avant sa mort soudaine en 2020. En prise avec les enjeux de la société moderne, Khiwani était aussi un musicien de la langue. Sensible à la scansion, à l'équilibre des rythmes, il consacrait sa virtuosité à l'expression d'une inguérissable nostalgie. Son angoisse existentielle se manifestait à travers l'éclosion d'un souvenir, l'observation d'objets de la vie quotidienne, la visite d'un temple… Stoppant la vie dans son inéluctable déroulement, les poèmes de cet entomologiste ou photographe de la fugacité procèdent d'un dévoilement du réel, d'une révélation de détails qui sans lui nous auraient échappé. Mais ce poète subtil s'inscrit aussi dans une veine moderniste qu'un Warhol n'aurait pas reniée. En témoigne ce texte méditatif dédié au peintre américain Robert Rauschenberg. L'art, écrit Khiwani, détruit la certitude de la chose. Et, justement, n'est-ce pas à partir de là que tout commence ? ■

S.S.

★★★★☆
ENTR'ACTE 1995-2005
DEEPANKAR KHIWANI
TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE) PAR NINA CABANAU, 130 P., BANYAN, 19 €

DR/PLON - DR/ACTES SUD - ÉDITIONS BANYAN, 2025

3 RAISONS DE FRÉMIR

AVEC *RIPPER*

Un univers postapocalyptique effrayant
Imaginez un monde où l'air est devenu irrespirable et où les Wendigos, créatures monstrueuses, règnent sur une Terre dévastée. Les derniers humains se réfugient dans une immense tour, protégés par les Ripper, brigade d'élite équipée d'exosquelettes, chargée de trouver un nouvel eldorado. Lors d'une mission, ils croisent Junk, un garçon étrange immunisé contre les dangers du monde extérieur, accompagné de Crappy, un raton laveur au caractère bien trempé. Commence alors une aventure mêlant dark fantasy et science-fiction, entre *Starship Troopers* et *Nausicaä.*

Un dessin généreux
Si le scénario reprend les codes du shônen, c'est surtout le dessin qui frappe à la lecture de *Ripper.* Les combats sont chorégraphiés avec soin, les créatures impressionnantes, les armures détaillées jusque dans leurs articulations mécaniques. Jeronimo Cejudo conçoit chaque planche comme une séquence de film : plongées, contre-plongées et travellings dessinés avec précision accentuent la vitesse et l'intensité des affrontements.

Vive le manga français !
Avec *Ripper*, le manga français poursuit son essor, dans le sillage de *Radiant*, de *Dreamland* ou de *City Hall*. Une fois encore, l'auteur maîtrise parfaitement les codes graphiques du manga nippon, tout en affirmant une touche personnelle. Si l'on devine les influences de certains maîtres japonais, Jeronimo Cejudo confirme que le « manfra » peut rivaliser sérieusement avec les productions venues du Japon. **M.C.**

★★★★☆
RIPPER (T. 5)
JERONIMO CEJUDO
192 P., ANKAMA, 7,95 €

NATSU HYUUGA ▪ ITSUKI NANAO ▪ NEKOKURAGE

La tactique de l'alambic

En déplaçant l'action, le dernier volume des *Carnets de l'apothicaire* offre un nouveau souffle à la série.

Depuis quatorze tomes déjà, intrigues et poisons rythment *Les Carnets de l'apothicaire*, ce manga adapté des *light novels* à succès, régulièrement classé parmi les meilleures ventes en France. À la fin du dernier tome, notre héroïne, Mao Mao, la jeune apothicaire la plus rusée du palais impérial, était brusquement enlevée par Suilei et emmenée dans un pays étranger. Dans ce quinzième tome, son fidèle allié Shisui part donc à sa recherche. Un événement qui bouleverse l'équilibre des intrigues de cour et relance habilement la série en la sortant de son décor habituel.

L'originalité des *Carnets de l'apothicaire* tient beaucoup à ce personnage principal attachant. Mao Mao est une apothicaire sarcastique et maline, passionnée par les poisons et les dissections. Dès les débuts, elle se fait remarquer en résolvant le mystère de morts étranges d'enfants. Depuis, elle démêle des énigmes médicales mais aussi politiques, naviguant dans les coulisses du pouvoir où se conjuguent jalousies, complots, empoisonnements et alliances secrètes. Elle est régulièrement accompagnée des concubines, ces femmes au service de l'empereur. Ce théâtre cruel nourrit le suspense d'une série qui parle du sort des femmes dans le système impérial, des contraintes sociales… et, bien sûr, de médecine. ■ **Mathieu Charrier**

★★★☆☆
LES CARNETS DE L'APOTHICAIRE (T. 15)
NATSU HYUUGA, ITSUKI NANAO, NEKOKURAGE
TRADUIT DU JAPONAIS PAR GÉRALDINE OUDIN, 180 P., KI-OON, 7,95 €

Les yeux de l'amour

Il est dit que l'amour est aveugle… Cet adage trouve son illustration parfaite avec *L'Homme invisible et sa future épouse* d'Iwatobineko. Situé dans un monde merveilleux où humains et créatures magiques vivent en harmonie, cette série de mangas raconte la romance entre Akira Tônome, détective privé posé et élégant, et Shikuza Yakô, sa réceptionniste. Petites particularités : le premier est un homme invisible, la seconde est non voyante. Des différences qui, au lieu de les séparer, vont au contraire les rapprocher et donner lieu à une belle et grande histoire d'amour. À la fois drôle et touchant, ce seinen tout en couleurs que l'on aurait bien vu envahir les libraires à la Saint-Valentin arrive enfin, après des mois de report, pour une rentrée tout en douceur. Une attente qui valait la peine, tant le résultat s'avère mignon tout plein et d'un optimisme à toute épreuve. ■ **Ilan Ferry**

★★★☆☆
L'HOMME INVISIBLE ET SA FUTURE ÉPOUSE
IWATOBINEKO
TRADUIT DU JAPONAIS, 196 P., NOEVE GRAFX, 10,90 €. EN LIBRAIRIES LE 3 OCTOBRE.

NATSU HYUUGA/SHUFUNOTOMO INFOS CO., LTD. NEKOKURAGE, ITSUKI NANAO/SQUARE ENIX

DARIA SCHMITT

Tempête sous un crâne

Cette *Tête de mort venue de Suède* est celle du philosophe René Descartes. Et son voyage ne fut pas de tout repos, comme le raconte cet album somptueux et rocambolesque qui ravit l'esprit et les sens.

Ce n'est pas le moindre des paradoxes. René Descartes (1596-1650), l'homme qui pense donc qui est, le père de la philosophie moderne et de la rationalité, a connu une fin de vie plutôt rocambolesque, surréaliste, et bien au-delà. Sa dépouille, sise en Suède, où il est mort, a été déplacée, remise, perdue, retrouvée, et son crâne, conservé au Muséum national d'histoire naturelle sous la référence MNHN-HA 19220, a voyagé seul, détaché du squelette, avant d'arriver à Paris – sans qu'on sache d'ailleurs, encore aujourd'hui, s'il s'agit bien de son crâne… Un scénario à peine imaginable à propos d'un homme qui plaçait la raison au-dessus de tout.

EXPÉRIENCE GRAPHIQUE

C'est cette aventure, à la fois métaphysique et onirique, que raconte Daria Schmitt dans *La Tête de mort venue de Suède*. Elle fait mieux que la raconter : elle l'imagine, la rêve, la réinvente pour lui donner corps dans un album magnifique qui ravit l'esprit et les sens. En dehors de cette histoire plus ou moins connue, et dont le seul récit est déjà passionnant, Daria Schmitt livre une œuvre artistique foisonnante, dense, qui raconte, elle aussi, l'incroyable destin de ce crâne. Chaque cas fait impression : du noir et blanc hachuré, des apparitions colorées, un sens du détail, des collisions entre un trait narratif et des envolées imaginaires… Ce n'est pas si souvent que tout se mêle avec fluidité et que tout invite à découvrir chaque dessin, chaque dialogue, avec un plaisir fou. Les textes des dernières pages nourrissent encore davantage cette expérience graphique, historique et philosophique. Apprendre et admirer. ■

Éric Libiot

★★★★☆
LA TÊTE DE MORT VENUE DE SUÈDE
DARIA SCHMITT
120 P., DUPUIS, 25 €

DARIA SCHMITT/DUPUIS 2025

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
STARMAN. LES ANNÉES ZIGGY
REINHARD KLEIST
344 P., CASTERMAN, 28 €

Les fans de David Bowie plongeront certainement avec délice dans *Starman. Les Années Ziggy*, qui narre, comme son titre l'indique, cette période où l'artiste réinventa sa voix, son style, et pourquoi pas la musique, en revêtant le costume d'un homme venu de loin pour apporter du bonheur aux Terriens. Mais les autres seront également séduits : Reinhard Kleist apporte des couleurs flashy, des faits, des gestes, et dépeint une époque où la créativité primait encore sur le consumérisme. **E.L.**

★★★☆☆
MIMÉSIA
HUGUES MICOL
72 P., FUTUROPOLIS, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 SEPTEMBRE.

Hugues Micol, dont il faut saluer le dessin toujours inventif et surprenant, est à l'aise dans tous les genres. Son trait déborde de générosité et fourmille de détails. Son nouvel album, *Mimésia,* invente un monde dans lequel la culture s'est uniformisée et où le « beau » et l'œuvre d'art sont interdits. Mais la résistance s'organise… Micol prouve par la bande le pouvoir et la nécessité du dessin qui ouvre mille univers possibles. **E.L.**

★★★☆☆
LE PIANO DE LEIPZIG
TIAN
176 P., GALLIMARD BD, 24,90 €

Après une formidable trilogie, *L'Année du lièvre,* Tian replonge dans l'album familial après s'être découvert une cousine au destin singulier. Elle s'appelle Dani et, en 1965, a quitté le Cambodge pour la RDA, est devenue pianiste et mère alors que son mari était réfugié aux États-Unis, pays honni. Et puis la guerre froide, la violence des Khmers rouges, la chute du Mur… L'incroyable vie de Dani, artiste et femme de tête, vue par le crayon simple et léger de Tian. Le contraste entre l'un et l'autre fait mouche. **E.L.**

René Pétillon • Manu Larcenet

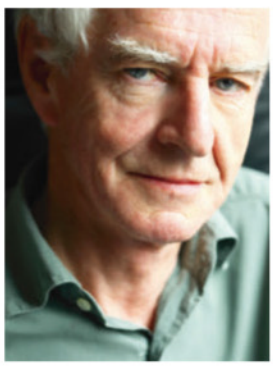
Palmer dans le rouge

Évidemment, « Palmer dans le vert » aurait été un titre mieux rimé. Mais la référence viticole eût été moins évidente. Alors que *Palmer dans le rouge* joue immédiatement sur un double sens ; à la fois au fond de la bouteille et au bord de l'implosion. Quoique. Jack Palmer possède cette nonchalance des grands héros qui font mine de déraper alors qu'ils maîtrisent tout. Ce n'est pas Manu Larcenet qui dessinera le contraire : il prend le crayon pour mettre en cases le scénario laissé par René Pétillon après son décès, en 2018. Chapeau sur la tête, imper jusqu'aux pieds, notre détective privé national est cette fois engagé par Ange Léoni, l'un des personnages de *L'Enquête corse,* pour retrouver sa nièce Bénédicte, fille des propriétaires du cru Grolo-Laglotte. Une sombre histoire de fraude, de surproduction, de crise du vin… Mais l'essentiel n'est pas là. Manu Larcenet, tout juste sorti de sa sombre et magnifique *Route,* est de retour à la terre (*« en bord de Médoc »*) et s'est impeccablement fondu dans le pétillonisme. On le reconnaît immédiatement à la façon de dessiner la galure de Palmer : un détail fait la différence. Trois fois rien. Un petit coup de crayon en hommage discret. *Palmer dans le rouge* est un album de Pétillon dans lequel on retrouve son humour piquant, son ton faussement détaché, son affection pour son héros rêveur. C'est aussi un album de Larcenet, rêveur à ses heures, qui a l'intelligence de ne rien changer à son style – du vrai-faux Pétillon eût été ridicule – mais de laisser Jack Palmer se couler dans les pas de son père pour un dernier adieu. ■

Éric Libiot

PALMER DANS LE ROUGE
RENÉ PÉTILLON, MANU LARCENET
68 P., 17,50 €. COPYRIGHT DARGAUD.
EN LIBRAIRIES LE 5 SEPTEMBRE.

BIOS EXPRESS



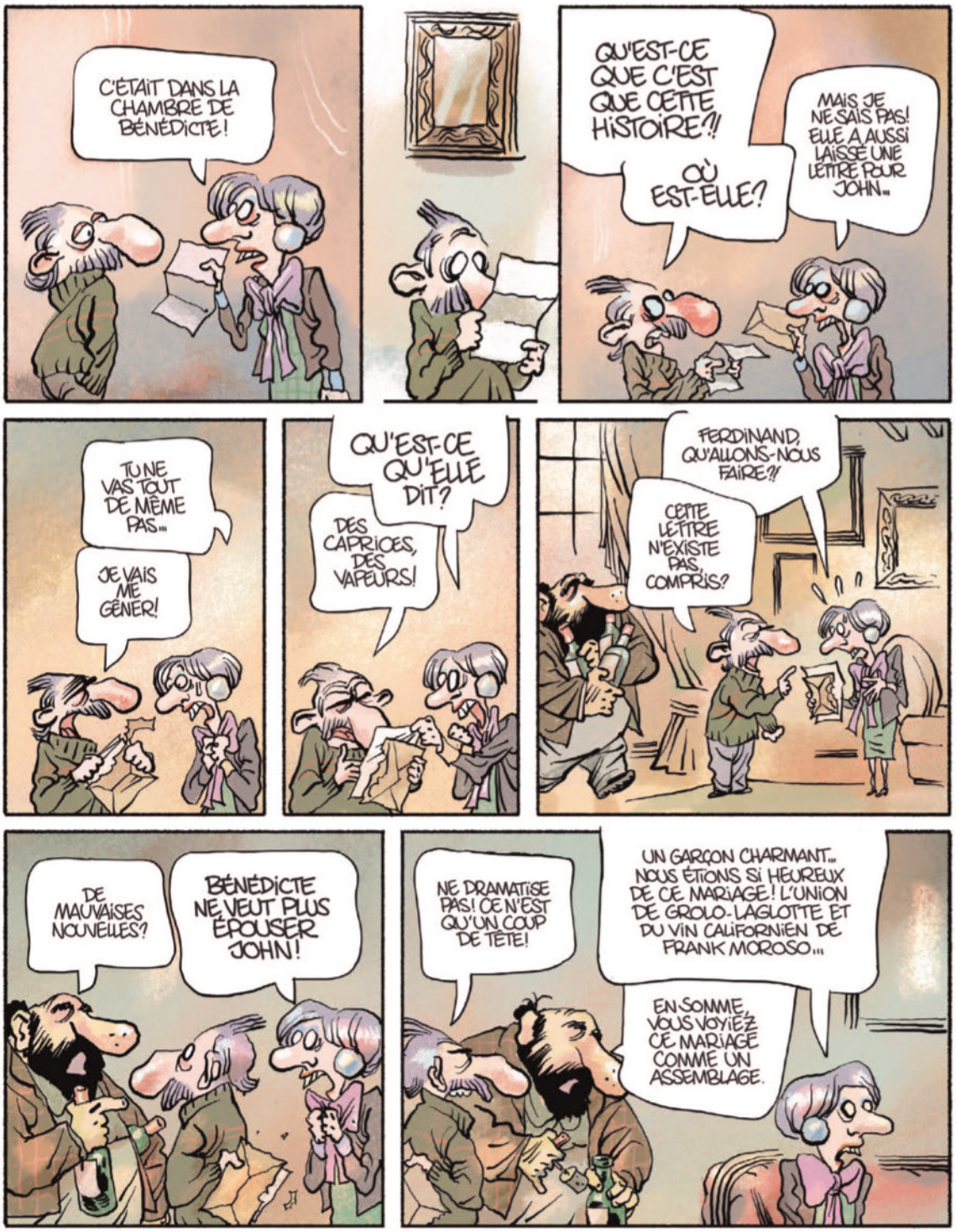
RENÉ PÉTILLON

Né à Lesneven (Finistère) en 1945, René Pétillon a obtenu le grand prix d'Angoulême en 1989. Onze ans plus tard, *L'Enquête corse* recevait le prix du meilleur album à Angoulême. Succès national qui vaudra une adaptation au cinéma réalisée par Alain Berberian (2004), avec Christian Clavier dans le rôle de Jack Palmer. C'était le douzième album de ce héros apparu pour la première fois en 1981 ; le dernier sous la plume et le crayon de Pétillon était *Palmer en Bretagne* (2013). S'il a travaillé pour différentes revues de BD *(Pilote, L'Écho des savanes)*, René Pétillon est bien plus connu pour son travail hebdomadaire au *Canard enchaîné*, journal qu'il intègre en 1993. Ses dessins de presse ont été régulièrement publiés en albums. Il est décédé en 2018.

MANU LARCENET

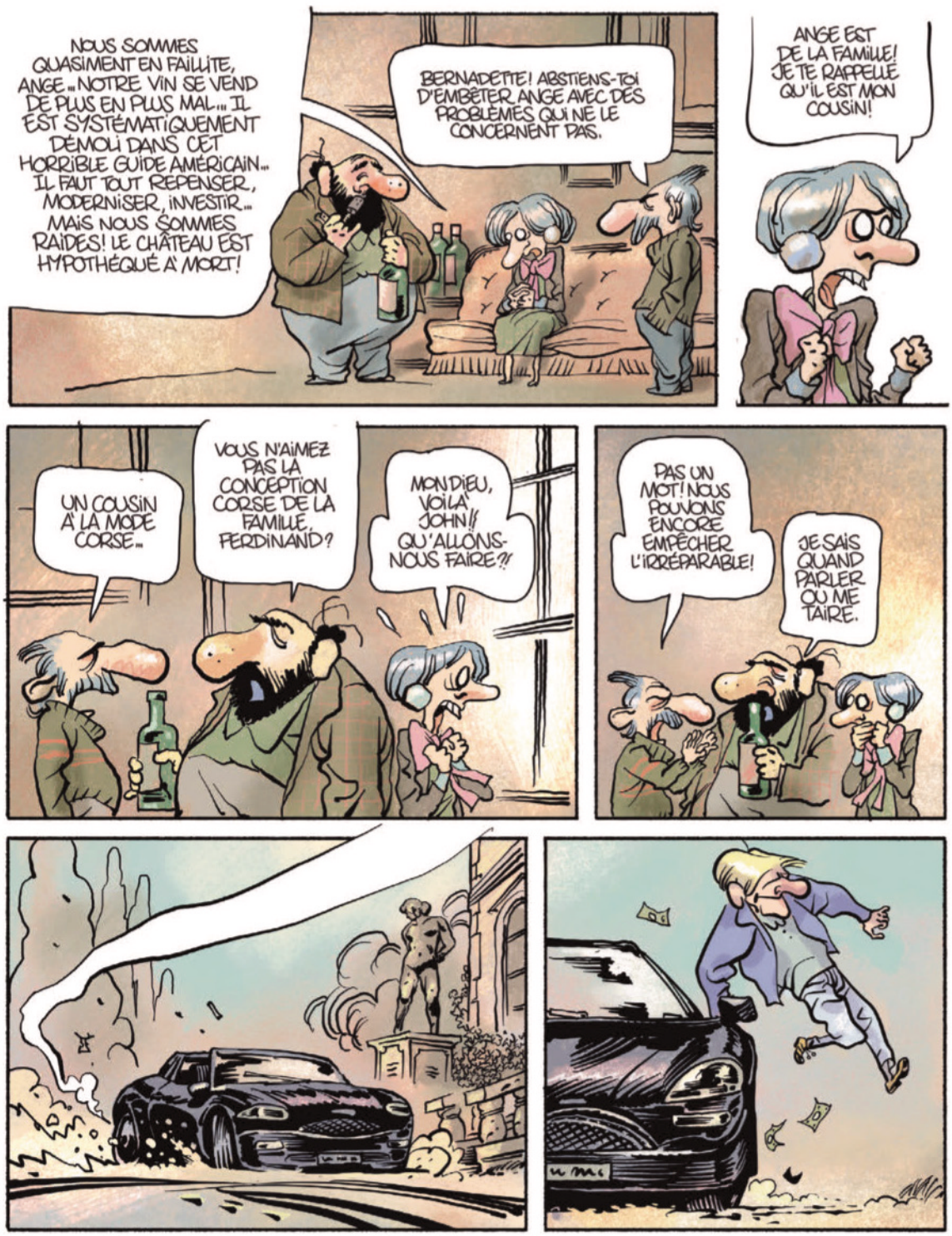
Né à Issy-les-Moulineaux en 1969, il reçoit le prix du meilleur album à Angoulême en 2004 pour *Le Combat ordinaire,* qui comptera trois autres volumes. S'il avait déjà fait parler de lui ici ou là *(Bill Baroud, Les Cosmonautes du futur, Le Retour à la terre…)*, c'est à partir de ce *Combat*-là, autobiographie romancée, que Larcenet va enchaîner les succès. D'autant plus remarquable qu'il change régulièrement de style et d'ambiance : *Blast, Le Rapport de Brodeck* (d'après le roman de Philippe Claudel), *Thérapie de groupe* (sorte d'analyse psy en BD) et *La Route* (d'après Cormac McCarthy), élu livre de l'année 2024 par la rédaction de *Lire Magazine*. En 1997, il fonde avec Nicolas Lebedel la maison d'édition Les Rêveurs, dans laquelle il publie notamment *Ex Abrupto* et *Microcosme*.

RITA SCAGLIA/DARGAUD



4

MANU LARCENET/DARGAUD 2025



MANU LARCENET/DARGAUD 2025

MAZARINE M. PINGEOT

Un aveu lourd de vérités

C'est l'histoire d'un aveu. Un aveu longtemps différé, et pour cause : celle qui le fait dans un livre brûlant autant que douloureux, intitulé *In violentia veritas*, n'est autre que la fille de l'assassin. Mais une fille aimante. Plus que ça. Une fille qui idolâtre son père, lequel fut également son meilleur ami et son instituteur en liberté. « Liberté », drôle de mot accolé à ce récit qui fait la part belle au « destin ». Les destins, en général, s'enracinent dans l'enfance : les souffrances cumulatives de générations successives qui traversent les rejetons de cette famille au sang bleu finissent par se solidifier en une haine suffisante pour que l'un d'entre eux passe à l'acte. Et celui-ci, en plus d'être le père de sa fille, est également un écrivain connu et reconnu, notamment pour son grand livre, *Le Salaire de la peur*, dont l'adaptation par Clouzot reçut la double récompense d'un Grand Prix à Cannes et de l'Ours d'or au festival de Berlin.

> COMMENT SUPERPOSER LE PÈRE ET LE MEURTRIER ?

Georges Arnaud, de son vrai nom Henri Girard, écrivain baroudeur, journaliste et militant contre la torture pendant la guerre d'Algérie, fut soupçonné quelques mois du triple meurtre de son père, de sa tante et de la vieille et fidèle domestique. Mais un ténor du barreau, Maurice Garçon, le sortit de ce mauvais pas, laissant planer le doute sur le fils des gardiens – hypothèse que Philippe Jaenada reprit à son compte dans magnifique roman *La Serpe*. Au fond, qu'importe la vérité pour un écrivain, du moment qu'il parvient à en créer une à sa sauce. Mais pour une fille, elle a son prix. Comment superposer ce père aimant et le meurtrier de 24 ans qui décima sa famille dans le château d'Escoire ? Quand elle vient le voir, adolescente, pour lui rapporter la rumeur qui court sur son compte, il ne louvoie pas et lui avoue directement : c'est vrai. Jamais il ne lui a menti. À elle de faire avec ce secret qu'elle tient enfoui bien longtemps, une moitié de vie, avant de le prendre à bras-le-corps et d'entamer son enquête familiale. Elle y découvre l'histoire de la violence.

Dans cette vieille famille frappée par la guerre et les deuils, les fils qui restent sont en colère, les femmes règnent, accrochées à leur chapelet. On n'accepte pas la mésalliance de l'aîné avec une « rouge », Valentine, enseignante, prônant l'amour libre et la révolution russe. Mais Georges, le futur tué, ne cède pas, il préfère sa femme à son héritage. Il deviendra historien et écrivain pour subvenir aux besoins du foyer. Car très vite un enfant naît, qui lui vole l'amour de Valentine : mère toute-puissante, adoratrice de l'enfant, elle le soustrait à l'école et à la société pour l'avoir tout à elle avant de mourir de la tuberculose, alors que l'enfant n'a que 9 ans et qu'elle attend une petite fille. Ne reste que ce père : en guise d'éducation, il alterne les coups et les effusions, tantôt bourreau, tantôt meilleur ami. L'enfant grandit mal. La famille paternelle est la seule qu'il lui reste, mais c'est aussi celle qui a rejeté sa mère. L'enfant grandit en colère. Et c'est pendant la guerre, en 1941, où, sans doute, on a autre chose à faire que démêler les fils d'un crime qui ne laisse qu'un survivant dans un château où nulle effraction n'a été décelée, qu'Henri Girard, qui aimait pourtant passionnément son père, mit fin à ses jours et à sa domination toxique. S'il faut arrêter d'utiliser l'expression « crime passionnel » dans les histoires de couple, c'est pourtant celle qui s'applique le mieux à ce parricide dont Catherine Girard, la fille, n'a pas d'autre choix que d'hériter. Ce livre est sa façon d'accepter l'héritage. La vérité est son prix. ■

EXTRAIT

★★★★☆
IN VIOLENTIA VERITAS
CATHERINE GIRARD
352 P., GRASSET, 22 €

AUDREY SOVIGNET

PHILIPPE SANDS

Pinochet enfin jugé ?

Une enquête de haut vol sur le cas judiciaire du dictateur chilien redonne foi dans le droit international, rempart si fragile contre l'impunité.

SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN MICHEL

En octobre 1998, Augusto Pinochet, tyran du Chili, est arrêté à Londres par la police britannique. Il est accusé de génocide par le juge madrilène Baltasar Garzón, qui exige son extradition. Les avocats du dictateur cherchent alors des collègues britanniques pour les épauler. Ils contactent James Cameron, spécialiste des droits de l'homme, qui accepte, au nom du droit à une défense équitable, même pour les criminels. Cette équipe cherche à empêcher que Pinochet soit renvoyé devant les tribunaux espagnols. Une lutte âpre s'engage.

Plus de vingt ans plus tard, Philippe Sands, professeur de droit à Londres, avocat et écrivain, a enquêté sur ce qui s'est passé en 1998. Il a rencontré les protagonistes, fouillé les archives et repris les dossiers judiciaires. Car l'affaire ici racontée dans *38, rue de Londres* n'est pas anodine. D'une part, elle pose la question de savoir si l'on peut juger les chefs d'État en droit international et, d'autre part, elle met en lumière des crimes pour lesquels les familles et les survivants attendent encore justice.

En 1998, l'accusation est portée par les victimes. Elle doit prouver que Pinochet avait connaissance des crimes commis en son nom au 38, rue de Londres à Santiago, un centre de torture de sa police politique, la Dina. « *Ce combat judiciaire haletant, je voulais le raconter car il mettait en cause les notions de crime contre l'humanité et de génocide. Et cette enquête m'a fait découvrir le lien entre le nazisme et le pinochétisme,* nous confie Philippe Sands. *Au cœur de cette relation se trouve Walter Rauff, un ancien officier SS. Ce dernier est l'inventeur d'un système de camions à gaz dont le but était de tuer les passagers : un des outils de la politique d'extermination des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale.* »

Rauff incarne l'impunité face au crime. Passé par la Ratline, cette filière d'évasion des criminels nazis, l'ancien bourreau a trouvé refuge au Chili. Certes, il a été identifié à la fin des années 1950, mais la Cour suprême chilienne lui a accordé sa protection en déclarant ses crimes prescrits. Rauff se lance alors dans les affaires : il reprend un camion, pour vendre du poisson cette fois. Puis il devient directeur d'une fabrique de conserves de crabe. Le SS boit du whisky en quantité pour dormir. La culpabilité n'y est pour rien, nous explique Sands, « *seule la peur le tenaille* ». Le bourreau redoute d'être assassiné ou enlevé par les Israéliens. Dans ce livre, Sands démontre que Rauff a conseillé la dictature chilienne après le coup d'État de 1973. L'homme apparaît comme le chaînon manquant entre le nazisme et le pinochétisme, la preuve que le même mal a traversé les époques. Cela change la nature de la dictature chilienne.

DES NAZIS DANS LE SILLAGE

Mais le combat de 1998, pour ou contre l'extradition de Pinochet, éclaire une autre facette de notre actualité : celle des poursuites contre les dirigeants politiques. Au Royaume-Uni, une loi de 1978 stipule que les chefs d'État étrangers bénéficient d'une immunité pour les actes commis dans l'exercice de leurs fonctions. Mais les défenseurs des droits humains récusent cette interprétation, car cette même loi parle

d'*« actes officiels »*. Or la torture et les exécutions sommaires n'avaient rien d'officiel. L'immunité ne peut donc s'appliquer à de telles décisions. Ces questions résonnent avec les décisions actuelles prises par la Cour pénale internationale, qui a lancé des mandats contre Poutine, Netanyahou et d'autres. En 1998, au Royaume-Uni, l'affrontement juridique s'est joué au plus haut niveau, devant le comité judiciaire de la Chambre des lords. Ce dernier rend d'abord un verdict favorable à l'extradition, bientôt annulé car l'un des juges était marié à une militante de Human Rights Watch, ce qui le rendait suspect de partialité. Philippe Sands décrit avec un humour grinçant tous les rebondissements de cette affaire que Pinochet traverse avec flegme, donnant son accord personnel à chaque étape clé de la procédure.

Pour son enquête, Sands s'est rendu au Chili et en Espagne. Il a rencontré magistrats, témoins et avocats. La littérature l'aide à comprendre certains aspects sombres. Ainsi, dès 1955, le poète Pablo Neruda avait noté la présence de nazis dans le sillage des militaires sud-américains. Et le romancier Roberto Bolaño avait parfaitement pressenti la place de Rauff sous Pinochet, sans pouvoir toutefois apporter la preuve du lien. Finalement, Sands voyage en France, où il retrouve les traces de l'écrivain britannique Bruce Chatwin. De Chatwin il avait lu le livre sur Punta Arenas et la Patagonie, lorsqu'il était jeune. Or Punta Arenas est la ville où Rauff s'était installé.

« Avec mon livre, aujourd'hui, des associations de victimes réclament l'ouverture des archives pour que les documents exhumés en 1998 soient rendus publics, conclut Philippe Sands, à la fin de notre conversation. *Ce sera la vraie mort de Pinochet, l'épilogue des scènes de torture qui se déroulaient en 1973, au 38, rue de Londres.* » De quoi redonner foi dans le droit, quand les vieux démons du crime et de l'arbitraire ressurgissent. ■

Fabrice d'Almeida

★★★★★
38, RUE DE LONDRES (38 LONDRES STREET)
PHILIPPE SANDS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CHRISTOPHE BESLON, 544 P., ALBIN MICHEL, 23,90 €

EXTRAIT

Planète dynasties

Simon Sebag Montefiore fait partie de ces historiens inventifs qui s'efforcent de restituer toute l'épaisseur des relations humaines dans l'évolution des sociétés. Dans ce *Monde. Une histoire familiale de l'humanité* – dont le premier tome vient de paraître –, il aborde l'histoire du monde comme une histoire de famille. Il passe au crible les dynasties qui, depuis l'aube de l'humanité, ont gouverné la planète. Le lecteur doit se préparer à voyager au fil des pages, car l'auteur le précise : *« Nous suivrons des dynasties telles que les Mali, les Ming, les Médicis, les Mutapa, les Habsbourg. Nous irons au Dahomey, à Oman, en Afghanistan, au Cambodge, au Brésil, en Iran, à Haïti et à Hawaï. Nous chroniquerons la vie de Gengis Khan, de Soundiata Keïta, de l'impératrice Wu, d'Ewuare le Grand, d'Ivan le Terrible, de Kim Jong-un, d'Itzcoatl, d'Andrew Jackson, du roi Henri d'Haïti, de Ganga Zumba, du Kaiser Guillaume, d'Indira Gandhi, de Sobhuza, de l'Inca Pachacutec et de Hitler.* » De quoi transformer l'histoire mondiale en une vaste saga… bien réelle ! ■ **F. d'A.**

MARCUS LEONI/PASSÉS COMPOSÉS - AUDREY SOVIGNET

★★★★☆
LE MONDE. UNE HISTOIRE FAMILIALE DE L'HUMANITÉ (T. 1). (THE WORLD. A FAMILY HISTORY OF HUMANITY)
SIMON SEBAG MONTEFIORE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR SIMON DURAN CORDOVA, 848 P., PASSÉS/COMPOSÉS, 29 €

MARQUE-PAGE

par Solange Bied-Charreton

En Roth libre

Comment un immense écrivain mort en 2018 peut-il déjà être si daté, si incompris et jouir d'une si mauvaise réputation ? *La Part sauvage*, récit de Marc Weitzmann qui revient sur les décennies d'amitié l'ayant uni à Philip Roth, se veut une réponse à cette question. *« Cette Amérique-là, celle où les romanciers bénéficièrent d'une aura nouvelle, et où Philip Roth naissait à la littérature, n'est plus »*, esquisse-t-il, tandis qu'à la lecture de son livre on comprend qu'il s'agit d'un mouvement global touchant l'Occident et enveloppant les œuvres d'art d'un voile de suspicion. Entre analyse des plus grands romans de Roth et récit d'une trajectoire personnelle où s'enchevêtre celle du grand romancier, le livre remonte aux racines d'un malaise touchant la société comme le monde intellectuel, où la question juive est centrale. De la fin des années 1990 aux années 2010, radicalités intellectuelles, terrorisme et populismes se renvoient la balle de part et d'autre de l'Atlantique, et font le lit d'un antisémitisme qui renaît de ses cendres. Fait mémorable pour Weitzmann, *« cette croix gammée et ces tracts pro-Ben Laden découverts sur le wagon commémoratif du camp de Drancy en février 2005 »*, comme en annonce d'autres symboles nazis dessinés sur des murs, vingt ans plus tard. Une réalité certes post-Roth mais qu'il avait préfigurée, s'attachant à la *« question, qui est aujourd'hui partout, de l'assimilation et de l'identité, de la liberté et de la responsabilité historique vis-à-vis des souffrances du passé »*. Cassandre malgré lui, Roth éclaire notre monde, désormais sans nuance, où règne *« l'immédiateté du passage à l'acte »*.

★★★☆☆
LA PART SAUVAGE
MARC WEITZMANN
480 P., GRASSET, 24 €. EN LIBRAIRIES LE 10 SEPTEMBRE.

QUE VAUT ?

LE DIALOGUE ENTRE PIKETTY ET SANDEL

Depuis dix ans, le thème des inégalités est revenu sur le devant de la scène. Dans *Ce que l'égalité veut dire,* un dialogue avec le philosophe politique américain Michael J. Sandel, Thomas Piketty, l'un des architectes de cette réévaluation, commence par une déclaration d'optimisme : la lutte contre les inégalités a, selon lui, progressé. Et, s'il reste partisan d'un impôt sur le revenu plus progressif, elles peuvent aussi être réduites par une *« démarchandisation »* de secteurs entiers, la santé, l'éducation, etc., par leur sortie de la loi du marché au profit d'un renforcement de l'*« État social ».* Mais, loin d'être seulement matérielles, les inégalités soulèvent, dit-il, une question de *« dignité »,* du fait que nous valorisons différemment les travaux qui concourent tous, à titre égal, à la prospérité de nos sociétés et ceux qui les accomplissent. Pourquoi, ainsi, un analyste financier gagne-t-il de cinq à dix fois plus qu'un médecin et de vingt à cent fois plus qu'une infirmière ou un plombier ? Attaché à la social-démocratie, Thomas Piketty ne peut avancer, pour réduire ce « gap » qui fracture le social et conforte les populismes, que des arguments de mentalité, puisqu'il ne croit pas en une refonte totale du capitalisme. Pas une seule fois il ne prononce le nom de Karl Marx. Or ses analyses ne conduisent pas forcément à un socialisme d'État : il y a aussi un Marx « libertaire », tenant d'une démocratie radicale. Dommage que celui-ci n'ait pas été convié à la réflexion ; elle en eût été moins mollassonne… P.B.

★★★☆☆
CE QUE L'ÉGALITÉ VEUT DIRE
THOMAS PIKETTY, MICHAEL J. SANDEL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CYRIL LE ROY, 144 P., SEUIL, 17 €

GÉRALD BRONNER

La réalité et son trouble

À l'heure de la « post-vérité » triomphante, chacun exprime et façonne le monde selon ses aspirations. Qu'advient-il quand le réel n'est plus perçu comme une limite objective ? Réponse dans un essai vertigineux.

La notion de « post-vérité », à laquelle les élucubrations révisionnistes de Donald Trump ont conféré une inquiétante pertinence, avait encore pour contrepoint le garde-fou du *fact-checking* proposant de contrer les discours mensongers par une mise à l'épreuve des faits. Mais que se passe-t-il quand cette ultime barrière saute, quand c'est l'existence même d'un monde objectif commun qui est remise en question ? C'est ce vertige que Gérald Bronner se propose d'affronter dans *À l'assaut du réel*, où il soutient que les implications de ces accommodements avec la vérité, loin d'être circonscrites au seul cadre du discours, s'immiscent jusqu'au cœur de notre rapport au réel.

FOLIE DES GRANDEURS

Si le sociologue met en lumière la banalisation particulièrement marquée de ce phénomène à l'ère des nouvelles technologies au potentiel de déréalisation illimité, il n'en relève pas moins son inscription dans un invariant anthropologique très ancien qui consiste, à rebours de la maxime stoïcienne nous intimant de se changer soi plutôt que l'ordre du monde, à façonner ce dernier à l'image de nos aspirations. Après tout, puisque le progrès scientifique est tissé de découvertes ayant mis à la portée des humains des techniques et des capacités jusqu'alors jugées impossibles, le réel, loin d'être la limite irréductible sur laquelle notre volonté est vouée à se fracasser, ne serait-il pas que le visage provisoire d'une réalité qu'on peut déconstruire et façonner à volonté ? Entre hybris prométhéenne 2.0 et angoisse intemporelle de la perte de contrôle sur nos existences frappées de finitude, on en oublierait presque que cette folie des grandeurs demeure une folie, et que le désir qui se rêve en conquérant du monde sème dans son sillage son lot de frustrations, de désillusions et de désolations. Au croisement de la sociologie, de la philosophie, de l'ethnologie et de la neurobiologie, Gérald Bronner explore les méandres contemporains de ce malaise identitaire et épistémologique, et brosse le portrait complexe d'une humanité qui n'en finit pas de se perdre en se cherchant. Si le réel, comme le pensait Lacan, c'est « *quand on se cogne* », qu'en reste-t-il à l'heure du flottement perpétuel et de la virtualité galopante ? Vivons-nous toujours dans le même monde, ou bien sommes-nous en passe d'élever le « chacun chez soi » au rang d'ontologie et de cosmologie ? ■

Marylin Maeso

EXTRAIT

★★★★☆
À L'ASSAUT DU RÉEL
GÉRALD BRONNER
444 P., PUF, 22 €

KHANH RENAUD/PUF

Souveraineté populaire

« *Croquants* », « *Jacques* », « *pitauds* » (piteux)… Maîtres des mots, les élites de l'Ancien Régime ont longtemps réduit le « peuple » à un dangereux ramassis de paysans incapables de penser par eux-mêmes. Avec l'industrialisation, l'universalisme des Lumières et la montée des revendications des habitants des villes, les choses changèrent. « *L'irruption de la parole populaire dans l'espace public a été l'un des enjeux majeurs de la Révolution française* », conte l'historien Gérard Noiriel dans ce *Peuple français* consacré à la façon dont la notion de « peuple » a été façonnée, et instrumentalisée, au fil du temps. Employée négativement, elle est un repoussoir pour les thuriféraires du néolibéralisme : « *On se souvient que le mouvement des gilets jaunes a été en partie motivé par l'indignation collective à l'égard des propos d'Emmanuel Macron sur les "gens qui ne sont rien"* », rappelle Noiriel. Employée positivement, elle permet aux « *populistes* » de dénoncer les « *élites* » pour « *justifier leurs programmes politiques réactionnaires* ». Un tour de passe-passe idéologique facilité par la montée des inégalités et la numérisation d'un espace public fragmenté. Éclairant, autant qu'inquiétant. ■ **Jean-François Paillard**

Pièges de l'identité

Nous, individus modernes, sommes pris, concernant notre identité, dans un dilemme : l'idée de liberté nous pousse à créer la nôtre propre, sans lien avec celle de notre naissance. Mais les groupes auxquels nous nous rattachons renâclent : considérant leur identité comme une « *essence* » à défendre, ils nous traitent en « *imposteurs* » et nous renvoient à notre origine. Telle est la thèse de *L'Ère des impostures,* d'Astrid von Busekist. Et la politiste franco-israélienne en donne des exemples dans la fiction, avec le personnage de Philip Roth dans *La Tache*, un universitaire né noir mais se disant blanc et juif, qui finit par se voir démasqué, et dans le réel, notamment avec Hannah Arendt qui fut taxée de racisme après son article « Little Rock », en 1959, dans lequel elle contestait l'obligation faite aux écoles d'accepter des élèves de couleur. Des analyses intéressantes mais très bavardes et parfois quelque peu éloignées du sujet, au point que l'on se demande si ces symptômes traduisent, comme le soutient Busekist, un « *trait d'époque* » ou bien le délire de sociétés particulières obsédées par l'idée de « race ». Comme si son livre participait, en une circularité parfaite, du phénomène même qu'il dénonce. ■ **Patrice Bollon**

Ressaisir son désir à soi

La psychanalyste et philosophe Clotilde Leguil soulève dans *La Déprise* une zone trouble du lien amoureux : ce moment où le désir de l'autre infiltre le nôtre et s'impose comme norme intérieure. Ce glissement insidieux transforme notre consentement en obéissance à « *une obscure autorité qui s'impose depuis le champ de l'amour* », afin de préserver le lien. Dès lors, se « déprendre » devient vital, il faut convoquer ce point d'insistance en soi qui refuse de disparaître dans la voix de l'autre. La « déprise », c'est désobéir à cette injonction silencieuse et renouer avec le fil de son propre désir. Dans le sillage de Lacan, pour qui « *céder sur son désir, c'est trahir son être* », Clotilde Leguil convoque des figures littéraires – d'Antigone à Barbe-Bleue – et rappelle que l'amour ne suppose pas l'effacement de soi, mais la fidélité à ce qui, chez soi, résiste. Cela exige le discernement de saisir cette « *présence d'un Autre qui vient à être comme incorporé en moi* ». Ce questionnement, au cœur de toute relation amoureuse, révèle l'enjeu profond de protéger sa singularité dans la désobéissance à cette emprise, et enfin s'autoriser à « *écrire l'histoire depuis la possibilité de faire une place au désir* ». Brillamment écrit. ■ **Sophie Di Malta**

★★★★☆
LE PEUPLE FRANÇAIS. HISTOIRE ET POLÉMIQUES
GÉRARD NOIRIEL
304 P., TALLANDIER, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 SEPTEMBRE.

★★★☆☆
L'ÈRE DES IMPOSTURES
ASTRID VON BUSEKIST
272 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

★★★★☆
LA DÉPRISE. ESSAI SUR LES RESSORTS INTIMES DE LA DÉSOBÉISSANCE
CLOTILDE LEGUIL
272 P., SEUIL, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 12 SEPTEMBRE.

DR - THOMAS ARRIVÉ/ALBIN MICHEL - BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

ET AUSSI...

★★★☆☆
LES SECRETS DE VOTRE ENFANT
ALAIN BRACONNIER
224 P., ODILE JACOB, 21,90 €

Silences, non-dits et replis, petits et grands secrets : l'espace intérieur de l'enfant est un territoire discret mais habité, souvent mal perçu par les adultes, qui peuvent s'imaginer qu'il ne s'y passe encore « rien ». Or *« le secret touche à notre vie intime. Il garantit notre protection et notre autonomie psychique »*. Dans *Les Secrets de votre enfant*, le psychiatre Alain Braconnier explore cette intériorité précoce et bien réelle, dans une approche qui s'appuie sur l'expérience et attentive aux nuances. Un essai très balisé, utile à qui veut comprendre ce qui résiste à la parole, et lucide dans son ambition : écouter un enfant, sans tomber dans le *« fantasme de transparence absolu et persécuteur »*, c'est aussi accepter de ne pas tout savoir. **Sophie Di Malta**

★★★☆☆
LES LIEUX DU POUVOIR
SÉBASTIEN LE FOL(DIR.)
384 P., PERRIN, 23 €

Sébastien Le Fol s'est lancé dans une microgéographie du pouvoir en France. Dans un premier volume, il nous avait entraînés à la découverte de hauts lieux tels que le Quai d'Orsay, l'ENA ou encore la brasserie Lipp. Dans ce nouveau livre, il explore d'autres foyers de la culture politique : la librairie Galignani ou le jardin des Gallimard, véritables laboratoires d'idées, mais aussi Sciences Po, la DGSE, la Grande Mosquée de Paris, ou encore le siège du Grand-Orient de France. Sans oublier Marseille la maudite, que Franz-Olivier Giesbert nous dépeint avec fougue. **Fabrice d'Almeida**

PHILIPPE GRANDCOLAS ▪ JEAN-BAPTISTE DE PANAFIEU

Progrès contre nature

Et si l'humanité était en train d'aller trop loin ? Deux ouvrages le montrent clairement : des limites sont déjà dépassées. Voici donc venu le temps des solutions.

Philippe Grandcolas.

Jean-Baptiste de Panafieu.

« *Pour le meilleur ou pour le pire, nous sommes toutes et tous sur la même planète dont les limites nous deviennent perceptibles* » : dans son ouvrage *La Biodiversité. Urgence planète*, Philippe Grandcolas n'a pas la langue dans sa poche. Et il a d'excellents arguments scientifiques pour ce faire. Tant mieux, car sa démarche n'est autre que d'alerter sur un vivant « *maltraité* ». Un vivant étrangement devenu secondaire dans nos représentations culturelles, comme le rappelle très tôt l'auteur. Sauf qu'il ne l'est pas. Alors, au fil de ces pages, Philippe Grandcolas commence par reprendre les bases, définir ce qu'est la biodiversité, ce qu'est une espèce vivante, un écosystème, ce qu'implique l'évolution. Puis, après cet épisode de vulgarisation scientifique, il aborde frontalement la crise écologique dans toute son ampleur, mais aussi dans ses ramifications politiques, sociales, culturelles. Sans oublier les solutions. Le directeur de recherche au CNRS dénonce ainsi un progrès technique aveugle, qui dépasse les limites.

SI L'ON RESSUSCITAIT LES DINOSAURES...

Ces limites, Jean-Baptiste de Panafieu s'y intéresse aussi. Dans *Bricoler le vivant*, le biologiste décrypte les rêves humains qui pourraient peut-être se transformer en cauchemars. En creux, il est question des manipulations génétiques. Parmi elles, on trouve celles qui concernent les plantes et les animaux. Les OGM, par exemple. Mais quid si l'on ressuscitait les dinosaures ? Des entreprises comme Colossal Biosciences envisagent de redonner vie à des espèces disparues, comme le dodo. Il y a également les démarches génétiques concernant l'espèce humaine elle-même. Le but peut être médical, de même que philosophique avec le transhumanisme. Là encore, la science est politique… et pas épargnée par le technocapitalisme. « *Comme beaucoup d'autres domaines, une partie de la recherche scientifique est entrée dans une logique marchande.* » Car, si certains projets semblent répondre à des intentions louables, la question des retombées financières dans le choix de telle ou telle idée n'est jamais bien loin. L'auteur ne semble en tout cas pas dénué d'espoir.

Dans ces deux ouvrages, d'ailleurs, on comprend que la meilleure solution reste l'information, la transmission de connaissances. Pour un débat public éclairé, et éviter ainsi un progrès en roue libre ne tenant pas compte des limites. ■

Marcus Dupont-Besnard

★★★☆☆
LA BIODIVERSITÉ. URGENCE PLANÈTE
PHILIPPE GRANDCOLAS
224 P., TALLANDIER, 19,90 €

★★★☆☆
BRICOLER LE VIVANT. ET SI ÇA TOURNAIT MAL ?
JEAN-BAPTISTE DE PANAFIEU
176 P., DUNOD, 17,90 €

N. STREIB/TALLANDIER

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Musée »

Comme beaucoup de mots de la culture moderne puisés dans la culture grecque de l'Antiquité, depuis l'« académie » jusqu'au « lycée », en passant par le « gymnase », le musée ne semble pas être, à son origine, l'institution que l'on connaît aujourd'hui sous ce nom. À Athènes, à Pergame ou – le plus connu – à Alexandrie, le Musée est, fondamentalement, un temple, autrement dit un espace sacré, voué ici aux Muses, dont on n'oubliera pas qu'elles étaient des divinités, issues des amours de Zeus et de la Mémoire. Ce parc sophistiqué est, dans sa forme alexandrine, resté fameux pour sa « Bibliothèque » – comprise ici, plus que jamais, comme collection de livres –, mais il offrait aussi à une élite d'écrivains, de philosophes et de savants un hébergement et une convivialité l'apparentant à un centre d'études et de recherches, le tout mécéné par la monarchie (grecque) d'Égypte.

Pour que le mot – et une partie de la chose – ressurgisse une quinzaine de siècles plus tard, il fallut le croisement entre une pratique vieille comme l'être humain – la collection, qui fut sans doute d'abord celle des « trophées » du chasseur ou, ce qui revient au même, du guerrier – et une époque, le siècle des Lumières, qui entendit donner à ce concept, centré jusque-là sur l'initiateur, une forme centrée sur le public, via un stade intermédiaire qui fut, dans les premiers temps, l'ouverture de la collection à des « amateurs » triés sur le volet.

S'il ne fut pas le premier musée des temps modernes, le Louvre n'en fut pas moins le premier qui se réclamât d'une logique démocratique, celle-là même qui fit que le mot qui, jusque-là, signifiait « palais du roi » devint, le 10 août 1793, synonyme de « musée d'État des Beaux-Arts » : tout est dit dans ce transfert de sacralité.

La Révolution française fut bel et bien une période fondatrice, à laquelle les responsables du XXIe siècle sont condamnés à revenir, à l'occasion de telle ou telle réforme, de telle ou telle polémique. Ainsi en est-il du débat lancé dès les années 1790 par Quatremère de Quincy, scandalisé par les razzias d'œuvres d'art organisées en Italie sous l'égide de Napoléon Bonaparte, général de la République : le débat récent sur les « restitutions » gît déjà là tout entier. L'intérêt qui s'ébauche, à la même époque – romantisme exige – pour ce qui va être présenté comme « le trésor du peuple » (folk-lore) amorce une évolution dont nous sommes aujourd'hui encore les observateurs actifs : l'extension continue du périmètre muséalisable.

Ainsi naîtront, aux côtés des « muséums » d'histoire naturelle et autres musées des sciences et des techniques, les musées d'art décoratif et d'art industriel, d'arts et de traditions populaires, d'ethnographie ou d'anthropologie. Un apogée sera atteint, à la fin des Trente Glorieuses, quand surgira en France la notion d'écomusée – nullement un musée de l'écologie mais la forme contemporaine d'un type répandu en Europe du Nord : le « musée en plein air » ou, si l'on préfère, « à ciel ouvert », qui muséifie l'ensemble d'un environnement économique et social. Testée au début du XXIe siècle, la notion de « musée de société », destinée à affirmer la légitimité – et la dignité – de ces formes nouvelles face à la figure canonique du « musée d'art », témoignera de cette évolution – sans, cependant, modifier un rapport de force qui, aujourd'hui encore, pèse en faveur du second.

> CONFRONTER DES CORPS EN SOCIÉTÉ À DES OBJETS D'ART OU D'HISTOIRE

Celui-ci, au reste, est confronté à la vogue parallèle du « patrimoine » et survit avec les mêmes armes que lui. Il s'agit toujours de confronter des corps en société, assignés à la trivialité, immergés dans le contemporain, à des objets (d'art ou d'histoire, peu importe) magnifiés par la démarche qui consiste, pour une élite d'historiens ou de critiques, de mécènes ou de marchands, à leur conférer une valeur exemplaire. Édifier des temples, grands et petits, vers lesquels, par les moyens d'une efficace propagande (propagation de la Foi), vont affluer les adeptes d'une religion du Beau, du Vrai et, par là même, du Bien : on retrouve là, au fond, l'essence du Musée originel. ■

AUDREY SOVIGNET

Un quarantième… rugissant !

Le couvent des Augustins (1616) attend ses géants…

Le 5 octobre prochain, il y aura quarante ans jour pour jour que Bernard Pivot dictait le texte de sa première finale, à RTL. Pour avoir eu la chance de la remporter avant d'être sacré champion du monde, sept ans plus tard à New York, l'auteur de ces lignes s'est demandé comment rendre hommage à celui qui, ne l'oublions pas, fut également, avec Jean-Louis Servan-Schreiber, le fondateur de cette revue dans laquelle il écrit aujourd'hui.

La réponse allait de soi : en organisant une dictée, bien sûr ! Et dans la ville même dont l'animateur d'*Apostrophes* disait dès 1985 qu'avec son H, son Z et son K, elle n'avait sans doute pas été pour rien dans la vocation de votre serviteur. Certes, perdu qu'il se trouve dans les brumes septentrionales, Hazebrouck ne paraissait pas idéalement situé – n'est pas Bourges qui veut ! – pour attirer les talents de l'Hexagone. Pourtant, si nos cousins belges promettent d'être nombreux, ils ne seront pas en terrain conquis : on s'est d'ores et déjà annoncé du Luxembourg, de Suisse, d'Allemagne, de Paris, de Caen, du Mans, de Brest, de Belfort, et même de Lyon. Quant à la qualité, elle n'aura visiblement rien à envier à la quantité : champions de France, de Belgique, de Suisse, Dicos d'or, Timbres d'or, grands champions de la Dictée des Amériques, champion du monde de Scrabble, tous se sont inscrits à cette « Dictée des géants », allusion transparente aux figures tutélaires qui animent les carnavals du Nord comme aux cracks qui peupleront, ce jour-là, le couvent des Augustins, reconverti pour l'occasion en centre d'examen !

Une preuve supplémentaire, s'il en était encore besoin, de l'engouement que continue de susciter ladite dictée, quand celle-ci, rattrapée par le réalisme économique, aurait dû renoncer à ses grand-messes planétaires. Cela dût-il en… atterrer plus d'un, il se trouve encore des « athlètes de la broutille », comme les surnomment leurs détracteurs, pour s'amuser des difficultés de la langue plutôt que de vouloir les supprimer. Si vous en faites partie, n'hésitez pas à venir humer l'ambiance des grands rendez-vous en vous frottant à un parterre exceptionnel, que ce soit en chevronné, en professionnel, ou en amateur dans le sens le plus noble du terme – en est-il d'ailleurs d'autres ?

Pour revenir à Hazebrouck (qui, lui, n'en est toujours pas revenu d'entendre, en mondovision, prononcer son nom le 11 avril 1992, à cette tribune de l'ONU qu'une légende tenace décrit menacée par la chaussure d'un certain Khrouchtchev), quel retour en grâce ! Après avoir été tant moquée – affaire Ceccaldi oblige – dans les années 1970, au point qu'« hazebroucker » fut bien près d'évincer le verbe *limoger* du dictionnaire, voilà que la paisible bourgade flamande est en passe de devenir, le temps d'un week-end, la capitale mondiale de l'orthographe française ! On a connu trajectoires moins enviables… ■

Bruno Dewaele

Renseignements et inscription :
06 13 52 35 18 ou bruno.dewaele@parmotsetparvaux.fr

À LIRE L'ÉCRIT, LE RETOUR !

Au linguiste atterré, qui en deviendrait vite atterrant, nous préférons le linguiste apaisé. Il existe, il ne tient qu'à vous de le rencontrer dans ce *À qui la faute ?* Bernard Cerquiglini ne brandit pas à tout propos l'épouvantail commode du conservatisme. Quand il le fait, c'est avec ce recul que lui autorisent sa vaste culture et une connaissance aiguë du sujet. Surtout, il n'est pas de ceux qui ne voient la poutre que dans l'œil du voisin. Les raisons de l'échec des réformes depuis cinq siècles, il les cherche aussi dans son camp : fascination utopique pour un phonocentrisme strict, mépris suicidaire d'un écrit qui ne saurait être le « simple auxiliaire de la parole ». Et quel plaisir de le voir conclure sur une phrase qu'il nous souvient de lui avoir lancée, presque au mot près, à une tribune qui naguère nous opposait : « La réforme de l'orthographe est trop sérieuse pour qu'on la laisse aux seuls réformateurs. » Sur ces bases, tout redevient possible. Un livre honnête à lire absolument, ne fût-ce que pour s'entendre expliquer qu'« altérer la graphie défigure l'idiome ». On allait le dire. Il nous semble même l'avoir dit depuis longtemps. ■ **B.D.**

À QUI LA FAUTE ? L'IMPOSSIBLE (MAIS NÉCESSAIRE) RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE
BERNARD CERQUIGLINI
160 P., FOLIO, 7 €

DR

→ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Magnificence ou munificence ?

Figure de la Magnificence royale, de l'Immortalité et du Progrès dans les Beaux-Arts, de René-Antoine Houasse (1683).

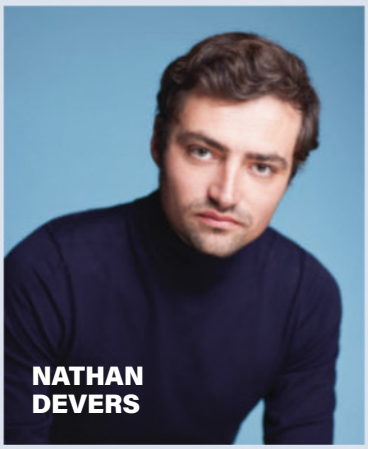
En matière de paronymes, difficile de faire mieux, entendez plus retors ! À l'oreille, ces deux-là ne se distinguent guère que par un son et un seul, que sa brièveté et sa place au sein du mot ne prédisposent pas, de surcroît, à s'impatroniser dans l'oreille. Ne comptons point trop, en effet, sur l'aptitude de l'usager moyen – sur sa détermination, encore moins – à faire entendre, à l'oral, la différence entre [n] et [gn] ! Accordons-lui même que ce qui va de soi devant un « a » ou un « e » (pour distinguer par exemple le *bagnat* du *banat*, ou la *campagne* de la *campane*) se révèle autrement ardu devant un « i » ou le digramme « oi » : pour combien la prononciation de « baignoire » constitue-t-elle un supplice ? Quant au sens, il n'est pas davantage de ceux qui ne laissent planer aucun doute : si la splendeur ne convient qu'au premier, la générosité et les libéralités qui en découlent ressortissent aux deux. Larousse leur reconnaît « une proximité de sens » et Robert, dans un « contexte littéraire », n'est pas loin d'en faire des synonymes ! Orthographiquement parlant, il ne nous reste guère que l'étymologie pour nous sauver, le *magnus* renvoyant à la grandeur quand le *munus* (« cadeau », « présent », en latin) fait dans la largesse. Mais cette bouée-là est-elle à la portée de toutes les tailles ? ■ **B.D.**

→ LE VOCABLE DU MOIS

Drone

Qu'elles soient le fait de la Russie ou de l'Ukraine, ces « attaques de drones » et les dégâts qu'elles ne manquent pas de causer finiraient par vous coller le bourdon ? Vous ne croyez pas si bien dire : c'est à lui que ces engins télécommandés devraient leur nom. Ou presque : en anglais, *drone* signifie « faux bourdon », du nom que l'on donne à ce prince consort qu'est le mâle de l'abeille. Probablement à cause du vol lent, lourd et bruyant (plus lent, plus lourd et plus bruyant que celui de l'abeille, en tout cas) dudit engin, dans ses premières versions surtout. Pour le reste, on vous rappelle – dard-dard ! – ce qu'il convient de savoir sur le… drôle ? Que, contrairement à ce dernier, et ses origines anglo-saxonnes n'y sont certes pas pour rien, il n'a pas vocation à porter le chapeau : il lui est tout aussi étranger qu'au *clone* et au *gnome*, autres vocables que l'usager, décidément prudent par ces temps de canicule, tend à couvrir d'un accent circonflexe indu. Quant au faux bourdon que l'on évoquait plus haut, c'est le trait d'union qu'il sied de lui refuser, faute de quoi il risquerait de tourner au chant d'église. Décidément, le français est lui aussi une mécanique de précision, et l'on comprendrait presque que cela en rebute plus d'un… ■ **B.D.**

LE MOT PRÉFÉRÉ DE



« Sentinelle »

« Mon mot préféré est "sentinelle", pour une raison simple : c'est un mot dont la beauté vient moins de sa musicalité – même si elle est belle – que de l'objet qu'il désigne. Il désigne un certain rapport au monde, une position de gardien, qui n'est pas sans lien avec la condition humaine même. C'est aussi le nom d'une île, Nord-Sentinelle, et d'un peuple, le peuple des Sentinelles, sujet de mon dernier roman, *Surchauffe*. Un peuple qui habite cette île depuis 60 000 ans, et qui n'a jamais voulu interagir avec le monde extérieur. Ils tuent tous ceux qui tentent d'entrer en contact avec eux. Depuis l'aube de l'histoire, ils sont enfermés dans leur secret. On ne sait pas quelle langue ils parlent, ni combien ils sont, ni comment ils vivent, dans quelles habitations. Et, comme on ne sait rien, le monde extérieur les a nommés Sentinelles. Je trouve cela beau : ils ne savent même pas qu'ils s'appellent ainsi. C'est une projection. Cela dit quelque chose de l'acte de langage, qui est toujours une projection venue de l'extérieur, posée sur des êtres silencieux, auxquels le mot ne correspond jamais totalement. Il y a toujours un écart entre les mots et les choses. "Sentinelle" incarne parfaitement cet écart. »

Propos recueillis par Simon Bentolila

→ Dernier livre paru : *Surchauffe* (Albin Michel)

CHÂTEAU DE VERSAILLES/WIKIPÉDIA - INMORTAL PRODUCCIONES/PEXELS - PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

Une bonne correction

Vous avez certainement lu, dans notre numéro d'été, cet extrait de *Kolkhoze*, d'Emmanuel Carrère. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. À vous de les en retirer…

« Ma participation à ce considérable déménagement a surtout consisté à trier des livres et des archives dans les bureaux de mes parents. Avec ses bibliothèques dont une échelle en bois vernis permet d'atteindre les derniers rayonnages, ses presse-papier de bronze, ses sous-main de cuir fauve, ses photos encadrées où on la voit en compagnie des papes Jean-Paul II et Benoît XV, de Chirac, de Sarkozy, de Simone Weil, de Claude Lévy-Strauss et de Vladimir Poutine, celui de ma mère est si solannel que j'imaginerai mal d'y travailler mais elle le faisait tous les jours, vacant à la fois aux nombreuses taches qu'impliquaient ses fonctions et, tôt le matin, écrivant trois heures de suite des livres que je l'admire d'avoir continués à écrire alors que rien ne l'y obligeait et qu'ils n'ajoutaient pas grand-chose à sa gloire. »

À juste titre

Vous avez aimé le premier volet de ce jeu, dans notre numéro d'été ? Alors voici le second ! Nom de l'auteur et date de publication sont là pour vous aider à retrouver le vrai titre de ces romans célèbres…

A. *Un trajet sans histoire* (Didier Van Cauwelaert, 1994)
B. *Les Torrents cramoisis* (Jean-Christophe Grangé, 1998)
C. *Consternation et frissons* (Amélie Nothomb, 1999)
D. *Cache-le à tous* (Harlan Coben, 2001)
E. *Le Tyran et la Balancelle* (Daniel Pennac, 2003)
F. *La Combinaison de Léonard* (Dan Brown, 2004)
G. *La Distinction du porc-épic* (Muriel Barbery, 2006)
H. *Le Tact* (David Foenkinos, 2009)
I. *Une existence éternelle* (Frédéric Beigbeder, 2018)
J. *La protéger* (Jean-Baptiste Andrea, 2023)

Le mot mystère

Depuis les derniers Jeux olympiques, je suis devenu le signe de ponctuation préféré des Français et je ne vais pas cacher ici que ça m'enchante. Mais ça veut dire aussi qu'avant et après moi c'est de plus en plus la cata ! Que suis-je ?

Orthographic Park

Les inconditionnels de la dictée de compétition (voir notre article principal, page 112) raffolent de ces mots « à coucher dehors avec un billet de logement ». Un seul des monstres qui suivent comporte cependant une faute. Lequel, à votre avis ?

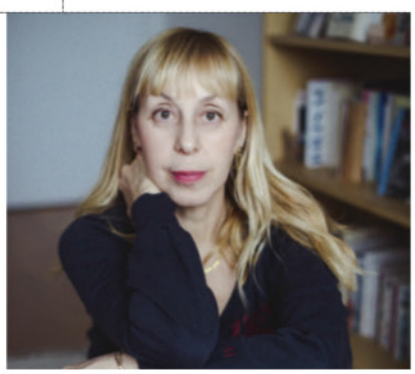
A. bharatanatyam ;
B. chaenichthys ;
C. phytophthora ;
D. hendiadyin ;
E. welwitschia.

• LE COUP DU LATIN par Étienne Kern

Éloge de l'inquiétude

Cette petite rubrique d'étymologie vous le rappelle tous les mois : on a du latin plein les oreilles. Et ce n'est jamais si vrai que quand on se les bouche, les oreilles ! Car le nom de nos « boules Quies » – elles existent depuis 1921 – nous vient tout droit du substantif *quies*, qui signifie « repos », « calme » ou « sommeil ». On retrouve cette racine dans « quiétude », bien sûr, mais aussi dans « requiem », prière ou chant pour les morts : avant de désigner une composition musicale, le mot – dérivé de *quies* et employé à l'accusatif – constitue l'ouverture d'une très ancienne prière chrétienne *(Requiem aeternam dona eis, Domine* : « Accorde-leur le repos éternel, Seigneur »).

En miroir, l'« inquiétude » implique l'absence de repos. Ce n'est pas nécessairement l'angoisse ou le trouble, mais l'agitation, ou plus exactement le fait d'être en mouvement. À ce titre, dans son beau recueil *Il n'a jamais été trop tard* (Stock, 2025), Lola Lafon invite à envisager l'inquiétude comme une dynamique précieuse et féconde : *« Je propose qu'on réhabilite l'inquiétude. Inquiétons-nous.* […]


LYNN SJK/STOCK

Nous sommes des inquiets parce que nous sommes en vie. » Une manière d'avancer, en somme. Un élan.

N'est-ce pas la mission de la littérature ? Nous tirer de nos sommeils et ouvrir nos oreilles, même à ce que nous ne voulons pas entendre. André Gide l'écrivait sans ambages : *« Inquiéter, tel est mon rôle. »* ■

• DES ANAGRAMMES ET DES LIVRES par Jacques Perry-Salkow

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« Pourquoi, ces mélodies-là ?
Qu'essayait-elle de dire ? »

Sol la si do ré mi
Alors dis-le moi

Raphaël Enthoven, *L'Albatros*,
L'Observatoire, 2025

La Nuit sacrée
Le sanctuaire

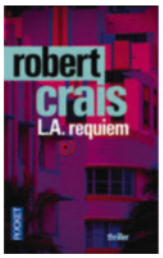
Tahar Ben Jelloun, Seuil, 1995

Agent secret
C'est étrange

Philippe Sollers,
Mercure de France, 2021

Le Souvenir
Le soir venu

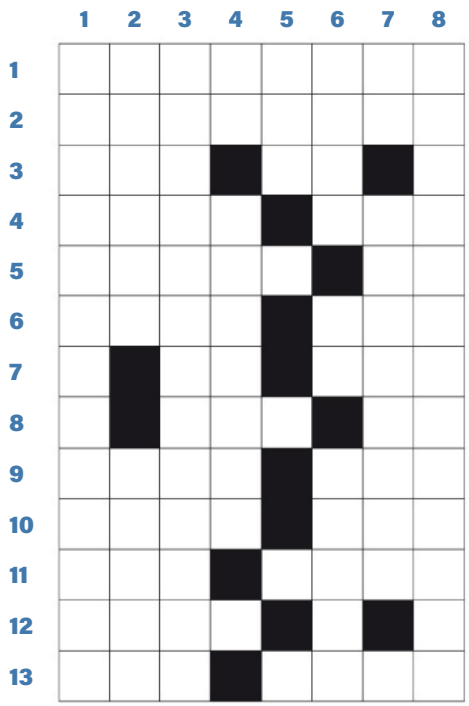
Jérôme Martin, Plume de canard, 2022



« Tout à coup quelque chose arrive, et le monde cesse d'être ce qu'on croyait. »

L.A. Requiem
L'Amérique

Robert Crais, traduction d'Hubert Tézenas,
Pocket, 2007



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Envoyé spécial. **2.** Finit toujours par tomber. **3.** Beau parleur. Note. **4.** Col des Pyrénées. Hormone. **5.** Félins d'outre-Atlantique. Prénom féminin en texto. **6.** De droite à gauche : coula sans être touché. Département. **7.** Démonstratif. État indien. **8.** Arrose l'Alsace. Adverbe lié à un pronom ou à un nom, et marquant la proximité. **9.** « Porte-feuilles » d'outre-Manche. Cales. **10.** Porteurs de charge. Accumulés par les anciens. **11.** Parties de l'Aragon. Variété de pépin. **12.** Sans effets. **13.** Possessif. Souvent à sec en Suisse.

Verticalement

1. Retours parfois inopinés. **2.** Servent à serrer la vis. Est bien arrogant. **3.** Familières des médocs, mais pas forcément des beaujolais. **4.** Cardinaux. Marqués de petites taches. **5.** Sigle pour les Ailes britanniques. **6.** Gros fumeur italien, désordonné. Où tout le monde est convoqué. Tourna à Vienne. **7.** Les débuts de l'école. Phase du tertiaire. **8.** Marque sa gratitude.

Synecdoque

La synecdoque, figure courante, consiste à évoquer une chose, ou un objet, par contiguïté, en désignant, par exemple, la partie pour le tout, l'espèce pour le genre, le singulier pour le pluriel – et vice versa. Si je dis que « l'Italie a battu l'Espagne », je ne parle évidemment pas de la nation dans son intégralité (le tout), mais bien de son équipe de basket ou de football (la partie). La figure est intuitive : lorsque l'héroïne de Sagan raconte l'amant qui lui a *« rapporté un vison »*, on se doute que l'homme ne lui a pas offert l'animal vivant, mais bien un manteau fait de sa fourrure (*La Chamade*, 1965). En littérature, la synecdoque rend les images plus incarnées, plus frappantes ; c'est Eugène Rougon qui s'inscrit au barreau pour ne pas *« manger le pain de ses parents »* (Zola, *La Fortune des Rougon*, 1871), ou Camus évoquant une *« rage d'homme dans les fers »* (*L'Homme révolté*, 1951). À l'inverse, la figure peut euphémiser : les *« plaisirs du lit »* évoqués par Yves Beauchemin sont rarement dispensés par le meuble lui-même, mais plutôt par celui ou celle qui nous y accompagne… (*Le Matou*, 1981). En poésie, sa capacité à singulariser souligne, d'un délicat coup de crayon, les éléments qu'elle décrit : singulariser comme le fait Sainte-Beuve quand il écrit : *« Une fraîche haleine soupire/ dans le saule et dans le roseau »* (*Poésies complètes*, 1863) permet de peindre, en deux mots, l'ensemble de la forêt et de la roselière. Au jeu du cacher-montrer, la synecdoque se révèle donc une alliée polyvalente, vivante, imagée et précise. ■

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Mais pourquoi pas moi ?

C'est la rentrée littéraire. Les libraires ont empilé les nouveautés, la presse vous parle de centaines de nouveaux romans et, comme chaque année, vous vous demandez : **« Pourquoi pas moi ? »** Pour septembre 2025, c'est un peu tard, mais préparons 2026 : « Question d'écriture » se propose de vous donner quelques conseils pour que votre roman figure lui aussi dans les listes et sur les tables !

Écrire, mais de quel droit ? Cessez de vous interroger sur votre légitimité. Oui, tout a été écrit, mais pas par vous. Donc, allez-y, écrivez. Ne vous comparez pas, ne soyez pas modeste. Votre histoire, vos personnages, méritent d'atteindre les lecteurs !

Quel genre littéraire ? Ils se multiplient. Certains sont aujourd'hui à la mode, la romance, la fantasy, le feel-good, le cosy mystery… Ne cherchez pas à vous plier aux exigences de ces nouveaux courants : vous avez dans la tête un roman, pas un ersatz !

Quel rythme ? Vous avez quelques mois pour proposer votre roman aux éditeurs. Il va falloir consacrer du temps à ce projet. Prévenez votre entourage : vous entrez en écriture !

Comment commencer ? C'est affaire de caractère. Suivez votre intuition. Construire un plan, plus ou moins détaillé ? Écrire d'abord les scènes que vous avez en tête, puis les monter pour dessiner votre intrigue ? C'est vous qui savez ce qui vous est le plus naturel.

Comment conserver la motivation ? Lisez chaque mois cette chronique et n'écoutez pas les oiseaux de mauvais augure ! Et, quand vous aurez terminé, il existe dans le catalogue de *Lire Magazine* un atelier incontournable pour préparer l'envoi de votre manuscrit aux éditeurs.

Alors, pourquoi pas vous ? ■

→ **Vous vous posez des « Questions d'écriture » ?** N'hésitez pas à les envoyer à ateliers@lire.fr, Frédérique Anne y répondra dans une prochaine chronique.

SOLUTIONS

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
13	S	E	S	■	N	A	N	T
12	N	U	E	S	■	S	■	N
11	O	G	N	■	A	L	E	A
10	I	O	N	S	■	A	N	S
9	T	R	E	E	■	V	E	S
8	I	■	I	L	L	■	C	I
7	R	■	C	E	■	G	O	A
6	A	S	A	V	■	A	I	N
5	P	U	M	A	S	■	L	N
4	P	O	R	T	■	E	P	O
3	A	R	A	■	F	A	■	C
2	E	C	H	E	A	N	C	E
1	R	E	P	O	R	T	E	R

Une bonne correction

vernî (il ne s'agit pas ici du nom, mais de l'adjectif) – **presse-papiers** (la marque du pluriel est obligatoire au second élément) – Simone **Veil** (Simone Weil étant décédée quand Hélène Carrère d'Encausse avait 14 ans, il est peu probable qu'elles se soient rencontrées ès qualités !) – **Lévi-Strauss – solennel – j'imaginerais** mal (conditionnel présent, et non futur) – **vaquant** (verbe, et non adjectif) – **tâches – continue** (les *livres* ne sont pas COD de ce participe, mais de l'infinitif *écrire*). À noter que l'invariabilité de *sous-main*, choisie par l'auteur, est toujours autorisée par Larousse.

Le mot mystère

Je suis évidemment la **parenthèse,** régulièrement présentée comme « enchantée » depuis les Jeux !

À juste titre

A. *Un aller simple* ; **B.** *Les Rivières pourpres* ; **C.** *Stupeur et tremblements* ; **D.** *Ne le dis à personne* ; **E.** *Le Dictateur et le Hamac* ; **F.** *Da Vinci Code* ; **G.** *L'Élégance du hérisson* ; **H.** *La Délicatesse* ; **I.** *Une vie sans fin* ; **J.** *Veiller sur elle.*

Orthographic Park

Réponse B : dans *chronichtlys*, *a* et *e* doivent être liés ! Ces mots désignaient dans Iorde une danse traditionnelle de l'Inde, un poisson de l'hémisphère Sud, un champignon, une figure de style et une plante d'Afrique.

PHILIPPE DELERM

Le Nobel à Souchon

L'attribution du prix Nobel de littérature à Bob Dylan a pu enthousiasmer, ou surprendre. Une décision qui semblait battre en brèche un certain « politiquement correct » du genre. Bravo, et pourquoi pas ? Pour moi, retour de la pochette d'un 45-tours, dans ma chambre d'adolescent. Dylan marche dans la neige, une fille à son bras. Bob Dylan en lettres rouge orangé. En plus petits caractères, le titre phare, *blowin' in the wind*, sans majuscules. La fille regarde l'objectif, mais le chanteur, les mains dans les poches, a le regard ailleurs, rebelle, intérieur. Une attitude. Le début d'une philosophie. La *protest song*, des idées qui vont nous faire vibrer longtemps, un timbre nasillard, de petites bouffées d'harmonica plutôt rigolotes. Une dénonciation politique de toutes les injustices, et du racisme en priorité. Début des années 1970. Nous enfourchons sans peine le début d'un mythe. La voix de Dylan nous donne la chair de poule.

CET ÉCRIVAIN QUI FAIT RIMER « MER D'IROISE » AVEC « SEINE-ET-OISE »

Mais quoi. Le temps passe tellement. Et aujourd'hui le Nobel de littérature. C'est ça qui fait tiquer un peu. Littérature. Des idées, bien sûr, mais la littérature, c'est aussi le rapport à la langue, le style. Dylan est-il si novateur et singulier sous ce rapport ? Et derrière ces questions vient ma vie. Trente-sept ans, prof de lettres, et chaque semaine, dans mes classes, l'explication d'un texte de chanson. Des textes assez écrits pour justifier leur intrusion dans les programmes, ceux qu'on attend bien sûr, Brel, Brassens, Barbara, Anne Sylvestre, Ferré, Ferrat. Mais celui dont la langue décortiquée fait dire le plus de choses aux élèves, car elle est la plus secrète, la plus inventive sous son apparence fluide, c'est Alain Souchon. Une attitude presque frileuse, désespérément égotiste, nostalgique et désenchantée ? Voire. Sans avoir l'air d'y toucher, Alain Souchon a évoqué aussi tous les grands problèmes du temps, l'absurdité des guerres religieuses en posant la question « *Et si en plus y a personne ?* », la difficulté métaphysique d'être un étranger en ville dans *C'est déjà ça*, la lâcheté que nous avons tous à nous laisser « *infliger des désirs qui nous affligent* » dans *Foule sentimentale*.

Mais surtout, le style, c'est l'homme, et c'est pourquoi Alain Souchon est le plus grand écrivain contemporain. Il a inventé une langue, une syntaxe, un lexique. Dans un format limité, dans une atmosphère musicale entraînante – au sens où elle nous donne à voir les choses en mouvement, davantage comme dans un film que comme dans un poème –, la chanson de Souchon nous livre un univers où les climats apparaissent contigus, superposés parfois. Le télescopage des éléments de culture classique avec un humour contemporain est une aubaine :

« *Soixante kilos d'échevelé poète*
Tout livide au milieu des tempêtes
Mais l'estomac y tient pas la rime
L'albatros patauge dans l'ice-cream »

Ou encore « *Là-haut, on t'mène en bateau* », et un jeu infini avec la métaphore liquide, la Loire asséchée symbolique de la désespérance, « *Baignoire, tu m'as menti* ». Vous pouvez vous approcher des mots, ça tient remarquablement le coup. Les néologismes viennent à l'appui : « *On nous claudiaschiffère/ On nous paullousulitzère.* » Le regard d'Alain Souchon est assez fin pour lui permettre d'enfoncer une aiguille dans la peau des autres. « On » lui donne le droit de parler de nous, en utilisant le pronom indéfini, quitte à nous bousculer. « *On est foutus, on mange trop.* » Certes, à voir son éternelle silhouette de Cocteau jeune homme, on peut douter que Souchon soit touché par les ravages de la boulimie. Mais on sent qu'il est davantage là quand il nous dit : « *Tu vois pas qu'on s'aime pas* », et surtout quand il prend le regard d'une espèce de passant universel qui regarde les larmes apparaître sans raison précise entre les cils :

« *Ça s'passe partout dans l'monde chaque seconde*
Des visages tout d'un coup s'inondent […]
Des fois on sait pas bien c'qui s'passe »

La contraction extrême de l'écriture est chez lui comme l'expression de la pudeur des sentiments. Parler de la mort de son père en disant : « *Dix-huit ans que j't'ai à l'œil/ T'es à Bagneux sous les feuilles* », parler d'une réminiscence olfactive en écrivant : « *Ma mère aussi mettait derrière son oreille/ Une goutte de quelque chose qui sentait pareil.* » Sans jamais rien qui pèse ou qui pose : Verlaine aurait aimé.

Il vient de faire une tournée magnifique avec ses gars, cet écrivain qui fait rimer « mer d'Iroise » avec « Seine-et-Oise ». Pour moi, aucune hésitation. Je donne le Nobel à Souchon. ■

AUDREY SOVIGNET

« Ou koz Kréol? »

Si le français est la langue officielle de La Réunion, ancienne colonie française, et département d'outre-mer depuis 1946, beaucoup d'habitants s'expriment en créole. Au point d'en faire, avec 600 000 locuteurs, le deuxième territoire qui compte le plus de créolophones au monde, après Haïti.

L'île de La Réunion.

Inhabitée jusqu'au XVIIe siècle, La Réunion, anciennement île Bourbon, est une ancienne colonie française, devenue, après la Seconde Guerre mondiale, département puis région d'outre-mer, située dans l'océan Indien, dans l'archipel des Mascareignes. On y parle officiellement le français. Toutefois, les Réunionnais s'expriment aussi en créole, langue qui s'est construite au fil du peuplement de l'île et qui a hérité des apports linguistiques des différentes populations qui forment le peuple réunionnais : des Français (notamment de Bretagne et de Normandie), des Malgaches, des Africains de la côte orientale, des Indiens, des Chinois.

UNE LANGUE RÉGIONALE DEPUIS 2014

Le créole était la langue du maloya pendant la période de l'esclavage. À la fois musique, chant et danse, le maloya est l'héritier des pratiques musicales apportées dans l'île par les personnes déportées d'Afrique pour être réduites en esclavage. Comme aux Antilles françaises, le besoin de se comprendre a produit une langue imagée. Avec ses quelque 600 000 locuteurs, le créole réunionnais est la langue créole la plus parlée en France, devant les créoles martiniquais et guadeloupéen.

Si plus de la moitié de la population réunionnaise parle le créole, il reste minoré. Jusqu'en 2014, où il acquiert le statut de langue régionale et commence à être enseigné dans les écoles et étudié à l'université de La Réunion, il est surtout utilisé à l'oral, sans avoir un statut officiel. Les créolophones sont donc dans l'obligation d'être bilingues. Une drôle de situation administrative si l'on considère qu'à la télévision, à la radio, dans la rue, dans les cours de récréation on entend majoritairement du créole. En réalité, il serait même la langue maternelle pour la majorité de la population.

TERRE DE MÉTISSAGE

Comme aux Antilles françaises ou à Haïti, le créole est très présent dans les milieux populaires, mais bien plus rare dans l'élite de la société réunionnaise, où le fait de parler français au quotidien et à la maison est un signe de prestige. Si la base du créole est le français – et cela vaut encore plus pour le créole réunionnais que pour les créoles guadeloupéen et martiniquais –, beaucoup de termes et d'expressions sont propres aux réalités locales. Ainsi, il n'est pas toujours simple pour un Français de l'Hexagone de s'y retrouver. Mais pas d'inquiétude : forte de son expérience unique de la diversité, avec des populations venues d'Europe, d'Asie et d'Afrique, La Réunion s'affirme comme une terre de métissage, où cohabitent harmonieusement le créole et le français. ■

Gladys Marivat

QUELQUES PROVERBES CRÉOLES

➔ Fé pa la bou avan la pli
« On ne fait pas la boue avant la pluie »
Il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs.

➔ Goni vid i tyen pa debout
« Un sac vide ne peut rester debout »
L'estomac vide, on ne tient pas longtemps.

➔ Gro poison i bèk si le tar
« Le gros poisson mord sur le tard »
Tout vient à point à qui sait attendre.

➔ Zanfan i plèr pa i gyen pa tété
« L'enfant qui ne pleure pas n'aura pas son lait »
Il faut oser demander ce que l'on veut.

➔ Bondié i puni pa le roche
« Dieu ne punit pas les pierres »
Un malheur n'arrive qu'à ceux qui le méritent.

➔ An atendan, kabri i manz salad
« En attendant, la chèvre mange la salade »
Sans solution, un problème perdure.

➔ Na in zour i apèl demin
« Demain arrive »
La roue tourne.

G.M.

DR - FREEPIK

LIBRE DE DÉCRYPTER L'ACTU

DIMITRI PAVLENKO

7H - 9H

EUROPE 1 MATIN

Europe 1

LA RADIO LIBRE

CapaPictures / Europe 1

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE SEPTEMBRE/ OCTOBRE

À la rentrée, réservez-vous quelques soirées pour avancer dans vos projets d'écriture !

NOUVEAU

→ **La littérature de l'étrange**
avec Myriam Thibault
Explorez les territoires de l'étrange et du bizarre. De Stephen King à Michael McDowell, en passant par Alan Moore, cet atelier vous donnera une multitude de conseils pour approfondir votre processus d'écriture.
● Lundi 29 septembre à 18 heures.

→ **Écrire une nouvelle**
avec Lola Sorrenti - En présentiel
● Mardi 30 septembre à 18 heures, dans les locaux de la rédaction.
→ **Le voyage immobile**
avec Frédérique Anne
● Mardi 7 octobre à 18 heures.

ET TOUJOURS

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Vendredi 5 septembre à 18 heures.
→ **Écrire ses souvenirs**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 9 septembre à 18 heures.
→ **De l'idée au roman, 5 secrets pour vous lancer**
avec Frédérique Anne
● Samedi 13 septembre à 10 heures.
→ **Créer les personnages de votre roman**
avec Frédérique Anne
● Mardi 16 septembre à 18 heures.
→ **Se lancer dans un récit familial**
avec Lola Sorrenti
● Jeudi 18 septembre à 18 heures.
→ **Astuces de grands écrivains pour ficeler son récit**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 23 septembre à 18 heures.

Pour tout renseignement ou pour vous inscrire : lire.fr/collections/les-ateliers-programmes

« Il faut que la première page vibre »

Dans *Devenir écrivain*, Alexandre Lacroix raconte ses premières années d'écriture et partage les enseignements qu'il en a tirés, notamment pour capter les lecteurs… et les éditeurs !

Pourquoi avoir choisi la forme autobiographique plutôt que celle d'un manuel ?
Alexandre Lacroix. Ce qui comptait beaucoup pour moi, c'était de montrer que l'écriture est une aventure complète, qui engage l'existence. Il y a des compétences techniques, mais avant cela il faut partir à la découverte de soi-même et des autres. Je fais débuter le roman à mes 17 ans, quand j'ai commencé à habiter seul pour la première fois. C'est symbolique : pour se mettre à écrire, il faut être capable de vivre à la première personne du singulier. Je retrace ensuite une évolution, depuis mes premiers brouillons, des petits récits au style emprunté, à une écriture plus personnelle. Ce que je raconte aussi, c'est comment l'adolescent un peu fermé que j'étais est devenu capable d'aimer. En fait, c'est cette ouverture aux autres qui débloque l'écriture. Tant qu'on reste enfermé avec ses pensées, dans une tour d'ivoire, on ne parvient à rien écrire d'intéressant. Si on écrit pour publier, il faut être capable de s'adresser au lecteur, de lui transmettre ses émotions.

Vous affirmez qu'un manuscrit a trois pages pour convaincre un éditeur. Comment capter l'attention ?
A.L. Une éditrice de Calmann-Lévy m'a un jour invité à trier des manuscrits. Un éditeur comme elle reçoit de 3 000 à 5 000 textes par an ! Alors on ouvre, on lit, et très vite on sent s'il y a une voix. Pour passer le mur de la publication, il faut une force d'expression immédiate : crue ou littéraire, peu importe, mais il faut que la première page vibre. Et qu'on comprenne pourquoi l'auteur s'est emparé de son sujet. Si les premières pages donnent l'impression d'un jeu d'esprit sans nécessité, c'est fichu. Être lu de la première à la dernière page, ce n'est pas la règle mais l'exception. Donc, je recommande de commencer par une scène forte. Ouvrir un roman par une vue du ciel des terres desséchées de l'Ouest américain avant d'aller petit à petit vers les personnages, comme dans *Les Raisins de la colère*, ce n'est pas très stratégique pour un premier manuscrit.

Vous évoquez l'idée de « présence fantôme » après certaines coupes. Que voulez-vous dire ?
A.L. Au cours des ateliers d'écriture que j'anime à l'école Les Mots, j'ai constaté qu'on peut toujours bonifier un texte avec des coupes stratégiques. Il y a des coupes techniques, visant à éliminer le gras, les adverbes, les adjectifs, les métaphores de trop. André Gide disait : « *Tout ce qui est inutile nuit.* » Mais il existe une autre sorte de coupe : parfois on retranche un chapitre entier, important, qui va continuer à exister en creux. On enlève une clé, et quelque chose passe dans le domaine de l'implicite. C'est comme une présence fantôme dans le livre. Grâce à ces ellipses, le lecteur a plus de place, il est libre d'imaginer. Et ce n'est pas un conseil seulement pour débutant : la première version de *Devenir écrivain* faisait 800 pages, que j'ai ramenées à 370 ! ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

DEVENIR ÉCRIVAIN
ALEXANDRE LACROIX
368 P., ALLARY, 22,90 €

SERGE PICARD/ALLARY

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Les fautes volontaires

Connaître la grammaire procure un double avantage, celui de pouvoir écrire correctement et de pouvoir écrire incorrectement. L'ignorant, lui, n'a pas le choix : sans même s'en apercevoir, il commet solécismes ou barbarismes, s'emmêle dans les niveaux de langue, multiplie les incohérences, les pléonasmes, les répétitions, confond les prépositions, voire en abuse. Son texte ressemble à un champ de bataille après une défaite sévère. Certes, des correcteurs, numériques ou humains, enlèveront quelques cadavres, mais la boucherie aura eu lieu et le sang restera imprégné dans la terre.

Si les grands auteurs, eux, savent bien écrire, cette maîtrise leur donne aussi la liberté de mal écrire, ce dont ils ne se privent pas. Ils pratiquent volontairement l'erreur et en tirent des effets inoubliables.

Quel meilleur moyen de présenter la singularité d'un personnage ? Marcel Proust, dans *La Recherche,* montre clairement par ce biais l'arrière-fond social et culturel de ses figures. Les maladresses de Françoise qui peine à *« s'esprimer »* nous émeuvent : *« Seigneur, Vierge Marie, s'écriait Françoise, ça ne leur suffit pas d'avoir conquéri la pauvre Belgique. Elle a assez souffert, celle-là, au moment de son envahition. »* Et le directeur de l'Hôtel de Balbec nous égaie par sa propension à accumuler les cuirs dans un langage approximatif, sans doute dû au fait qu'il s'avoue *« d'originalité roumaine ». « J'espère, dit-il, que vous ne verrez pas là un manque d'impolitesse, j'étais ennuyé de vous donner une chambre dont vous êtes indigne, mais je l'ai fait rapport au bruit, parce que comme cela vous n'aurez personne au-dessus de vous pour vous fatiguer le trépan. Soyez tranquille, je ferai fermer les fenêtres pour qu'elles ne battent pas. Là-dessus, je suis intolérable. Surtout, attendez toujours pour allumer une flambée que la précédente soit consommée. Car l'important, c'est d'éviter de ne pas mettre le feu à la cheminée. »* Zola restitue le peuple quand, dans *L'Assommoir*, un homme assure : *« On n'a pas trouvé personne. »* De même Céline parsème ses romans de négations redondantes comme *« On peut pas rien faire »*.

> TORDRE LA SYNTAXE PERMET D'EXPRIMER MILLE CHOSES EN UNE FORMULE

Tordre la syntaxe, lui casser le cou, permet d'exprimer mille choses en une formule. Ainsi Gavroche s'exclame-t-il dans *Les Misérables* de Victor Hugo : *« C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau. »* Cela révèle sa jeunesse, son origine, sa flamme, son culot. Aurait-on retenu la phrase s'il avait hurlé « C'est la faute de Voltaire, c'est la faute de Rousseau » ? Chez Racine, on découvre pareillement des audaces qui visent, selon les médisants, à loger les mots dans un alexandrin, mais plus vraisemblablement à marquer l'esprit. *« Je t'aimais inconstant ; qu'aurais-je fait fidèle ? »* lance Hermione dans *Andromaque*, ce qui me paraît autrement fort que « Je t'aimais alors que tu étais inconstant ; que n'aurais-je pas fait si tu avais été fidèle ? ». Dans *Phèdre*, Racine s'aventure à ne pas observer la construction « peser sur » et utilise le verbe comme seul l'emploi figuré l'autorise : *« Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent ! »* Et Verlaine a raison d'oser l'usage impersonnel de *pleurer* : *« Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville. »*

Enfin, la cocasserie qu'offre une distorsion ouvre la voie à un récit allègre d'histoires tragiques. Romain Gary, sous le pseudonyme d'Émile Ajar, excelle régulièrement dans cet art. *« Au début, je ne savais pas que Madame Rosa s'occupait de moi seulement pour toucher un mandat à la fin du mois. Quand je l'ai appris j'avais déjà six ou sept ans et ça m'a fait un coup de savoir que j'étais payé. Je croyais que Madame Rosa m'aimait pour rien et qu'on était quelqu'un l'un pour l'autre. J'en ai pleuré tout une nuit et c'était mon premier grand chagrin. Madame Rosa a bien vu que j'étais triste et elle m'a expliqué que la famille ça ne veut rien dire et qu'il y en a même qui partent en vacances en abandonnant leurs chiens attachés à des arbres et que chaque année il y a trois mille chiens qui meurent ainsi privés de l'affection des siens. »*

Mon conseil : possédez parfaitement votre langue, autant pour la servir, l'honorer, la magnifier, que pour la déployer d'une manière nouvelle en la brisant. C'est une autre façon de lui rendre hommage et de créer des pages puissantes. ■

AUDREY SOVIGNET

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

DÉPASSER LA RÉALITÉ
CLÉMENCE REY
LIBRINOVA

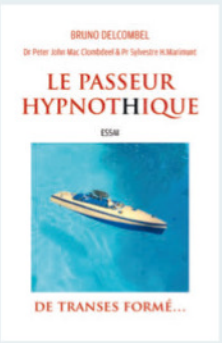
Adèle, actrice désabusée, est recrutée par une entreprise spécialisée dans la location de relations humaines. Les clients peuvent y louer un public, ou une famille, afin de combler artificiellement leurs solitudes. Pour Adèle, la mission est simple : jouer la fiancée idéale lors d'un mariage fictif avec Stanislas. Mais peut-on vraiment jouer un rôle sans y perdre pied ?
Un roman incisif, qui interroge l'authenticité de nos liens !

→ ISBN : 9791040582885 - 254 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LA FENÊTRE
MICKY TINTOUNELLO
HELLO ÉDITIONS

Une plongée vertigineuse dans l'esprit de l'enfant derrière la fenêtre, décou-vrant un monde interdit qui l'appelle à devenir un autre, mais qui petit à petit l'engloutit dans l'emprise d'une nouvelle identité.
Récit d'une métamorphose psychologique et douloureuse vers une transidentité qui ne verra le jour que dans l'esprit.

→ ISBN : 9782386273780 - 174 PAGES -
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LE PASSEUR HYPNOTHIQUE
BRUNO DELCOMBEL
LIBRINOVA

Même si elle nous semble plutôt relever de la magie, la transe est bien un phénomène naturel et l'outil hypnotique, un moyen d'y accéder. Dans cet essai, le docteur Bruno Delcombel, conférencier et formateur international en hypnose médicale, retranscrit un moment de transe, avec différents niveaux de lecture. Un livre "magistral" (dixit Amélie Nothomb !) qui vous donnera des clés pour vous relaxer sur le fauteuil dentaire, ou ailleurs !

→ ISBN : 9791040550877 - 374 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

POURQUOI IL EST PLUS FACILE DE SE METTRE DES BÂTONS DANS LES ROUES QUE DES AILES DANS LE DOS
PIERRE FROT
LIBRINOVA

Marie, une jeune enseignante brillante mais fragile, affronte tant bien que mal une séparation brutale. Grâce au soutien d'une amie précieuse et d'un thérapeute, elle entame une transformation profonde et reprend peu à peu confiance en elle.
Un roman feel-good sur la confiance en soi, mêlant profondeur émotionnelle, humour, et développement personnel, à mettre dans les mains des lectrices et lecteurs en quête d'un récit aussi drôle qu'inspirant !

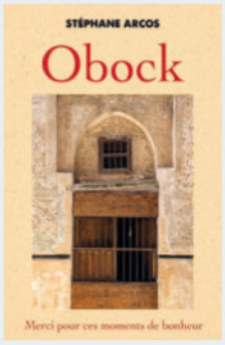
→ ISBN : 9791040582823 - NUMÉRIQUE

CHACUN DE MES MAUX... T'ATTACHE À MOI !
ADRIEN JOST
LIBRINOVA

Sur les rives du lac d'Annecy, Adrien et Antone découvrent le corps d'un homme poignardé en plein cœur. La victime était l'amant de la compagne d'Adrien, une hypnothérapeute sulfureuse portée disparue. Alors qu'ils suivent les traces de la jeune femme, Adrien et ses amis découvrent ses liens avec un inquiétant mouvement survivaliste Suisse. Parviendront-ils à la retrouver vivante ? Une enquête captivante, qui dévoile un esprit maléfique !
→ ISBN : 9791040507826 - 117 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

FLOTTER
ÉLIANE CARIOU
LIBRINOVA

Quelques mois après la perte brutale de son fils, Éliane embarque seule à bord d'un voilier, pour une croisière d'une semaine en Méditerranée. Loin de la rigidité du sol, elle découvre la vertu salvatrice de la mer, dont la fluidité épouse son chagrin sans le brusquer et lui insuffle une force de vie qu'elle avait perdue. Un hymne à la mer et aux bateaux, aux leçons de vie qu'ils nous donnent pour surmonter les épreuves, même les plus cruelles.
→ ISBN : 9791040582212 - 246 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



OBOCK
STÉPHANE ARCOS
LIBRINOVA

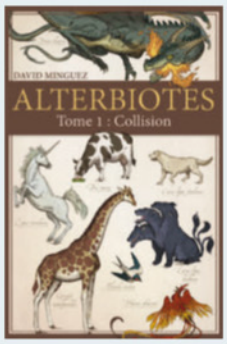
Le narrateur a trouvé dans une vieille malle les carnets de voyage d'un lointain parent qui s'interroge sur le monde du XIXe siècle. Entre Occident et Orient, découvrez les récits et les idées de ce voyageur narrateur, critique de notre société, qui a rencontré, entre autres personnages fascinants, Arthur Rimbaud et Camille Claudel. Une plume poétique et mystérieuse, avec une touche de spiritualité, de romance et d'aventure !
→ ISBN : 9791026297802 - 98 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

NOIR, SANS SUCRE
NICOLAS RAGNI
LIBRINOVA

Un magnat des affaires en proie à une pulsion terrifiante, un romancier réfractaire au progrès, une jeune avocate chargée de défendre l'indéfendable… De New York à Montmartre, en passant par la petite ville australienne de Maclean, plongez dans ce recueil de nouvelles à la croisée de l'humour et de l'horreur ! Nicolas Ragni y pose un regard sans concession sur les travers de l'âme humaine, avec un style cynique et grinçant, dont on se délecte.
→ ISBN : 9791040578017 - 298 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

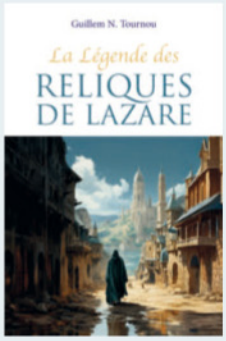
L'ÉCOLE DE L'ÂME
YOUSRA BOUZID
AMAZON KDP

L'école de l'âme est un voyage poétique et initiatique pour retrouver la paix, la clarté et la lumière en soi. C'est à la fois un recueil de poésie et un guide d'éveil accessible à tous. À travers 70 sonnets inspirés de la sagesse soufie et universelle, ce recueil explore les grandes étapes du chemin intérieur : la nuit noire, la solitude, l'ego, les blessures, le détachement, l'amour, la foi… Chacun de ces poèmes agit comme un miroir de l'âme, révélant les croyances limitantes, les conditionnements inconscients et les nœuds intérieurs qui nous empêchent d'aimer pleinement et de vivre librement. À la fin de chaque sonnet, des clés concrètes et des exercices simples vous guident pour incarner cette sagesse dans le quotidien.
→ ISBN : 9798313179377
160 PAGES - BROCHÉ



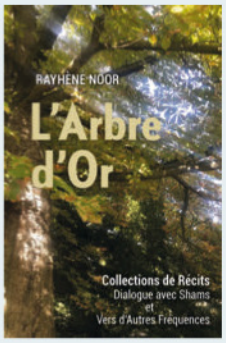
ALTERBIOTES - TOME 1
DAVID MINGUEZ
LIBRINOVA

Depuis la Collision, les créatures qui peuplaient les mythes et les cauchemars n'y sont plus confinées. Nul ne sait d'où les « Alterbiotes » viennent, ni pourquoi, et on dit même qu'ils annonceraient la fin du monde… Un jour, le jeune Joshua fait la terrifiante rencontre d'un de ces monstres dans la forêt au fond du jardin, et il en ressortira à jamais changé. Que sont réellement ces créatures ? Et quel est ce lien qui semble les unir au garçon ?
→ ISBN : 9791040572428 - 423 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LA LÉGENDE DES RELIQUES DE LAZARE
GUILLEM N. TOURNOU
LIBRINOVA

Constantinople, 12 avril 1204. La cité impériale tombe sous l'assaut des croisés, et les reliques de saint Lazare, gardiennes du mystère de la résurrection, sont dérobées pour le compte du roi de France. Le prince Godefroid de Thabor, lié par un serment d'honneur, s'élance alors dans une quête périlleuse, riche en aventures et rencontres inattendues. Entre légende et réalité historique, un premier roman à couper le souffle.
→ ISBN : 9791040575573 - 161 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



L'ARBRE D'OR
RAYHÈNE NOOR
LIBRINOVA

Dans ce recueil en deux temps, Rayhène Noor nous invite d'abord à dépasser les limites que nous nous fixons dans un univers pourtant vaste de possibilités. Le second récit, offert par le grand-père de l'autrice, atteste de l'importance de garder son âme d'enfant, au travers de pensées qui agissent comme des conseils et des paroles bienfaitrices. Pour toutes les personnes en quête de paix intérieure, et d'une lanterne pour éclairer leur chemin !
→ ISBN : 9791026243182 - 58 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

DE LA NEIGE EN ÉTÉ
ÉMILIE PAVIA
LIBRINOVA

Marie, quarantenaire divorcée, vivote entre son boulot de comptable, ses enfants et ses traitements. Seule, impuissante ; elle sent que sa vie lui échappe, et que sa famille s'effondre. Alors, sur un coup de tête, elle décide de sauter dans l'inconnu. Dans la beauté des paysages d'Espagne, en s'immergeant dans de nouvelles cultures, Marie se redécouvre au fil des rencontres : elle apprend petit à petit à s'aimer et, enfin, à lâcher prise !
→ ISBN : 9791040579694 - 232 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

À LA RENCONTRE D'HENRY MILLER
ARTHUR MACUA
L'HARMATTAN

Dans cet essai biographique audacieux, Arthur Macua s'empare de la figure controversée et fascinante de l'auteur Henry Miller pour en faire bien plus qu'un simple récit de vie : un miroir dans lequel résonnent nos propres contradictions et nos aspirations les plus profondes. L'auteur se place non pas en observateur distant, mais en acteur de la narration, mêlant sa propre quête de sens à celle, tumultueuse et passionnée, de son illustre aîné. Le livre devient ainsi un dialogue intense et sincère entre les deux auteurs. À travers l'oeuvre et la vie de Miller, les facettes de l'écrivain et de l'homme rivalisant de brio, Macua explore l'âme humaine. Ce livre, pensé pour être plus facile à aborder qu'un essai classique, ne nous parle pas seulement de Miller, il nous invite à nous interroger sur notre propre existence, à travers une balade retraçant la vie romanesque de cet homme anticonformiste, qui a su trouver la voie du bonheur et irradier de bien-être les gens qui l'approchaient - ou qui le lisaient.
→ ISBN : 9782336469300 - 201 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

50 ans
LiRE magazine
DEPUIS 50 ANS,
LA PASSION DES LIVRES
ET DES ÉCRIVAINS

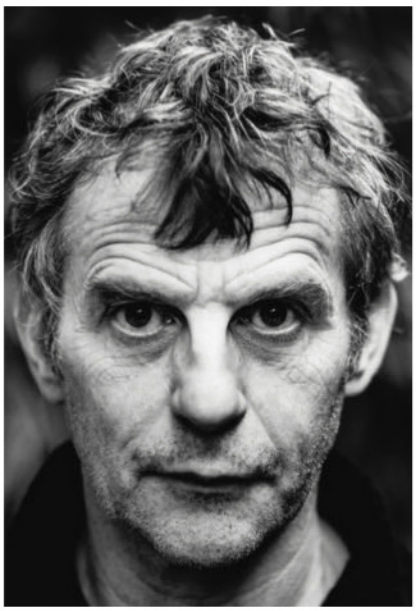
LUCAS BELVAUX

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« *Oui-Oui et la voiture jaune.* C'est le premier livre que j'ai lu tout seul. Dans mon souvenir, j'ai appris à lire sans aucune difficulté. La découverte de la lecture en solitaire, sans être dépendant des autres pour qu'on me raconte une histoire, a été un bonheur dont je me souviens encore précisément. C'est une découverte de l'autonomie de l'imaginaire. Je suis tout seul, mais je suis tranquille et je suis heureux. »

LE LIVRE DÉCOUVERT À L'ADOLESCENCE?

« La grande découverte de l'adolescence, c'est Boris Vian. J'avais 14 ans. Le premier livre, c'est *L'Écume des jours.* Ensuite, j'ai tout englouti, les poèmes, les chansons, les textes pour le Collège de Pataphysique… Tout ! J'y ai passé mes étés. J'aime le mélange de gravité, de légèreté, de fantaisie. J'aime toujours beaucoup. »



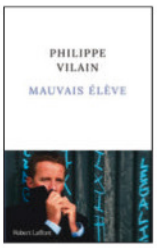
L'acteur, réalisateur et romancier belge adapte lui-même son roman *Les Tourmentés,* un thriller autour d'une chasse à l'homme en forêt. Sa bibliothèque reflète son tempérament : curieux, éclectique, fidèle.

UN CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS?

« Je n'en ai pas vraiment. Au lycée, j'ai lu Balzac, qui ne m'a pas ébloui, mais quand je l'ai relu, adulte, j'ai été emballé. Je préférais Camus et Sartre, surtout les nouvelles de Sartre. J'en ai relu il n'y a pas très longtemps, c'est vraiment bien. Peu de gens le savent, mais *Intimité,* le premier film de Dominik Moll, le réalisateur de *La Nuit du 12,* est l'adaptation d'une nouvelle de Sartre. »

PUISQUE VOUS ÊTES BELGE… UN ÉCRIVAIN FAVORI DE CHEZ VOUS?

« Georges Simenon, même si je n'apprécie pas trop sa misogynie. Les Maigret me plaisent moins que les romans "durs". *Pedigree,* son autobiographie romancée, est un livre magnifique, peut-être son plus beau livre. Ce que j'aime chez lui, c'est la façon qu'il a de faire tenir une tension avec rien. »



UN ÉCRIVAIN DONT VOUS VOUS SENTEZ PROCHE?

« Laurent Mauvignier. J'ai lu son dernier roman, *La Maison vide,* très différent de son précédent, *Histoires de la nuit,* mais formidable. J'aime aussi beaucoup Philippe Vilain, dont j'ai adapté *Pas son genre* au cinéma. Cette année, il a publié *Mauvais élève.* C'est un très beau livre qui raconte sa découverte de la littérature, lui qui galérait au lycée, et sa relation avec Annie Ernaux. Il donne sa version de l'histoire, mais son admiration reste intacte. Il a été un peu perçu comme un règlement de comptes, alors que pas du tout. »

VOTRE LIVRE DE CHEVET?

« Un auteur, plutôt : Jean Giono. Giono est de la même génération que Céline. C'est un rescapé de la guerre de 14. Il a été blessé, il est revenu. Son écriture est d'une beauté et d'une force incroyables. Il faut lire *Batailles dans la montagne* ou *Que ma joie demeure,* des odes à la nature qui parlent aussi de l'humanité. Pour ceux qui aiment le roman noir, je conseille *Un roi sans divertissement.* C'est d'une noirceur terrifiante. Un autre auteur vers lequel je reviens souvent, c'est Philip Roth. En ce moment, c'est *Le Complot contre l'Amérique.* »

Propos recueillis par Éric Libiot

LES TOURMENTÉS
de Lucas Belvaux, avec Niels Schneider, Ramzy Bedia, Linh-dan Pham… En salles le 17 septembre.

GILLES PENSART

VILLENEUVE-SUR-LOT

Villeneuve se livre

Festival littéraire

27 – 28 SEPTEMBRE 2025

Le voyage immobile

VILLENEUVE-SUR-LOT
www.ville-villeneuve-sur-lot.fr

quartiers2030 · VILLENEUVE VALLÉE DU LOT · Nouvelle-Aquitaine · LOT-ET-GARONNE Le Département Cœur du Sud-Ouest · LIRE magazine

Arts et Vie vous invite à partager la joie du voyage culturel. Découvrez ses itinéraires thématiques, animés par des guides passionnés qui font vivre les lieux et leur histoire. Rencontrez, partagez, émerveillez-vous : chaque voyage est une promesse d'émotions inoubliables. Partez sereins avec Arts et Vie grâce à un accompagnement attentif, des prestations soignées et des programmes complets. Le tout en petits groupes pour plus de convivialité ! **Arts et vie, la culture au cœur du voyage.**

www.artsetvie.com

Brochure sur
simple demande
au 01 64 14 52 97
ou en scannant
ce QR code

70 ANS ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS